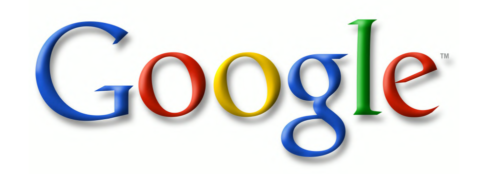
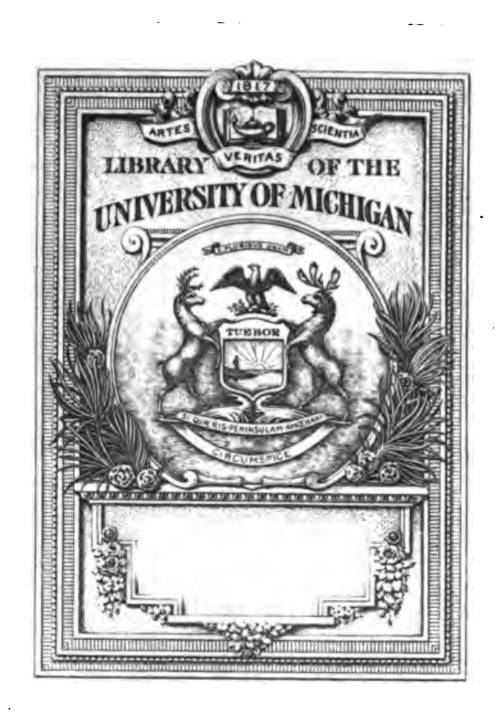
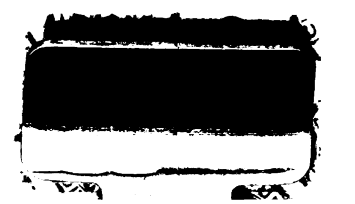



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

LA D. DE CHATILLON, LE C. DE STRAFORT.

TOME HUITIÈME.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

LA DUCHESSE DE CHÂTILLON.

[redacted]



LA DUCHESSE DE CHATILLON.



LA DUCHESSE DE CHÂTILLON.

LA malheureuſe journée de Worceſtre ſembloit avoir mis le ſceau aux éclatantes diſgraces de

---

De Worceſtre. Cette bataille entraîna la perte de Charles II. La déſunion élevée entre les principaux officiers ne fut pas une des moindres cauſes de cette défaite ; le roi eſſaya

K 2

Charles II; il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner promptement l'Angleterre. Le Génie victorieux de Cromwell paraiſſoit l'inveſtir, & le preſſer de tout côté. Exemple frappant des caprices de la fortune, ce prince nous montroit que les rois en ſont auſſi maltraités que le reſte des hommes. Cependant Charles avoit ſçu combattre ſa funeſte deſtinée, & ſe dérober à ſon vainqueur; il ne dut cet adouciſſement dans ſes maux, qu'à une ſorte de miracle : le chêne où il ſe réfugia, eſt devenu pour les Anglais une eſpèce d'arbre ſacré. Enfin il trouva le moyen de tromper l'œil ſurveillant de Cromwell : une barque le tranſporta aux

---

envain de rallier ſes troupes : il fut obligé de chercher ſon ſalut dans une prompte fuite; les vaincus furent conduits à Londres comme *un vil troupeau de bétail* : ce ſont les expreſſions de Clarendon. L'infortuné Charles, après avoir fait couper ſes cheveux, ſuivi d'un ou deux de ſes domeſtiques, qu'il congédia bientôt, alla ſe jetter ſeul dans un bois épais. Rien de plus ntéreſſant dans l'hiſtoire que ce tableau ! il offre un grand ſpectacle : un ſouverain ſur qui ſemble s'épuiſer le malheur, & une ſuite ſingulière d'événements tous plus attachants les uns que les autres.

côtes de Normandie, & l'espoir, dès ce moment, revint dans le cœur du jeune monarque.

Charles jetta, si l'on peut le dire, un coup d'œil sur les différentes cours de l'Europe, dont il lui étoit permis d'attendre des ressources; ses premiers regards avoient fixé la France, comme une retraite assurée & toujours ouverte aux illustres malheureux: mais il craignoit que la politique n'opposât quelque obstacle aux sentiments de générosité qui font le caractère de notre nation. Il ne faut point le dissimuler : les crimes heureux du *Protecteur* en avoient imposé jusqu'à nos ministres ; ils redoutoient le singulier ascendant d'un homme, qui d'un rang vulgaire, avoit sçu s'élever au trône : car Cromwell, sans porter le sceptre, étoit plus roi que Charles Ier ne l'avoit jamais été. D'ailleurs, nous nous ressentions encore de ces troubles intestins, si dangereux pour les états qui en sont agités : notre situation demandoit des ménagements, & l'on auroit balancé à rompre ouvertement avec un usurpateur, dont une suite inouie de succès sembloit avoir justifié l'audace. Ce n'étoit pas à Charles à méconnaître les loix dures de la nécessité. Il tourna les yeux sur l'Espagne, & ne tarda point à s'avouer que cet asyle

lui convenoit peu : qu'espérer en effet d'un pays où l'on n'avoit point eu honte d'acheter, à vil prix, une portion de l'héritage de l'infortuné Charles I[er] ? Divers intérêts partageoient l'Allemagne, & la grande image d'un régicide ne s'y montroit point assez dans toute son horreur, pour échauffer les cœurs & les esprits en faveur d'un prince qu'une sorte de fatalité poursuivoit ; il ne vouloit point retourner en Ecosse. Il y avoit essuyé une foule de désagréments ; la dévotion, ou plutôt la superstition sévère du clergé Ecossais lui étoit devenue insup-

De l'héritage de l'infortuné Charles I. Ce fut la cour de Madrid qui fit cet achat : il consistoit en peintures & en meubles de prix ; il y en avoit la charge de plus de dix-huit mulets, &c.

La superstition sévère du clergé Écossais. Charles n'avoit pas seulement la permission de sortir le dimanche pour prendre l'air ; souvent on lui faisoit entendre cinq ou six sermons, & ces sermons étoient de sanglantes diatribes contre la mémoire du roi son père, contre sa mère, contre lui-même. Burnet avoue qu'il *sortoit ennuyé d'un service divin, si allongé, & si assommant* : ce sont les propres paroles. On observera que ce fut ces réformateurs rigides des mœurs qui trahirent leur maître, & qui le vendirent à Cromwell.

portable ; il pouvoit auſſi avoir des craintes qui n'étoient que trop fondées : ce royaume étoit infeſté de miſérables ſatellites vendus à Cromwell. A l'égard de la Hollande, elle reſſembloit à ces gens ſans caractère, qui ne ſçavent à quel parti s'arrêter, & dont l'indéciſion & la foibleſſe ſont toujours voiſines de la défection. Charles ſe détermina donc à ſuivre ſon premier projet : il réſolut de ne point quitter la France ; ſi elle ne répondoit pas entierement à ſes vues, du moins ſes jours n'y courroient aucun riſque, & ce qui le touchoit davantage, il y conſerveroit cette conſidération attachée au perſonnage de ſouverain ; chez nous autres Français, le malheur prête un nouvel éclat à la majeſté, & il ajoute au reſpect cet attendriſſement le plus vrai peut-être & le plus flatteur des hommages.

Ce beau règne marqué pour être l'époque de notre gloire, s'annonçoit à l'Europe ; l'aurore du *ſiècle de Louis XIV* commençoit à s'élever ; la nation reſpiroit déjà ce goût heureux pour les arts, qui devoit dans la ſuite produire ces chefs-d'œuvres, dans tous les genres, que les autres peuples ſont forcés d'admirer, & qu'ils nous envient encore ; la galanterie comme le luxe accompagnent ordinairement la

culture des lettres & les progrès de l'eſprit; l'amour & les graces promettoient d'orner notre cour; on diſtinguoit entre les jeunes beautés du premier rang, la fille du comte de Bouteville-Montmorency : elle réuniſſoit toutes ces qualités brillantes qui ſemblent être le partage conſtant de ſon illuſtre maiſon. Le duc de Châtillon l'avoit laiſſé veuve, dans un âge où le cœur s'eſt à peine développé; elle ſeule paraiſſait ignorer des charmes dont tout reſſentoit le pouvoir; mademoiſelle de Montpenſier recherchoit ſa ſociété; le bel eſprit Segrais l'a célébrée dans ſes

---

La fille du comte de Bouteville-Montmorency. C'eſt le même qui eut la tête tranchée pour cauſe de duel, en 1627; cette dame, ſœur du maréchal de Luxembourg, épouſa, en 1645, Gaſpard de Coligni, quatrième du nom, duc de Châtillon-ſur-l'Oie, tué dans la guerre ridicule de la fronde, à l'attaque de Charenton, près Paris, en 1649; il ne laiſſa point d'enfants; ſa veuve ſe fit adjuger pour ſes repriſes le duché de Châtillon; elle avoit de la beauté, de l'eſprit, & des talents; en 1664, elle ſe remaria avec Chriſtian-Louis, duc de Meckelbourg, & mourut en 1695, laiſſant le duché de Châtillon au ſecond fils du maréchal de Luxembourg ſon frère.

Le bel eſprit Segrais. Mademoiſelle de Montpenſier, que Louis XIV voyoit de mauvais œil, depuis l'aventure

ouvrages, & elle n'avoit pas besoin d'être flattée, pour être mise au nombre des femmes les plus sé-

---

du fauxbourg Saint-Antoine, alla se retirer à Saint-Fargeau ; une cour de femmes les plus aimables l'y suivit. Segrais qui cherchoit à plaire à Mademoiselle, imagina, pour son amusement, de composer *les Nouvelles Françaises :* n'osant pas nommer les personnes, il essaya de les faire connaître par leurs portraits ; voici comme il nous peint la duchesse de Châtillon, à laquelle il donne le nom d'*Aplanice* (ce nom est tiré du mot Grec *Aplanos* qui signifie *sans tache* ; on prétend que la maison de Montmorency l'a pris pour devise). « Aplanice attache, & se fait respecter » par un cœur plus noble encore que sa naissance ; elle est » bonne, désintéressée, généreuse, pleine d'esprit, & son » esprit est rempli d'agrément, il est vif & juste en sa vi- » vacité, amateur des choses naturellement dites, touché » des conceptions les plus naïves, & plus clairvoyant que » qui que ce soit pour les découvrir ; elle écrit spirituelle- » ment & sans peine ; elle aime les vers ; elle en fait faire ; » elle sait peindre en miniature, & dessiner, & tout cela » bien plus par son naturel que par étude ou application ; » la beauté est si naturelle aux femmes de sa maison, que » la nommer, c'est dire qu'elle est belle : elle aime ses » amies avec empressement, les cultive avec soin, en » parle avec chaleur ; son humeur est douce, gaie, égale, » & pour être naturellement libre, elle n'en a pas moins

duisantes & les plus spirituelles. Il est inutile d'ajouter que la noblesse de son ame répondoit à sa figure enchanteresse ; on ne sçauroit en effet être aussi belle, sans avoir cette élévation, cette délicatesse de sentiment qui achève & fixe l'empire des attraits. Il n'est donc pas étonnant que la duchesse eût l'imagination portée à l'héroïsme : tout ce qui tient à la générosité, excite puissamment ces cœurs pour qui la sensibilité est une des premières vertus, & ils n'éprouvent que des transports sublimes.

Charles se montra parmi nous, avec cette espèce de charme qui lui étoit propre ; il possédoit au su-

---

» la solidité, la décence & la conduite ». On n'a pas eu dessein de citer ce morceau comme un modèle de style ; mais on a voulu faire voir ce qu'un cercle des plus polis pensoit de la duchesse de Châtillon, car Segrais n'avoit fait que prêter sa plume à l'opinion publique.

Avec cette espèce de charme. Ce n'est point une exagération : Charles II réunissoit toutes ces graces qui sont adorées de la société ; la populace de Londres l'aimoit avec idolâtrie, parce que ce Prince étoit d'une affabilité sans exemple ; d'ailleurs il avoit un enjouement spirituel qui répandoit de l'intérêt sur les moindres expressions qui lui échappoient ; ce monarque avoit quelques connaissances de physique

prême degré l'art de la ſéduction; on ne pouvoit l'approcher, ſans qu'il inſpirât un intérêt qui bientôt devenoit une ſorte d'enthouſiaſme; ſes ſerviteurs, ſes maitreſſes, ſes amis l'adoroient; il portoit juſqu'à l'excès, une qualité qui fait aimer les ſouverains avec idolâtrie: ſon affabilité ne connaiſſoit point de bornes: auſſi fut-il de tout tems les délices du peuple; il fuyoit ſur-tout l'étiquette qu'il regardoit comme la mort du plaiſir, & l'affiche de la fauſſe grandeur; c'eſt cette même averſion de la gêne & du faſte de la majeſté, qui nous rend encore ſi chère la mémoire de Henri IV. Le monarque Anglais avoit un eſprit naturel, qui, ſans trop d'application, s'étoit nourri de connaiſſances infinies dans les arts & dans les belles-lettres. Il racontoit ſur-tout avec une grace inexprimable. Charles, en un mot, étoit le plus aimable des hommes, roi, & malheureux.

& de mécanique, étoit inſtruit dans la marine; croiroit-on que ce fut Charles II qui inſpira de l'émulation à Louis XIV: le ſouverain Français avoit entendu dire que le roi d'Angleterre gouvernoit par lui-même, & auſſi-tôt il forma la réſolution de n'avoir plus de premier miniſtre & de régir ſes états par ſes propres lumières.

Voilà bien des enchantements rassemblés pour exercer la sensibilité d'un sexe qui recherche avidemment les occasions d'intéresser son cœur, & de s'attendrir. La duchesse de Châtillon ne vit donc pas ce prince impunément ; dominée par une impression qu'elle n'avoit point encore éprouvée, elle devint, en peu de jours, rêveuse, mélancolique ; elle quittoit les cercles, avant l'heure accoutumée ; quelquefois même elle avoit des accès d'humeur, & elle vouloit être seule.

Julie, une des femmes de la duchesse, s'apperçut de cette révolution subite dans le caractère de sa maitresse : impatiente d'en éclaircir la cause, elle crut enfin l'avoir pénétrée, & s'occupa aussi-tôt des moyens de s'en assurer. Les secrets du cœur n'échappent guères à l'œil surveillant des femmes ; elles saisissent jusqu'aux moindres nuances ; il n'est point de rapports éloignés qu'elles ne rapprochent ; elles vont jusques dans l'ame, surprendre un sentiment que souvent on voudroit se cacher à soi-même. Madame, dit l'adroite Julie à madame de Châtillon, tout le monde parle de ce roi d'Angleterre : je ne l'ai point encore vu... on le dit charmant. — Oui... il est assez aimable ; & un profond soupir accompagne cette

réponse. — Mais, madame, on prétend qu'excepté notre maître, personne ne l'efface à la cour : — Il est vrai qu'il seroit difficile de l'égaler... — Ce prince est bien malheureux ! — Ah! Julie ! c'est le mortel le plus infortuné !.. Que ses disgraces me touchent ! que je hais Cromwell ! pourquoi ne puis-je relever Charles sur le trône ? si j'étois reine de France, il seroit bientôt rétabli ! — Je n'en doute point, madame, vous êtes si généreuse, si compatissante ! — La compassion, Julie, la compassion !.. je ne le déguiserai point : Charles excite l'intérêt le plus vif... Faut-il que notre détestable politique combatte un sentiment qui est universel ! .. Julie... monsieur le cardinal n'a point mon cœur ! — Eh ! madame, quelle ame approche de la vôtre ? — Il est vrai... jamais je n'ai ressenti cette émotion... Depuis que j'ai vu le roi d'Angleterre, Julie... je suis attendrie jusqu'aux larmes. Qu'en-effet son sort est affreux ! je me suis fait raconter ses aventures, jusqu'aux moindres circonstances. Comme il me faisoit peur, caché dans cet arbre ! Je voyois ce chêne ; je frissonnois au plus léger mouvement des feuillages ; je suivois Charles aux bords de la mer ; je m'embarquois avec lui ; je n'ai respiré, je l'avoue, que lorsqu'il s'est

trouvé en sûreté dans nos ports... oui, il est bien malheureux ! & à ce mot, la duchesse laisse couler quelques pleurs.

L'habile confidente ne poussa pas plus loin sa curiosité; mais, au sortir de cette conversation, elle se retira, bien persuadée que sa maitresse sentoit plus que de la pitié pour le jeune monarque.

Charles avoit été blessé du même trait; sa gaieté devenoit moins vive; il éprouvoit des distractions, au milieu des discussions importantes qui devoient uniquement l'attacher; il commençoit même à redouter Clarendon, pour qui jusqu'alors il avoit

---

A redouter Clarendon. Édouard, comte de Clarendon, grand-chancelier d'Angleterre, & chancelier de l'université d'Oxford. La première de ces dignités lui fut conférée par Charles II, dans le tems de ses disgraces; l'autre place vacante par la mort du marquis de Hertford, duc de Sommerset, il la tint du choix général de l'université : elle crut devoir cette marque de considération à un homme qui soutenoit, avec une égale chaleur, les droits de la religion, du roi & de l'état. Un de ces intrigants qui cherchent à se rendre nécessaires dans les cours, pour établir leur fortune, publioit hautement qu'il possédoit le moyen de procurer au roi un subside de deux millions

montréun e préférence marquée, & cet homme respectable la méritoit : il fut le Sulli de l'Angleterre ; quelqu'attachement qu'il eût voué à son maître, il ne lui sacrifia jamais ni la justice, ni l'état : son activité pour remplir ses devoirs alloit jusqu'à la passion ; son unique objet étoit de faire partager à tous les Anglais, le sentiment qui l'enflammoit en faveur de son souverain ; il fut dans l'un & l'autre sort son sujet fidèle, & son ami zèlé : mais en adorant, si l'on peut le dire, son roi, il sçut combattre ses fai-

sterling, sans que le souverain eût besoin de son parlement: Cet appât de finance fut saisi du monarque avec transport ; il se hâta d'en parler à son chancelier : celui-ci eut le courage de répondre à son maître : « Le meilleur revenu que votre majesté puisse avoir, est l'affection de ses sujets ; avec ce secours, sire, vous ne manquerez jamais d'argent ». Il fit éclater dans toutes ses actions, le plus parfait désintéressement ; en voici un exemple : Fouquet lui offrit, de la part de sa cour, une pension de dix mille écus : Clarendon n'hésita point à la refuser ; cependant il ajouta qu'il consulteroit le roi son maître ; en effet il lui apprit la proposition ; Charles lui conseilla de l'accepter : « Alors le chancelier (c'est Burnet qui parle) avertit sérieusement le monarque des dangers qu'il courroit, s'il souffroit que les personnes qui l'approchoient,

blesses avec cette infléxibilité qui convient à la haute vertu ; Clarendon osoit lui offrir la vérité dans tout son jour, dût-elle lui blesser les yeux. Sire, disoit-il souvent à ce prince, c'est la flatterie qui a causé la perte du feu roi votre père, qui l'a entretenu dans cette mollesse dont sa ruine a été le fruit. Ayant toujours eu en horreur le personnage de courtisan, je me sens l'ame assez grande pour être l'ami de mon maître ; Clarendon, s'il le faut, mourra pour lui, mais il ne lui passera rien dont puisse s'offenser sa gloire. Vos intérêts sont les miens, sire : je prendrai donc la liberté de vous parler tou-

» devinssent pensionnaires des autres princes : car on n'en» tretient de ces pensionnaires, (continue Clarendon) » que pour altérer la pureté des conseils qu'on donne» roit à vôtre majesté ». Ce fut par l'exprès commandement de Charles Ier, que cet homme estimable entreprit *l'histoire de la rebellion & des guerres civiles d'Angleterre*, ce monarque desirant que *la postérité fût instruite de ses malheurs*. On remarque à la tête du quatrième volume, ces mots tirés d'une *épître dédicatoire au roi d'Angleterre* : « *Ces choses sont arrivées pour servir d'exemple, & sont* » *écrites pour votre avertissement* » : voilà dans quel esprit se devroient écrire toutes les histoires.

jours

jours avec cette franchiſe qui vous eſt dûe ; vous annoncez de trop belles qualités, pour avoir beſoin de ces ménagements, qui rarement ne ſont pas des complaiſances criminelles.

Un tel caractère promettoit des diſpoſitions peu propres à favoriſer & entretenir une intrigue d'amour : auſſi Charles, dans cette partie, s'étoit bien gardé de choiſir Clarendon pour ſon confident ; il lui falloit un courtiſan ſouple, aimable, ingénieux : & il le trouva dans le duc de Buckingham. C'eſt

Dans le duc de Buckingham. C'eſt ici un contraſte frappant avec Clarendon : on pouvoit appeller Buckingham *le Génie de la corruption* ; ce fut lui qui dans la ſuite, aidé de Wilmot, Comte de Rocheſter, gâta l'heureux naturel de Charles II. Ce ſeigneur avoit beaucoup d'eſprit, & ſur-tout il poſſédoit le talent de la raillerie ; on doit bien s'attendre qu'un courtiſan adroit & ſans nul principe d'honnêteté, qui n'aſpiroit qu'à amuſer ſon maître, devoit être l'ennemi déclaré du chancelier ; il diſoit ſouvent au roi, en parlant de Clarendon : *voilà votre maître d'école qui arrive.* Buckingham ſe jetta à corps-perdu dans tous les excès ; il n'y eut pas juſqu'au *grand œuvre* qui n'excitât ſes recherches, & ſes folles dépenſes. « Il fit ſi » bien, dit Burnet, qu'il vint à bout de s'énerver le corps, » de s'abrutir l'eſprit, de ſe perdre de réputation, & de

à ce seigneur que Charles fit voir toute l'étendue de la passion que la duchesse de Châtillon lui avoit inspirée : — Buckingham, c'est quelque chose de bien singulier que l'amour ! je ne suis plus le même : mes vœux ne se tournent plus vers l'Angleterre ; madame de Châtillon occupe seule toute mon ame... je rougis de ma foiblesse ; est-ce à moi d'aimer, quand j'ai un royaume à conquérir, un père à venger?.. — Eh ! pourquoi, sire, vous reprocheriez-vous une espèce de dédommagement que la fortune semble offrir à vos peines ? aimez en ce moment ; abandonnez-vous au plaisir d'essayer votre pouvoir sur le cœur d'une belle femme ; quand il en sera temps, vous songerez à une couronne. Tout pour l'amour, sire : c'est la passion des héros, & de tout être raisonnable. Ma foi ! je donnerois tous les trônes du monde, pour obtenir les faveurs de la beauté.

» se ruiner tout ensemble ; on vit en lui, autant qu'en
» homme du monde, quelle folie c'est de livrer son cœur
» au vice : car il finit par être méprisé, indigent, plein
» d'infirmités, hébêté, méconnaissable en toutes manières ;
» de sorte qu'on l'évitoit avec autant d'empressement
» qu'on en avoit eu autrefois à lui faire la cour ».

Charles fourioit à ce propos qui flattoit fon amour naiffant, & il étoit bien déterminé à l'écouter : Clarendon vient à paraître : le roi lui trouve un front plus févère que de coutume : — Chancelier, que me voulez-vous ? — J'oferois, fire, vous fupplier de m'accorder un moment d'entretien... — Vous pouvez parler.... — Sire, je defirerois... Clarendon en refte à ce mot : il tourne les yeux vers Buckingham qui jugea aifément que fa préfence embarraffoit le chancelier ; ils n'étoient point amis, & ne pouvoient l'être : le duc prend donc le parti de fortir. Où allez-vous, Buckingham, lui dit le roi ? — Il ne faut pas, fire, que la folie fe trouve avec la raifon ; monfieur le chancelier me paraît avoir de grands fecrets à vous communiquer, & je me fauve de fa gravité. Clarendon ne peut s'empêcher de répondre : monfieur de Buckingham a peut-être fujet de me craindre ; mais je ne prétends point perdre mon temps à repouffer fes agréables plaifanteries ; fire, il s'agit ici de vos intérêts, & c'eft ce qui m'amène devant votre majefté. (Charles a de la peine à ne pas fe déconcerter) Ne cachez point votre embarras, fire ; vos yeux, je le vois, fe détournent d'un de vos plus fidèles fujets... hélas ! fire, faut-il que vous me

craigniez, moi, le plus zélé de vos serviteurs! Me seroit-il permis d'interpréter cette espèce de trouble qui, depuis quelques jours, semble vous poursuivre? votre majesté fréquente souvent les cercles où se trouve madame de Châtillon; j'en conviendrai: c'est une des plus belles femmes de cette cour; & l'on m'a rapporté, sire, que vous preniez plaisir à la voir, à l'entendre... votre majesté doit prévenir sans doute mes humbles représentations... — Chancelier, eh! qui vous a dit que la duchesse m'intéressoit au point de m'inspirer un penchant... que vous condamneriez, oh! j'en suis certain? — Qui me l'a dit, sire? votre agitation involontaire. Oui, sire, n'en doutez point, j'oserois combattre ce penchant, contre lequel vous vous éleveriez vous-même, si vous daigniez réfléchir sur vos intérêts; votre majesté a prévu avec raison ce que mon devoir & l'honneur m'ordonneroient de tenter pour lui ouvrir les yeux sur une faiblesse qui aujourd'hui ne lui feroit que trop préjudiciable. Quel temps, grand Dieu! choisiriez-vous pour vous abandonner à des sentiments qui détruiroient peut-être notre ouvrage? est-ce à l'amour, sire, à vous nommer une épouse? c'est la politique, la nécessité qui doit faire une reine d'Angleterre. Les

mariages vulgaires peuvent être fondés ſur l'inclination, ſur le rapport mutuel des cœurs : d'autres cauſes préſident aux hymenées des rois ; votre majeſté doit rechercher une alliance utile. Madame de Châtillon, quoique d'un ſang illuſtre, ne lui apporteroit que ſon nom & ſes charmes, & la princeſſe à laquelle des nœuds ſolemnels vous lieront, doit vous procurer un appui. Le malheur qui eſt le premier des maîtres, veut que votre majeſté en ait beſoin. — Ah ! Clarendon, vous venez ſurprendre un ſecret que je voulois vous cacher... Buckingham eſt plus complaiſant que vous : — Il eſt vrai, ſire... que je ne ſçais point déguiſer la vérité ; mais j'aime & je ſers mon maître. Encore une fois, votre main ne doit être donnée qu'à une fille de ſouverain dont l'alliance pourra vous être de quelque utilité. C'eſt le ſacrifice des paſſions qui diſtingue les rois des autres hommes. — Quoi ! Clarendon, il ne me ſera point permis d'avoir un cœur ſenſible ! — La ſenſibilité, ſire, eſt la plus belle vertu des monarques : mais quel en doit être l'objet ? les intérêts de la couronne, ceux du peuple, la conſervation de votre grandeur, de votre gloire. Le fils de Charles Ier n'a d'autre projet à méditer que ſon rétabliſſement au trône, l'exécution

d'une vengeance légitime. Quand les trois royaumes, sire, feront rentrés sous votre obéissance, que vous ferez le bonheur des Anglais, alors je détournerai les yeux de ces erreurs... qui toujours dégradent un monarque. Ne nous occupons à présent, que du soin d'amener la cour de France à vous fournir des secours; tâchons de vaincre le cardinal qui nous traverse dans nos négociations; je crois avoir deviné ce que Louis doit être : il aime la gloire, & la gloire ne va point sans la générosité.

Clarendon laisse Charles agité de divers mouvements; ce prince ne pouvoit se refuser à la solidité des conseils du chancelier : mais il aimoit déja, & la raison est bien faible sur un cœur amoureux! Il y avoit des moments où il formoit la résolution de fuir la duchesse; il faut l'avouer : il s'arrêtoit peu à ce dessein : cette ardeur qui le trahissoit, revenoit toujours plus forte & plus sûre de triompher.

Madame de Châtillon n'étoit pas moins livrée que le roi, à ce tumulte d'idées, à ce bouleversement continuel des sens, qui caractérisent les grandes passions; l'adroite Julie lui étoit devenue nécessaire: c'étoit elle qui recevoit l'épanchement d'une ame, où l'amour dominoit, malgré tous les efforts de la duchesse pour le combattre. Eh! quel peut être,

disoit-elle à sa confidente, l'objet d'un sentiment qui m'emporte déja au-delà de ce que je me dois à moi-même ? La veuve du duc de Châtillon, une Montmorency joueroit ersonnage indécent d'une vile ma;tresse ! je trahirois mon rang, ma vertu, ma naissance, pour écouter un penchant, dont, à coup sûr, je rougirois ! je ne puis qu'être l'épouse du roi d'Angleterre ; le trône est une place qui convient aux femmes de ma maison : mais les intérêts de Charles lui permettent-ils de s'occuper ?.. je m'égare, Julie ! je pense à un engagement !.. eh ! sçais-je si je suis aimée ? — N'en doutez point, madame, le prince n'aura pu vous voir, sans partager le sentiment qu'il vous a inspiré : ce n'est point à madame de Châtillon à craindre de trouver un cœur insensible. — Ah ! Julie, ne flatte pas un sentiment que je devrois plutôt chercher à détruire ; on dit que l'amour ne conduit point au bonheur ; gardons, gardons mon indifférence ... que dis-je ? je l'ai perdue, & elle m'est ravie pour toujours !

On donne une fête brillante à la cour, accompagnée d'un divertissement assez singulier : il falloit

---

On donne une fête brillante à la cour. « Charles, dit Clarendon, aimoit fort les mascarades » ; il entraîna même

nommer une reine parmi les dames ; c'étoit un des acteurs de la fête qui devoit faire ce choix, & ensuite poser une couronne de fleurs sur la tête de la personne qu'il auroit élevée à ce rang. Le roi d'Angleterre fut chargé de cette galanterie ; il eut bientôt choisi sa souveraine ; il court à madame de Châtillon, & mettant un genou en terre : madame, lui dit-il de cette voix, l'expression du cœur, soyez reine... que ne puis-je vous offrir de même la couronne d'Angleterre ! Ces mots ont porté le trouble dans l'ame de la duchesse. Quelques moments après, le prince la trouve seule, plongée dans une profonde rêverie : il profite de cet instant de liberté pour exhaler des transports retenus depuis trop long-temps : — Vous rêvez, belle duchesse ! eh ! quel objet peut vous occuper ? jouissez-vous du plaisir de faire des conquêtes ? il en est une... (il se prof-

---

le chancelier à une de ces fêtes. La reine régente demanda au roi d'Angleterre, quel étoit ce gros homme assis près du marquis d'Ormond ; le monarque, qui n'ignoroit point que Clarendon étoit mal avec la reine sa mère, répondit assez plaisamment : « C'est ce méchant » homme, qui est cause de tant de mal ».

terne devant elle) vous voyez à vos pieds l'homme le plus rempli de vos charmes, d'un amour... — Sire, quel aveu vous eſt échappé ! ſongez-vous... — Je ſçais... que je vous adore, que je ne puis réſiſter à cette ardeur... que vous êtes... la maîtreſſe de mon ame... Il alloit pourſuivre, quand plusieurs perſonnes de l'aſſemblée viennent retirer madame de Châtillon d'une ſituation ſi gênante.

A peine s'eſt-elle retrouvée avec Julie : — Il m'aime, Julie ! conçois-tu bien mon bonheur ? plaire à tout ce qui peut m'attacher ! ah ! cher prince... c'eſt moi qui t'adore... mais tu ne connaîtras point ma faibleſſe ; non, jamais tu ne ſçauras... je te cacherai ton empire ; je me contenterai de t'aimer en ſecret.

La ducheſſe ne tarda point à rompre ſon ſerment. Le haſard, qu'on peut appeller le dieu des amants, fit naître une nouvelle occaſion qui ramena près d'elle le roi d'Angleterre ; elle liſoit dans un cabinet de verdure, & elle laiſſoit couler des larmes ; Charles s'offre à ſes yeux : — Vous pleurez, madame ! &... quel eſt ce livre ?.. Elle le remet dans les mains du monarque, ſans proférer une parole : — O ciel ! c'eſt l'hiſtoire des malheurs de notre

maiſon : & madame de Châtillon nous donne des pleurs !.. adorable ducheſſe, quel doux ſpectacle pour un prince infortuné ... qui ceſſe de l'être, puiſqu'il vous voit, puiſque vous daignez vous intéreſſer à ſon ſort ! — M'intéreſſer à votre ſort, ſire ! ah ! j'en ſuis pénétrée ; ne puis-je, ô Dieu ! changer cette deſtinée cruelle, contribuer à votre bonheur ...— Vous le pouvez, madame : dites un mot, un ſeul mot : dites que vous êtes ſenſible à un malheureux amour qui m'eſt plus cher que mon exiſtence ... — Hélas ! prince ... & quand je vous avouerois que vous ne m'êtes point indifférent, que vos peines ſont les miennes... Ah ! madame, s'écrie Charles, en lui baiſant la main, je ſuis le plus heureux des hommes ! oui, j'oſe le croire, oui, mon ſort va changer ; je triompherai de mes ennemis, de Cromwell, de l'univers entier. J'ai pour moi la plus adorable des femmes ! je n'aurai plus à craindre des rigueurs de la fortune : plaint de la belle Châtillon, je dois attendre tous les ſuccès, toutes les victoires ; oui, madame, je remonterai au trône, & vous y régnerez avec votre amant, avec votre époux ; toute l'Angleterre adorera comme moi vos charmes, vos vertus, & ſera à vos pieds. La ducheſſe ne peut que répondre : ſire ... l'excès

du ſentiment... oui, je vous aime, & c'eſt-là ce qui déchire mon cœur.

Elle n'en dit pas davantage, & ſe hâte de quitter le monarque, qui s'interroge envain ſur les motifs d'une retraite ſi précipitée. Je ſuis aimé, s'écrie-t-il, je ſuis aimé, & elle m'abandonne à une incertitude accablante! ſon cœur, dit-elle, eſt déchiré... qui peut lui avoir cauſé ce trouble, cette agitation?... pourquoi ce prompt départ?

La ducheſſe court dans le ſein de Julie: — J'ai fait un aveu qui me coûtera la vie. Le roi d'Angleterre n'ignore point mes ſentiments, ou plutôt, ma honteuſe faibleſſe; il connaît tout l'empire qu'il a ſur une femme qui juſqu'ici n'avoit rien à ſe reprocher; mais... j'ai ouvert les yeux ſur ma faute, je vais tâcher de la réparer. Auſſi-tôt madame de Châtillon s'empreſſe d'écrire à Charles cette lettre:

SIRE,

» Sans doute je ſuis coupable à mes propres
» yeux: mais je le ſerois encore bien davantage, ſi
» j'avois recours à la diſſimulation: j'ai oſé faire écla-
» ter un penchant, que j'aurois dû renfermer dans
» le fond de mon cœur; vos malheurs m'ont inté-
» reſſée au point que j'ai cru céder à la vertu, en

» laiſſant échapper un aveu dont j'aurois à rougir ;
» ſi vous n'étiez que monarque ; vos brillantes qua-
» lités, vos célèbres infortunes vous prêtent un aſcen-
» dant que n'a point le diadême ; oui, ſire, c'eſt
» Charles infortuné, plein de mérite & d'agrément
» qui a pu m'attendrir, & non le prince que la
» juſtice & un droit légitime releveront au trône de
» ſes pères. Sans vos diſgraces, vous n'auriez point
» excité en moi cette prévention touchante, qui
» m'a emportée trop loin. J'ai imaginé n'être que
» ſenſible & généreuſe, & je ne me ſuis apperçue
» que vous m'étiez cher, que lorſqu'il ne m'étoit
» plus poſſible d'éprouver une autre impreſſion.
» Jouiſſez donc de votre triomphe, ſire ; que je ſe-
» rois flattée, s'il pouvoit apporter quelqu'adouciſ-
» ſement à vos maux ! Je vous l'avouerai : j'aime-
» rois à répandre des larmes, ſi elles vous rendoient
» votre ſort plus ſupportable : mais la franchiſe avec
» laquelle j'écris à votre majeſté, doit auſſi l'éclairer
» ſur l'eſpèce de loi que le devoir & l'honneur m'im-
» poſent ; je ne vous ai ouvert mon ame qu'à cette
» condition : ſire, il faut l'un & l'autre, nous ſou-
» mettre à un ſacrifice abſolument néceſſaire ; il faut
» qu'un ſilence éternel enchaîne juſqu'aux moin-

» dres expreſſions qui pourroient nous trahir. Je
» n'oſerois prétendre au rang de votre épouſe,
» quoique le trône ne ſoit point une place étran-
» gère aux femmes de ma maiſon. En ce moment,
» d'autres projets doivent vous occuper : ſongez,
» ſire, à tout ce qui peut vous rendre à l'Angleterre;
» n'enviſagez qu'une couronne qui vous appartient.
» Si les vœux les plus ſincères, les plus ardents avoient
» quelque pouvoir, vous ſeriez bientôt le premier roi
» du monde; mais, oublions tous deux un ſentiment
» qui ne pourroit que nuire à vos intérêts; prince,
» c'eſt un royaume qu'il vous faut, & non le cœur d'une
» malheureuſe femme dont vous cauſeriez la perte.
» J'attends de votre généroſité que vous me donnerez
» l'exemple : vous ne céderez point à un penchant

Aux femmes de ma maiſon. Qu'on ouvre l'hiſtoire : on verra pluſieurs dames de cette illuſtre maiſon, élevées au rang de ſouveraine; parmi les hommes, on n'a pas oublié que Mathieu de Montmorency épouſa la veuve d'un de nos rois; ce furent même les états du royaume qui préſidèrent à ce mariage, regardant le connétable comme le ſeul grand ſeigneur qui pût contenir dans leur devoir tant de vaſſaux indociles, & affermir la puiſſance du monarque.

» que je dois rejetter : tout m'y engage, & ſur-tout » un intérêt bien au-deſſus du mien; bornons-nous à » cette eſtime, à cette amitié pure qui me fera partager » juſqu'à vos moindres ſuccès, & fuyons avec ſoin » tout ce qui exciteroit une paſſion dont nous ſe- » rions néceſſairement les victimes ».

Charles étoit avec Buckingham, quand il reçut cette lettre; il eſt bien éloigné d'écouter cette raiſon qui ſembloit ſe faire entendre à la ducheſſe; cet écrit ne ſert qu'à l'enflammer : — Eh bien, duc! que direz-vous d'une femme qui m'aime à ce point? Madame de Châtillon n'eſt-elle pas digne d'occuper le premier trône de l'univers? où trouver plus de ſenſibilité, plus de délicateſſe, plus de nobleſſe d'ame? Qui? moi! je la ſacrifierois à cette cruelle politique, qui ne ſeroit qu'une baſſeſſe honteuſe! non, point de couronne, s'il faut immoler mon amour. Buckingham ne dément point ſon caractère: loin de les combattre, il irrite encore ces tranſports auxquels Charles s'abandonnoit ſans réſerve.

Ce prince vole chez la ducheſſe : — Quelle loi vous m'impoſeriez, madame! que je fuſſe un parjure, moi, qui ai fait ſerment de vous adorer juſqu'au dernier ſoupir, que cet amour, qui ſeul peut me conſoler de mes diſgraces, ſortît de mon cœur :

je ne vous obéirai point, belle ducheſſe ; je garderai, j'entretiendrai ce ſentiment dont mon ame eſt remplie ; votre amant, votre amant brûle d'être votre époux ; venez, je vous conduis à l'autel... — Y penſez-vous, ſire ? je recevrois votre main, lorſque vous avez repouſſé celle de mademoiſelle de Montpenſier ? attendez que vous ſoyez ſur le trône... — Je le vois bien, madame, il me manque une couronne, & vous craindriez de vous unir à un prince malheureux..... que tout doit abandonner ! — Quoi ! ſire, vous prêteriez à mon refus un pareil motif ! eſt-ce à vous de ſoupçonner ainſi un ſacrifice, qui ſans doute me coûte plus qu'à vous ? Ah ! ce n'eſt pas moi qu'il faut accuſer d'inſenſibilité ; ce

---

Lorſque vous avez repouſſé celle de mademoiſelle de Montpenſier. Non, Charles n'a jamais refuſé d'épouſer cette princeſſe ; il y eut des pour-parlers ſur ce mariage, qui peut-être eût été fait, ſans l'eſpèce d'acte de rebellion de mademoiſelle : à la bataille du fauxbourg S. Antoine, elle fit charger le canon de la Baſtille contre les troupes du roi : voilà ce qui rompit l'union projettée avec Charles II : auſſi le cardinal de Mazarin diſoit plaiſamment : « ce » canon-là vient de tuer ſon mari ». La reine régente s'étoit encore oppoſée à ce mariage.

n'eſt pas moi qui aime en vous le monarque, qui recherche l'éclat de la couronne... Vous me parlez de vos malheurs, ſire ! & qui les reſſent plus que moi ? qui a plus verſé de larmes ſur ces revers que vous éprouvez ? croyez-vous, croyez-vous que ma foibleſſe l'eût emporté, ſi je vous euſſe vu ſur le trône d'Angleterre ? auriez-vous ſçu, ſans vos diſgraces, que je ſuis la plus ſenſible, la plus malheureuſe des femmes ? Hélas ! c'eſt cet intérêt ſi touchant que vous m'avez inſpiré, qui m'a trompée, qui ma fermé les yeux ſur un penchant... ingrat, ſans cette infortune que mon cœur partage ſi vivement, le mot d'amour fût-il jamais ſorti de ma bouche ?.. — Vous pleurez, adorable ducheſſe !.. Je meurs de repentir à vos genoux ; oui, je vous ai offenſée, oui, je vous avois mal connue ; pardonnez : voilà où conduit l'adverſité : elle rend injuſte, ſoupçonneux, barbare ! moi ! moi ! faire couler une larme de ces beaux yeux dont un regard peut dédommager de tous les diadêmes ! ah ! cachez-moi ces pleurs ! ils portent le déſeſpoir dans mon ame ! il eſt donc vrai que je ſuis aimé, que ma cruelle deſtinée... — Vous rend plus cher à mon cœur, ſire. Encore une fois, c'eſt le prince infortuné qui m'a arraché un aveu qui dans toute

toute autre occasion, ne me seroit jamais échappé; je sçais trop ce que je dois à ma naissance, à mon rang, à la fierté de mon ame... ah! a-t-on de l'orgueil, lorsqu'on est entraîné par une passion... que la vertu justifie? Je goûte tant de plaisir à vous plaindre, à me pénétrer de vos peines! hélas! que ne puis-je les terminer, du-moins les adoucir! — Mon bonheur dépend de vous, madame.... —Votre bonheur, sire! ah! parlez, parlez : à quel prix... — Donnez-moi votre main; allons former ces nœuds où ma vie même sera attachée. Si vous pensez que la nécessité exige que notre union soit ensevelie dans le secret, jusqu'à des temps plus heureux, je me soumettrai à cette loi si dure; le monde ignorera ma félicité; il ignorera que je suis l'époux de la femme la plus adorable; il n'y aura que la reine ma mère, & quelques-uns de mes plus zélés serviteurs qui seront dans la confidence; ô Dieu! je hâterai l'instant où je pourrai hautement proclamer ma souveraine...
—Mais, sire, me conviendroit-il de me lier, sans l'aveu de la cour? avez vous oublié que mademoiselle de Montpensier prétendoit à l'honneur de vous épouser?
— Tous ces obstacles s'applaniront; quand notre mariage sera public, peut-être alors n'aurai-je plus

ménagements à combattre : je ferai roi, madame, & on me reconnaîtra des droits qu'aujourdhui l'on oseroit me disputer ; oui, le desir de vous plaire enflamme mon courage ; l'époux de madame de Châtillon est assuré de monter au trône.

La duchesse balançoit encore, quand Buckingham accourt auprès de Charles : — Bonnes nouvelles, sire ! on parle d'un soulèvement contre ce monstre de Cromwell ; vous avez dans le nord des partisans tout prêts à se déclarer. Ah ! s'écrie le roi, je suis au comble de mes vœux ! Duc, c'est en ce moment que j'éprouve combien je suis le plus heureux des hommes ! oh ! je n'en doute point, je n'en doute point, ma fortune va changer, & je pourrai élever la beauté & la vertu sur le trône. Buckingham, je vous laisse avec madame de Châtillon ; déterminez-la à faire mon bonheur ; elle hésite encore à recevoir ma main, quand je vais régner, avoir une couronne à lui offrir.... que ne puis-je mettre à ses pieds l'empire de l'univers !

Charles vole à son conseil, qui examinoit les dépêches favorables qu'on avoit reçu de Londres ; ce prince s'abandonnoit à l'ivresse de sa joie ; il est resté seul avec Clarendon : — Chancelier, concevez-

vous mes transports? je sortirai donc de cet état d'humiliation où ma cruelle destinée me retenoit depuis trop long-temps ! je pourrai... — Être le plus grand & le plus fortuné des rois, sire, en vous occupant du bonheur d'un peuple qui est fatigué du joug de la tyrannie : mais vous sçavez sans doute à quel prix vous avez des amis, des alliés : vous sçavez d'où naîtra cette heureuse révolution : le roi de Portugal vous propose la main de la princesse sa fille ; rappellez-vous que ce mariage avoit été déja projetté par le roi votre père ; que l'infante...

De cet état d'humiliation. Jamais souverain n'a plus exposé le spectacle avilissant de l'infortune, que Charles II ; peut-être est-ce un reproche éternel qu'on seroit en droit de faire aux princes qui auroient dû le secourir & le venger. « Charles, dit Voltaire, fut rappellé dans ses états par » les Anglais, sans qu'aucun potentat de l'Europe se fût » jamais mis en devoir, ni d'empêcher le meurtre du père, » ni de servir au rétablissement du fils ». Quelle terrible leçon pour tous les hommes, & sur-tout pour ceux qui sont assis dans les hautes places ! Le malheur est donc une espèce de signe de réprobation ! & il n'est point d'être sur la terre qui puisse s'en préserver !

Ce mariage avoit été déja projetté par le roi votre père. En effet Charles Ier avoit pensé à cette alliance, qui n'eut lieu qu'en 1662.

— Clarendon... Clarendon, dans quel abyme vous me précipitez ! je n'épouserois point la duchesse ! — Eh ! voilà, sire, ce que j'ai eu lieu de tant appréhender ! ce n'est ni Buckingham, ni votre propre cœur qu'il faut consulter : c'est l'honneur, la nécessité, c'est le marquis d'Ormond si éclairé sur vos intérêts, & moi, sire, s'il m'est permis de me nommer... nous embrassons vos genoux ; nous vous conjurons, les larmes aux yeux, d'accepter une alliance devenue nécessaire dans ces conjonctures. Que diront les Anglais restés fidèles à votre majesté, si pour une folle passion, pardonnez-moi ce mot, vous les sacrifiez, vous vous sacrifiez, vous perdez le

---

C'est le marquis d'Ormond. Après le chancelier, c'étoit l'homme qui avoit le plus de part à la faveur, & il en étoit aussi digne que Clarendon : on peut dire qu'il fut le martyr de son attachement pour ses maîtres ; Charles II se hâta aussi de l'en récompenser aussi-tôt qu'il fut remonté sur le trône ; d'Ormond réunit les emplois de grand-maître de la maison du roi & de vice-roi d'Irlande ; il avoit toutes les graces du courtisan, sans que son jugement & sa probité en fussent altérés ; il demeura toujours l'ami intime du chancelier, & jamais la jalousie n'excita entr'eux le moindre refroidissement.

trône, oserai-je dire, l'honneur ? oui, l'honneur, sire, exige que vous tentiez tous les efforts pour reprendre le sceptre qu'un attentat inoui vous a enlevé ; vous devez compte de vos démarches à tous les souverains de l'Europe, au monde entier, qui a les yeux attachés sur vos moindres actions... — O ciel ! quel coup de foudre ! au moment que je conduisois la duchesse à l'autel, que j'épousois..... Clarendon, vous ne connaissez pas l'amour ! vous ne connaissez pas l'amour ! ... — Je connais, sire... le soin de votre gloire, vos devoirs ; vous n'êtes point à vous : c'est à votre peuple que vous appartenez ! Tournez vos regards vers cette ville qui a été votre berceau ; voyez-y tous ces échafauds fumants encore du sang de vos plus zélés serviteurs ; entendez les cris des Montroses, des Hamiltons, des Derbys ; contemplez leurs membres palpitants, déchirés... les foulerez-vous aux pieds, pour écouter un sentiment dont vous serez la premiere victime ?... & le roi votre père... — Ah ! chancelier, vous me percez le cœur ! mon père ! mon père ! l'image de ses malheurs..... sa cruelle fin remplit mon ame ! eh bien ! que faut-il que je fasse ? — Que vous soyez digne de lui, de vous-même, que vous

n'envisagiez qu'un trône qui vous est dû, que Cromwell soit puni de ses forfaits; enfin... que Charles soit un roi. — Eh! à quel prix, Clarendon! quand j'ai promis, quand j'aime... que dirai-je à la duchesse? — La vérité, sire. Si vous êtes aimé de madame de Châtillon, comme je n'en doute point, elle s'oubliera pour ne s'occuper que de vos intérêts. Vous demandez si je connais l'amour? eh! qu'est-ce que l'amour, s'il ne sçait pas s'immoler, si l'objet auquel nous sommes attachés, ne nous est pas plus cher que nous-mêmes? alors cette passion devient une vertu héroïque; alors la duchesse prouvera qu'elle vous aime. L'amitié feroit ce sacrifice: l'amour doit faire davantage. — Quoi! chancelier, vous pensez que ce mariage avec l'infante de Portugal me sera si utile? — Il ranimera le courage de vos amis, qui ne douteront plus que vous avez des ressources, qui verront qu'il est encore des souverains sensibles à vos disgraces. — Et ce moment, ce moment de ma mort... il ne peut donc se différer? — Vous parlez de mourir, sire, parce que vous domptez une passion... Sire, je m'emporte... ce n'est-là ni le langage, ni la conduite de Cromwell: une femme ne lui feroit pas abandonner un empire... J'augure mieux de

la vertu de madame de Châtillon... j'irai, j'irai la pénétrer de votre situation, lui montrer ce qu'elle exige... — Arrêtez, Clarendon : n'allez pas enfoncer le poignard dans le sein d'une femme que j'adore ; sans doute elle se résoudra à tous les sacrifices ; elle fera tout pour moi : mais... je serai son assassin, son bourreau ; oui, je le serai : c'est moi qui lui annoncerai ce qu'elle est bien éloignée d'attendre ! hélas ! elle n'envisageoit que l'autel, & je la plongerai au tombeau ! ah ! cruel !.. cruel !.. ne me parlez plus de régner... non, je renonce à l'Angleterre, au monde, à la vie ; tout m'est odieux, en horreur ! retirez-vous, retirez-vous... & laissez-moi mourir.

Charles, en achevant ces mots, ne peut retenir ses larmes. Clarendon va se précipiter à ses genoux, les tient embrassés, les baigne de ses pleurs : — Ah ! mon roi, ah ! mon maître ! que vous m'offrez un spectacle douloureux ! qu'est devenu ce courage qui jusqu'ici vous a soutenu contre tant d'assauts ? Excusez ma franchise, sire, je resterai dans les bornes du respect ; je garderai le silence, & je sçaurai rendre au ciel une vie qui m'importune & me lasse : mais ce n'est pas de la mienne qu'il s'agit : c'est de

celle de plus d'un million de fidèles serviteurs, qui mourront pour la bonne cause, dans les fers, sur les échafauds; ah! sire, quels objets!... — Vous pleurez, Clarendon ! — Hélas ! plût au ciel que je fusse le seul... sire... je vais expirer loin de votre vue... Le chancelier veut sortir; le roi court à lui; — Vous serez tous satisfaits; j'immolerai ce malheureux amour; j'épouserai l'infante; je régnerai.

Clarendon est transporté de ce retour de Charles; le marquis d'Ormond vient à paraître : il apporte au roi de nouveaux avis sur cette disposition favorable des Anglais prêts à se soulever; ce prince enfin paraît déterminé à l'alliance que lui offroit le Portugal.

La duchesse, seule avec Julie, s'abandonnoit à tout l'enchantement du sort qui l'attendoit : elle alloit devenir la femme de l'homme qui lui étoit le plus cher, & cet époux étoit roi. Il n'est guères possible, dans une telle situation, de se défendre d'un mouvement d'orgueil : il vient se mêler au sentiment de l'amour, & peut-être lui prête-t-il encore plus de force; il y a si peu d'ardeurs désintéressées! & peut-être ne sauroit-il en exister. Il est donc vrai, Julie, disoit madame de Châtillon, que j'épouserai..., tout ce que j'aime, que je serai reine! ah! si le trône a des charmes

pour moi, c'eſt que je le partagerai avec mon amant ; nous verſerons des bienfaits ſur tout ce qui nous environnera ; les vertus de Charles ſeront les miennes ; ſa gloire ſe répandra ſur moi. Quel bonheur d'être aſſis au premier rang, pour rendre un peuple heureux, pour ne ſe remplir que de la félicité publique, pour entendre proclamer par-tout : nos ſouverains ſont nos bienfaiteurs, nos amis ! nous ſommes leurs enfants ! Ah ! Julie, les rois ont bien plus de plaiſir que les autres hommes ! ils peuvent faire beaucoup de bien.

Deux jours s'écoulent, ſans que madame de Châtillon ait vu le roi d'Angleterre : elle ne ſçait à quel motif attribuer ſon abſence : ce prince venoit tous les jours chez elle. Lui ſeroit-il arrivé, s'écrie la ducheſſe, quelque nouvelle diſgrace ? la fortune ſe plaît tant à le perſécuter ! ſes partiſans auroient-ils renoncé à leur projet ? hélas ! il n'y a que moi qui l'adorerai toujours.

Madame de Châtillon traverſoit les appartements de la reine régente : elle apperçoit, près d'une fenêtre, Charles plongé dans un profond accablement ; elle court à lui : — Sire, il y a deux jours qu'on eſt privé de votre préſence !... d'où

vient ? ... qu'avez-vous ? .. la triſteſſe, la douleur eſt ſur votre viſage ! .. ah ! cher prince, m'aimez-vous aſſez peu, pour croire que je ne partagerai point vos chagrins ? Charles veut lui parler, la regarde, & des pleurs s'échappent de ſes yeux : — Des larmes, ſire ! eh ! quelles ſont donc vos peines ? quoi ! vous ne me les confieriez pas !.. vous ne m'aimez donc point ! — Si vous m'étiez moins chère ... madame ... je ſuis l'homme le plus malheureux, le plus à plaindre ... frappé de tous les coups, & ces coups ſi cruels ... ils vous perceront le cœur ! — N'en doutez point ... n'en doutez point ... votre deſtinée ... votre ame eſt la mienne ... ma vie eſt attachée à la vôtre : mais, prince ... parlez, parlez, expliquez-vous ... eſt-il encore quelques nouveaux revers dont vous puiſſiez être accablé ? ne craignez pas de déchirer mon cœur ... apprenez-moi ... vous détournez les yeux ! .. vous êtes ſaiſi d'un trouble ... tout ce qu'on vous annonçoit de l'Angleterre, s'eſt-il évanoui ? faut-il que vous renonciez pour toujours à une couronne ? ... Sire, ce n'eſt pas le diadême que j'ai vu ſur votre front : c'eſt la vertu, le malheur, l'amour. Le ciel ſe déclareroit-il contre vous ? feriez-vous abaiſſé au dernier rang ? votre amante, votre épouſe vous conſoleroit, vous aimeroit, goûteroit

un plaisir pur à mêler ses larmes aux vôtres... c'est Charles infortuné qui m'a attachée pour la vie.... Que me dites-vous, interrompt le monarque Anglais? Hélas! je perds plus qu'un trône, plus que l'univers si j'en étois le maître; oui, mon désastre est au comble, & je n'ai pas la force de vous révéler.., adieu, madame, plaignez-moi... j'en mourrai. —Sire, vous ne me quitterez point, sans vous être expliqué; le hasard nous sert: personne ne nous entend... vous me direz... — Qu'exigez-vous, madame? je vous le répète... je ne puis... — Prince, ne m'aimeriez-vous plus? — C'est parce que je vous aime, que je vous adore... de grace, n'en demandez pas davantage; je vous écrirai... vous sçaurez... que mon ame est déchirée; que je vous idolâtre plus que jamais, que j'expire de mille coups... ce lieu est peu convenable... ô ciel! ma douleur, mon désespoir ne vous a-t-il pas tout appris? Et aussi-tôt le roi sort, & laisse madame de Châtillon immobile, anéantie.

La duchesse se réveille, en quelque sorte, de cet accablement mortel; elle jette les yeux de tout côté: —Il m'a donc abandonnée à moi-même! &... quel est ce secret qui pèse à son ame?... s'il étoit devenu inconstant, parjure,,, hélas! quand on n'aime point, on ne res-

ſent pas cette douleur ; non, Charles ne me trahit point, n'eſt pas capable de cette perfidie... quel trait de lumière !... notre mariage trouveroit des obſtacles ! la reine ſe ſeroit-elle encore élevée contre cet engagement?.. mais, pourquoi ne me l'auroit-il pas avoué ? nous chercherions à vaincre les difficultés... ô ciel ! à quelle crainte m'arrêter ! je veux ſçavoir... s'il faut que je ſuccombe à ce tourment de l'ame ; ſans doute la mort, la mort me feroit moins inſupportable.

Charles à peine rentré dans ſon palais, fait appeller Clarendon : — Vous devez être content ; madame de Châtillon... je l'ai laiſſé incertaine de ſon ſort ; vingt fois un aveu cruel a volé ſur ma bouche, & autant de fois j'ai retenu ce ſecret, qui révélé lui coûtera la vie... — Quoi, ſire ! vous n'avez pu vous réſoudre à lui apprendre la loi que la néceſſité vous impoſe ! — Moi ! annoncer à la

La reine ſe ſeroit-elle encor élevée. Ce fut la reine régente, ainſi que le cardinal de Mazarin, qui empêchèrent le mariage de mademoiſelle de Montpenſier avec Charles II. Il y a des hiſtoriens qui prétendent que le roi d'Angleterre fut ſur le point d'épouſer Mancini la nièce du cardinal, la même pour qui Louis XIV, dans ſes jeunes années, avoit témoigné quelqu'inclination.

duchesse qu'il faut qu'elle ne pense plus à cette union que j'étois si impatient de former! non, chancelier, non, je ne puis avoir cette barbarie; tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi.

Au même instant, Charles reçoit de la duchesse une lettre qui demandoit absolument une réponse: elle *veut* être instruite de tout; elle exige que le roi ne lui cache rien, qu'elle sçache, en un mot, s'il persiste dans le dessein de l'épouser, s'il l'aime toujours: — Eh bien! Clarendon, ai-je été assez inhumain? applaudissez-vous de ma cruauté: elle est votre ouvrage. Quel parti prendre? voir la duchesse, lui déclarer que j'élève une autre sur le trône... il n'est pas possible... lui répondre! eh! qu'écrire? chaque mot lui percera le cœur! *Sire*, dit Clarendon, voici un paquet qu'à l'instant je reçois de Londres, daignez y jetter les yeux: vous verrez qu'il se prépare, en votre faveur, une révolution éclatante: mais votre mariage avec l'infante en est la condition; ce n'est qu'à ce prix que les chemins de la Grande-Bretagne vous sont ouverts. — Oh! le plus dur des hommes! non, vous n'avez point aimé! vous n'avez point aimé!

Le monarque aussi-tôt est saisi d'une agitation extrême; il marchoit à grands pas, il se précipitoit sur un siége; il se relevoit avec fureur: — A quoi

donc me résoudre ? la duchesse attend ma réponse ; son arrêt ! enfin Charles se détermine à lui écrire ; il fait de vains efforts ; la plume se refuse à ses mains tremblantes ; il est mécontent de ses lettres ; il les recommence plusieurs fois, & il les trouve toujours trop accablantes pour une femme qui lui étoit si chère : — Je n'aurai jamais la force de lui porter ce coup mortel, non, jamais ! Sire, reprend le chancelier, le trouble où est votre majesté ne lui permet pas de présenter des motifs dont madame de Châtillon elle-même sentira la solidité ; je suis rempli de ces raisons si puissantes : daignez souffrir que je dicte : votre majesté n'aura que la peine de me prêter sa plume. Le roi souscrit à cette proposition, & se met en devoir d'écrire ; voici la lettre :

« Ne m'accusez point, madame, d'inconstance,
» ni de légèreté ; l'embarras, l'accablement que j'ai
» éprouvés à votre vue, doivent assez me justifier, &
» vous éclairer sur ce que je n'ai jamais eu la force
» de vous révéler. Mes sujets me rappellent en
» Angleterre ; je remonte au trône : mais, que vais-
» je dire ? je ne puis le partager avec vous ce trône
» que vous auriez embelli ! on me propose l'alliance
» du Portugal : son souverain me donne sa fille ;
» l'infante régnera, madame, & je n'aurai que des

» regrets & des vœux à vous offrir ! Plaignez-moi : » je ſuis ſoumis à des devoirs dont je ne ſçaurois » m'affranchir ; je ſuis roi, madame, & l'amant doit » céder. Soyez-en perſuadée, une pure amitié, » une eſtime éternelle ſuccéderont à cette tendreſſe » qu'il faut que j'immole, ſans m'arrêter à la rigueur » du ſacrifice »... Charles ſe lève, tranſporté de colère, & déchirant l'écrit : — Je me garderois bien d'envoyer une pareille lettre à la ducheſſe ; ah ! l'on voit trop que ma ſituation, mon affreuſe ſituation vous eſt étrangère ; quelles expreſſions ! quelle froideur ! quelle inhumanité ! non, je ne régnerai point à ce prix ; qu'on ne me parle plus de trône ; oublions la grandeur ſuprême, l'Angleterre, tout. — Oui, ſire, il faut tout oublier, tant de zélés ſerviteurs dont le ſang a ruiſſelé pour vous, un empire entier qui vous tend les bras, votre gloire, votre honneur ; il faut demeurer en ces lieux, livré à des humiliations dégradantes ; il n'importe ! vous

Humiliations dégradantes. On ne peut ſe figurer, nous le répétons, l'extrémité où ſe trouva réduit Charles II, & les diverſes mortifications qu'il eut à eſſuyer ; ſa mère, la fille de Henri IV, la tante de Louis XIV, n'avoit pas ſeulement de quoi ſe chauffer ; les ſollicitations de cette princeſſe, ſes prières

verrez madame de Châtillon, elle vous tiendra lieu de sujets, de famille, de royaume; vous ne voulez

même auprès du cardinal de Mazarin ne purent lui obtenir du barbare Cromwell le paiement de son douaire; enfin, l'adversité pressoit tellement son fils, qu'il prêta l'oreille à des conseils qu'on lui donna, de demander de l'argent au pape: Innocent X, oubliant qu'il étoit prince, répondit « qu'il ne pouvoit en bonne conscience appliquer » le patrimoine de l'église au secours des hérétiques ». Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Chigi, assis depuis sur la chaire de S. Pierre, sous le nom d'Alexandre VII, fit la même réponse, lui qui avoit dit tout haut, lorsqu'il étoit cardinal, « que le parricide de Charles Ier, intéressoit également l'honneur & la vie des rois »! Le croiroit-on enfin? on soumit la dignité du trône, les droits de l'humanité, à la politique, au point que dans des lettres adressées à Cromwell, Louis XIV lui accorda le nom de frère. Il est vrai que ces surprenantes rigueurs de la fortune servirent à faire briller la fermeté de Charles II: il leur opposa une résignation & un courage héroïques, tandis que tous les princes de l'Europe sembloient se disputer entr'eux à qui l'oublieroit, ou le mépriseroit le plus.

Quel vaste sujet de réflexions j'offre ici, à quiconque aime à penser! voilà de ces traits qui doivent se graver dans la mémoire, ou plutôt dans l'ame: ils font connaître l'homme & sa bassesse, plus que toutes les diatribes de quelques-uns de nos philosophes de mauvaise humeur.

pas

pas lui écrire ? eh bien ! que votre majesté ose la voir, lui déclarer... que vous êtes le digne fils de Charles Ier, que vous êtes roi... & en ce moment... pardonnez à ma franchise, l'êtes-vous, sire? dois-je à ces traits reconnaître un monarque ?..—Laissez-moi, chancelier... c'est vous qui êtes toujours tout prêt à m'enfoncer le poignard dans le cœur ! — Il est vrai, sire, que le duc de Buckingham, que Wilmot auroient moins d'audace que moi; sire... j'ai la force de vous montrer la vérité : c'est-là le devoir de tout digne Anglais. Mes places, ma vie sont à vous : mais mon ame indépendante est toute entière à cette vérité qui vous offense... & que vous devez entendre. Si vous refusez l'alliance du Portugal, ne vous le cachez point ; vous êtes perdu sans retour ; aucun prince n'embrassera votre cause... — Aller annoncer à la duchesse... encore une fois, je ne le puis... je ne sais, la solitude m'est nécessaire... sortez ; je verrai quel parti j'ai à prendre. Hélas ! je vois bien que je n'ai plus d'amis ! tout cherche à m'accabler... cruels ! changez donc mon cœur, ou donnez-moi votre barbarie.

Clarendon aimoit son maître : sa situation le pénétroit : mais il ne pouvoit s'en imposer sur la néces-

ſité qui exigeoit le ſacrifice d'un penchant contraire abſolument aux intérêts du ſouverain.

Buckingham & Wilmot trouvent Charles noyé dans les larmes. Le premier s'écrie : — Je gagerois, ſire, que votre majeſté ſort d'avec ſon pédant ; juſqu'à quand le ſceptre reſtera-t-il ſoumis à la férule? —— Duc, je vous défends ces plaiſanteries déplacées ; le chancelier remplit ſon devoir, & le mien... eſt de céder à ma triſte deſtinée. Buckingham & Wilmot, en adroits courtiſans, s'efforcent de ramener le calme dans l'ame du monarque ; ils lui mettent devant les yeux des objets agréables ; comment un roi n'auroit-il pas la liberté de ſuivre les mouvements de ſon cœur, quand le dernier de ſes ſujets goûte cette ſatisfaction ? il ſeroit bien étrange qu'un monarque ne fût qu'un eſclave ſubordonné aux circonſtances ! & le Portugal a-t-il un tel poids dans la balance de l'Europe, que Charles lui doive ſacrifier ce qu'il a de plus cher ? D'ailleurs, madame de Châtillon eſt d'une naiſſance qui lui ouvre les barrières du trône, les Anglais attachés au roi, verront avec plaiſir cette union ; une reine adorée du maître, l'eſt preſque

---

D'avec ſon pédant, &c. *Soumis à la férule*, &c. C'étoient les propres expreſſions de Buckingham.

toujours du peuple. Que Charles s'abandonne donc à cet amour qui fera son bonheur, &, sans contredit, celui de l'Angleterre; s'il se trouve des mécontents, tôt ou tard ils ouvriront les yeux sur leur conduite indiscrète & téméraire, ou ils seront punis; on n'aura pas besoin des secours du Portugal pour rappeller les rebelles sous la domination légitime; & les rois sur-tout ne doivent pas connaître de bornes dans leurs volontés; leurs moindres desirs sont des loix sacrées.

C'est par de tels discours, que ces deux corrupteurs si dangereux essayoient de combattre les sages représentations d'un homme qui étoit le véritable ami de son souverain.

Clarendon médite plusieurs moyens de déterminer Charles à sacrifier sa passion; le tems pressoit; on attendoit à Lisbonne la réponse du roi; enfin, le chancelier se décide à tenter une démarche qui devoit entierement le perdre, ou lui procurer auprès du monarque, une victoire éclatante.

La duchesse se livroit à la douleur la plus vive: elle ne voyoit point le roi d'Angleterre; elle n'en recevoit aucunes nouvelles; sa dernière entrevue l'avoit laissée dans une perplexité plus cruelle

que la mort même; quel étoit ce secret qu'il n'avoit pu lui confier? pourquoi ce trouble affreux? madame de Châtillon relisoit les lettres de ce prince, les arrosoit de ses larmes; elle s'arrêtoit aux plus faibles expressions; elle se remplissoit de ces promesses, de ces serments, que l'amour aime tant à prodiguer: — Julie! Julie! seroit-on infidèle, après de semblables témoignages de tendresse? est-ce-là le langage d'un amant... qui cessera bientôt de l'être, qui deviendra parjure? Charles m'oublier! ah, Julie! n'a-t-il pas lu dans mon cœur? ne sçait-il pas que je l'adore? eh! qui l'aime plus que moi?

C'est dans cette situation, qu'on annonce à la duchesse, la visite du grand-chancelier d'Angleterre... — Monsieur de Clarendon!.. ah! qu'il vienne, qu'il vienne!.. Monsieur, me donnerez-vous des nouvelles du roi? je ne le vois point! il ne daigne pas seulement m'informer s'il en faut croire un bruit qui s'élève de tout côté: on dit que l'Angleterre le rappelle, que les partisants du scélérat Cromwell ont le dessous... — Oui, madame, nous pouvons nous livrer à des espérances flatteuses; il paraît que les jours de la tyrannie vont expirer, que l'on reverra mon maître au trône de ses aïeux.... — Est-il vrai,

monsieur de Clarendon ? La nouvelle se confirme: quelle joie ! ce prince si digne d'être aimé, verroit enfin terminer ses infortunes ! — Que ces transports, madame, charment un zélé serviteur ! ... vous partagez donc mon ivresse pour le rétablissement du roi ! — Ah ! personne, personne... je mourrois de plaisir, si je voyois votre monarque vainqueur de ses ennemis, le diadême sur le front... —Ce sont-là vos sentiments, madame !—Et en pouvez-vous douter? en pouvez-vous douter? vous n'ignorez pas à quel point votre maître m'est cher... — Il vous est cher, madame ? — Au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer. — Eh bien ! madame... souffrez que je vous parle, quelques moments, sans témoins.

La duchesse allarmée fait retirer Julie, & le chancelier continue ainsi la conversation : — Je puis donc être assuré que madame de Châtillon est attachée aux intérêts de mon prince ? — Ah ! monsieur, bien plus, mille fois plus qu'à mes intérêts propres. — Quoi ! madame, vous immoleriez... — Tout, monsieur, tout. Eh ! quel est le sacrifice qui ne soit au-dessous d'un amour extrême ? — Vous sçauriez, madame, rejetter jusqu'à une couronne... — Je sçaurois mourir, monsieur, si ma mort importoit en quelque chose à la

deſtinée du roi d'Angleterre... mais... que voulez-vous dire?... —Eh bien! madame... vous êtes digne de m'entendre; ayez la bonté de m'écouter, & ſouvenez-vous que le ſort de mon maître eſt dans vos mains. Je ne me diſſimule point qu'il faut une vertu extraordinaire pour tenter cet effort: mais je crois... je dois tout attendre de madame de Châtillon... (le trouble de la ducheſſe augmente; elle laiſſe voir ſon impatience d'être éclairée ſur l'objet de cet entretien) Ce que j'ai à vous communiquer, madame, m'oblige de m'aſſurer de la fermeté de votre ame. Je vous le répète: je viens vous demander le témoignage d'une force d'eſprit ſurnaturelle. C'eſt contre vous-même que je prétends vous armer, & ce triomphe vous étoit réſervé. Je n'ignore point, madame, l'excès de l'amour que vous avez ſçu inſpirer à un prince fait pour ſentir le pouvoir de vos charmes, de vos talents, de vos vertus; je ſçais qu'il vous a offert ſa main, que vous l'avez acceptée, qu'en un mot, vous touchez au moment d'être reine d'Angleterre. Aſſurément mademoiſelle de Montmorency peut lever les yeux juſqu'au trône: mais, madame, apprenez ce que perſonne, ce que le roi lui-même n'oſe vous révéler. Oui, madame, Londres eſt prêt à recevoir ſon ſouverain légitime; tous les cœurs s'émeu-

vent en sa faveur ; le génie de l'usurpateur va succomber ; enfin il se prépare une révolution qui décidera du sort de la maison de Stuard. On attache à cet heureux changement... une condition, qui, je l'avoue, est cruelle pour le roi, pour tous ceux qui l'aiment ; nous n'avons qu'un seul monarque qui daigne embrasser notre querelle ; son appui, cet appui si nécessaire, nous l'acheterions au prix de nos fortunes, de notre existence ; ce monarque, madame, est le roi de Portugal, & il exige... — Il exige... Achevez, monsieur... — Que sa fille épouse.... — Qui!... le roi? — Voilà, madame, le coup terrible... La duchesse s'écrie, en tombant sur son siége : je me meurs ! Quelques moments après, reprenant la parole : — ah ! sans doute, il est affreux !.. Je ne serai point la femme de tout ce que j'aime au monde ! il y faut renoncer ! il y faut renoncer ! & c'est-là ce qu'il craignoit de m'apprendre !.. Monsieur de Clarendon, monsieur de Clarendon, prenez pitié de ma foiblesse ; j'ai le cœur déchiré de mille poignards... Charles en épousera une autre ! une autre ! je succombe à cette image horrible ! — Ne rougissez point, madame, de me montrer cet excès de sensibilité ; je partage toute l'horreur de votre situation ; laissez couler vos larmes ; accordez à l'humanité

ces premiers moments. Je conviendrai, madame, que ce que j'ose espérer de votre fermeté, est au-dessus de la nature, mais... vous aimez le roi ? — Si je l'aime, ô ciel ! si je l'aime !.. après ce que vous voyez, hésiteriez-vous à me regarder... comme la femme la plus sensible, la plus malheureuse, la plus agitée... mon esprit... mon cœur s'égare ! ah ! monsieur ! monsieur ! concevez-vous mon supplice ? — Je le sçais, madame : rien de plus accablant, de plus douloureux que d'être obligé de briser son cœur ! mais je prendrai la liberté de vous le répéter : le roi vous est cher, &, si l'on manque ce mariage de l'infante, ce prince est perdu, perdu sans ressource ; point d'alliés ; point d'espoir ; un reproche éternel que sera en droit de lui faire la nation, l'abandon, j'aurai le courage de dire, le mépris entier de l'Europe, d'inutiles regrets, une ruine décidée, une honte ineffaçable : tel est, madame, le sort dont Charles est menacé, si vous ne venez à notre secours ! — Que voulez-vous dire, monsieur ? Clarendon se jettant aux genoux de madame de Châtillon : — Qu'il n'est que vous, madame, que vous seule qui puissiez soutenir le roi sur le penchant du précipice, & il y est plongé pour jamais, si vous ne l'arrachez à sa passion, à vous-même. — Vous exigeriez... — La preuve de grandeur d'ame la plus éclatante, ce qui vous élevera au-dessus

des héros les plus célèbres. Considérez, madame, le fruit de ce sacrifice sublime : c'est vous, c'est une amante généreuse qui posera la couronne sur le front de notre monarque ; c'est vous qui le rétablirez sur le trône. Envisagez, madame, la postérité transportée d'admiration au récit d'une action si courageuse ! voyez les Anglais vous bénir ; entendez-les s'écrier : c'est à madame de Châtillon que nous devons notre souverain, notre gloire, notre bonheur ! —Ah ! à quel prix ! à quel prix cette félicité de l'Angleterre ! arrachez-moi, déchirez-moi donc le cœur, si vous voulez que je mette le roi dans les bras de l'infante... Monsieur, cet effort-là est-il en mon pouvoir ? non, il n'est pas possible, il n'est pas possible ... tout ce qu'il me sera permis de tenter, ce sera ... de ne plus m'offrir aux yeux du roi, de mourir ; de mourir loin de sa vue, loin de tous les humains.... mon cœur ne peut suffire à mes larmes ! oh ! combien je m'avilis à vos regards ! —Vous avilir, madame ! je vois une ame sensible, qui m'estime assez pour m'exposer tous ses combats. Eh ! que seroit la vertu, si elle n'avoit point à lutter contre les passions ? son triomphe seroit-il si beau, si elle ne l'achetoit aux dépens d'une guerre opi-

niâtre ? c'eſt parce que nous ſommes faibles, que nous attachons les yeux du monde entier, que nous méritons ſon eſtime, ſes reſpects, lorſque nous nous élevons au-deſſus de notre nature. Vous parlez de l'amour, madame ! quelle plus grande preuve en pouvez-vous donner, que d'immoler ſans eſpérance ?... — Mais... n'eſt-ce point aſſez de fuir la préſence de Charles ? — Non, madame, ce n'eſt point aſſez ; votre victoire ſeroit incomplète : il faut que ce ſoit vous qui lui traciez ſon devoir, qui l'armiez contre lui, contre vous-même, qui l'engagiez, qui le preſſiez d'épouſer l'infante, d'être roi, en un mot, que vous le menaciez de votre indifférence, de votre haine... — De ma haine, monſieur ! y penſez-vous ? pourrois-je... — Songez, madame, que vous êtes du ſang des Montmorencys, de ces héros dont la France a conſacré les noms. La ducheſſe de Châtillon verra tout à ſes pieds, ſi elle peut ſe réſoudre à nous conſerver notre maître. Eh ! madame, quel diadême pourroit ceindre votre front ? ne ſerez-vous pas au-deſſus des reines ? n'approcherez-vous pas de la divinité même, en vous domptant à ce point ?.. Les inſtants nous ſont chers ; on attend la réponſe du roi ; je ne vous diſſimulerai pas que vous régnez ſur ſon ame avec

plus d'empire que jamais. Je vous fais voir tout l'éclat du triomphe : il eſt digne de vous, & je n'aurois pas haſardé cette démarche, ſi j'euſſe douté un moment de votre ſupériorité ſur tout ce qui vous environne ; —O Dieu ! Dieu !.. Monſieur de Clarendon... cruel !.. pardonnez, pardonnez, monſieur, que me demandez-vous ? —Je me retire, madame, convaincu que vous remplirez mes eſpérances, que vous nous rendrez notre monarque ; je ſuis même aſſuré que vous lui cacherez notre entrevue ; je n'ai rien à craindre de votre généroſité ; il croira que le bruit public a ſuffi ſeul pour vous éclairer ſur le moyen qui lui r'ouvre le trône, & vous ne ſçauriez vous offenſer de la démarche d'un ſerviteur zélé, qui attend tout de vos vertus.

Le chancelier laiſſe la ducheſſe accablée de ſa ſituation. A peine elle s'eſt trouvée ſeule, que ſes yeux ſe fixent ſur l'abyme ouvert ſous ſes pas, en meſurent toute la profondeur. Il y avoit un inſtant qu'elle n'enviſageoit qu'un trône partagé avec l'amant le plus aimable, l'époux le plus chéri, & toutes ces illuſions brillantes, tous ces fantômes enchanteurs ſe ſont évanouis. Ah ! quel jour frappoit ſes regards ! encore ſi Charles régnoit, ſans mettre ſa couronne ſur la tête d'une autre femme ! mais une rivale qui

épousera le roi d'Angleterre, qui sera au comble du bonheur! & il faut que ce soit moi qui serve cette rivale, qui la place sur le trône, dans les bras... non, cet horrible tableau... il ne sçauroit se soutenir! & ce barbare qui vient de me quitter, se repose sur mes vertus! mes vertus!.. je n'en ai plus, dès qu'il faut leur sacrifier mon amour! On flatte mon orgueil; on croit triompher de mon ardeur, de cette ardeur sans laquelle je ne puis vivre! eh! ne fait-elle pas le charme, le soutien de mon existence? c'est à cet amour, maître de mon ame, que je dois tout, tout immoler!.. Que m'importe à moi l'Angleterre, la France, l'univers entier? quelle gloire chimérique me récompenseroit de ce que je perdrois? Charles m'aime; je l'adore; je ne puis être heureuse qu'en partageant son trône, son cœur, qu'en me liant à lui par des nœuds vainqueurs de toutes les épreuves. Pourquoi auroit-il besoin des secours d'un prince étranger? ne trouvera-t-il point des ressources assurées dans l'affection de ses propres sujets? recevroit-il des loix du Portugal?.. Malheureuse! c'est ainsi que je m'efforce de m'aveugler! c'est ainsi que j'aime! est-ce-là cette tendresse si désintéressée, si pure? J'imagine n'être attachée qu'à l'homme le plus digne

de mes ſentiments : ne ſuis-je pas éblouie par une couronne ? ah ! ne nous jugeons point avec trop de complaiſance ; portons la lumière au fond de mon cœur : je ne ſçais pas mieux aimer que les autres femmes ; ce ſont mes intérêts que je conſulte, & non ceux du roi d'Angleterre ; s'il m'étoit auſſi cher que je veux quelquefois me le perſuader à moi-même, héſiterois-je un inſtant à ſuivre les tranſports magnanimes que le chancelier a voulu m'inſpirer ?... Femme trop coupable ! tu ne ſçaurois briſer ta chaîne, & tu n'es qu'une amante vulgaire ! combien l'amitié l'emporte ſur l'amour ! l'amitié ne balanceroit pas un ſeul moment : elle courroit chercher le monarque Anglais, le ſolliciter de ne s'occuper que des moyens de reprendre un ſceptre qui lui appartient ; elle goûteroit l'excès du plaiſir à s'oublier, pour ne ſe remplir que de l'objet aimé. Voilà comme on aime... comme j'aimerai. Qu'eſt-ce que l'amour ſans la vertu ? & la vertu n'eſt grande que par des ſacrifices ; en puis-je faire un qui me coûte davantage ?... Que réſoudre ? prendrai-je le parti d'écrire au roi ? lui demanderai-je une entrevue ?

Julie ſe montre aux yeux de la ducheſſe : — Julie !.. tu n'imaginerois pas à quel degré je ſuis malheureuſe ! écoute, & vois à quelle multitude de tour-

ments je suis livrée! Madame de Châtillon lui raconte, jusqu'aux moindres détails, la conversation qu'elle vient d'avoir avec le chancelier. L'habile confidente joue son rôle : elle étoit bien éloignée d'engager sa maitresse à cet acte d'héroïsme que le chancelier sembloit lui avoir imposé; loin d'essayer de la combattre, elle flatte la passion de la duchesse, lui fait voir que le trône prêteroit un nouvel éclat à ses charmes, & quelle est la femme, si elle a la force de s'interroger, qui se trouve exempte de coquetterie? d'ailleurs, la duchesse aimoit violemment, & un semblable amour n'est guères susceptible d'écouter la raison. Cependant madame de Châtillon ne pouvoit rejetter absolument les nobles conseils dont Clarendon avoit voulu la pénétrer; sa vertu disputoit contre un penchant trop impérieux; il lui étoit impossible de se faire illusion sur la nécessité où le chancelier lui avoit montré son amant assujetti.

C'est dans ces divers orages qui bouleversoient son cœur, que Charles surprend son amante : — Ne me demandez point, madame, la cause d'une absence qui m'a été insupportable; vous croyez bien que je vous adore plus que jamais, & je viens vous en donner une preuve : il s'agit de se soustraire à des obstacles qui ne manqueroient pas de s'élever; daignez

donc marcher avec moi à l'autel ; hâtons-nous de former des liens que rien ne puisse rompre ; votre amant brûle d'être votre époux. — Et vos intérêts, sire... ne souffriront point de ce témoignage éclatant d'une tendresse que la mienne seule peut égaler ?.. — Buckingham & Wilmot nous serviront de témoins. — Sire... &... Clarendon n'en sera point ? — Clarendon... sa présence n'est point nécessaire. — Il est cependant un de vos serviteurs le plus attaché à son maître... — Je ne doute point de son attachement : mais, madame, j'ai mes raisons... il sera instruit avec tout le monde, de notre mariage... — Sire... vous ne me parlez point de l'infante de Portugal ? A ce mot, la duchesse éclate en sanglots. — Qui vous a dit, madame ?... — Prince, je sçais tout : je sçais que vous m'aimez, que je vous adore, qu'il faut nous séparer, renoncer à nous aimer, à nous voir pour jamais, que les Anglais vous rappellent, qu'on vous impose une condition, que vous ne montez au trône qu'en donnant votre main à l'infante... recevez la sienne, sire, régnez, & oubliez-moi, oubliez-moi... Madame de Châtillon n'en peut dire davantage : une abondance de larmes lui coupe la parole. — Que je vous oublie ! que je m'asseye sur le trône sans vous ! qu'une autre ait ma main, mon cœur ! qu'une autre soit reine !

non, madame, tant d'injuſtice, d'inhumanité ne peut ſe concilier avec mon amour, avec ce que je vous dois ; le ſceptre de l'Angleterre vous eſt promis ; il n'y a que vos mains qui puiſſent le porter ; qu'on ne me parle plus d'une odieuſe politique. Que le Portugal, le monde entier s'arme contre moi : je ne trahirai point l'adorable Châtillon ; je la conduirai à l'autel, & c'eſt-là qu'elle recevra, en préſence du Ciel, mes vœux, mes ſerments de l'aimer, de l'idolâtrer toujours... venez, madame. — Ah ! ſire, connaiſſez mieux mon amour ; oui, vous m'êtes plus cher... de tels ſentiments ne ſauroient s'exprimer ; je donnerois cent fois ma vie pour vous ; j'immolerois mille fois plus, mon amour... & je le ſacrifie. Vous avez beſoin de l'alliance du Portugal : épouſez la princeſſe.... Quel mot, ſire !... Allez, ne voyez point ma douleur, mon déſeſpoir : ne voyez que mon devoir, ſire.... & le vôtre. La vertu, l'amour lui-même dégagé de tout intérêt perſonnel m'impoſe ce ſacrifice : je m'y ſoumets ; partez... & ne nous voyons plus... — Je ne vous obéirai point, cruelle, je ne vous obéirai point ; qui ? moi ! être aſſez barbare pour régner à ce prix ! eh ! quels charmes le diadême auroit-il à mes yeux ? aſſurerai-je

rai-je le bonheur de mes ſujets, aux dépens d'une perfidie, d'une horrible perfidie ? je ne parle pas du mien : ſerois-je, un inſtant, heureux, privé du plaiſir de couronner la beauté, la vertu ? Eh bien ! j'abandonne les Anglais à leur tyran ; qu'ils lui preſcrivent des loix ; je foule aux pieds le ſceptre.... Ah, ſire ! s'écrie la ducheſſe, en pleurant avec amertume, voilà donc où vous aura conduit mon amour ! à vous dégrader, à vous déshonorer à vos yeux, aux yeux de votre nation, aux regards de la poſtérité ! votre honte.... ſera la mienne, ſire :.. connaiſſez-moi ; j'expire de mille morts, en me voyant obligée de rejetter une trop flatteuſe eſpérance : oui, le don de votre main étoit la félicité ſuprême pour une amante, qui, dans le roi, ne chériſſoit que vous, que vous ſeul, ſoyez-en perſuadé. Sans-doute, j'en pourrai mourir.... mais, ſi vous perſiſtez à vous fermer le trône, pour écouter une tendreſſe qui nous perd tous deux ; ſi, de ce pas, vous n'allez conſentir à recevoir la main de l'infante....... tremblez : je ſçaurai me punir de votre égarement & du mien, en preſſant une fin qui termineroit mes malheurs ; vous me verrez m'arracher la vie, tomber, expirer à vos pieds... Allez, prince, allez

promettre tout, pourvu que vous contentiez les Anglais, pourvu que vous régniez. Venez ensuite... on ne m'enviera point vos adieux. Charles veut répondre : la duchesse le quitte, pour se rendre chez la reine régente, & en se séparant du roi, elle ne lui dit que ces mots : c'étoit de vous que j'attendois du courage, & il faut que je vous donne l'exemple !

Le monarque se hâte d'appeller ses deux favoris, Buckingham & Wilmot : —Par quelle fatalité madame de Châtillon a-t-elle appris qu'on me proposoit d'épouser l'infante de Portugal ? hélas ! la duchesse en mourra ! je serai son assassin....mes amis, je n'accepte point cette alliance à de si dures conditions ; n'êtes-vous pas de mon avis ? Je suis las des remontrances de l'austère Clarendon ; sa prétendue sagesse me pèse ; cet homme ne s'attachera-t-il qu'à me contrarier, à me rendre malheureux ? quoi ! je ne serai qu'un esclave couronné ! Sire, interrompt Buckingham, renvoyez Clarendon aux soins de sa chancellerie, & ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qui regarde un engagement d'où dépend votre félicité, & la nôtre sans-doute ; pourquoi le consulter sur un pareil choix ? a-t-il la moindre idée de ce qu'exige le plus doux des penchants ?

l'art d'aimer ne s'apprend point dans les universités. Quel sera votre supplice, quand vous nous donnerez une reine qui n'aura point votre tendresse ? Il ne vous seroit point permis de goûter le moindre des plaisirs, qui sont le partage de vos sujets ? & pour qui donc est le bonheur, si ce n'est pour ceux qui sont à notre tête ? la condition d'un roi seroit le plus malheureux des états. Nous vous l'avons dit, sire : le nombre de vos serviteurs est suffisant pour opérer une révolution qui ne doit être l'ouvrage d'aucun allié ; n'admettons point les étrangers dans cette importante entreprise ; tôt ou tard, ils se font payer chèrement leurs services ; les Espagnols, en venant au secours de la France, dans le tems de la Ligue, n'ont-ils pas été prêts à l'envahir ? Sire, vous

Dans les universités. Plaisanterie qui tombe sur Clarendon ; on doit se ressouvenir qu'il joignoit la dignité de chancelier de l'université d'Oxford à celle de grand-chancelier d'Angleterre.

De la Ligue. Le Duc de Parme, un des plus grands généraux qui ayent existé, s'est vu sur le point de nous rendre dépendants de l'Espagne. Sans le courage de Henri IV, & l'espece de Génie protecteur qui combattoit pour la France, nous eussions passé sous une domination

n'ignorez pas que la reine votre mère ne peut ſupporter Clarendon ; voulez-vous vous réconcilier avec elle : ayez moins de bonté pour le chancelier ; ſurtout ne vous piquez pas de ſuivre ſes conſeils.

Wilmot ne manqua point d'applaudir aux obſervations de Buckingham, ſur le compte de Clarendon,

---

étrargère. Les princes doivent avoir toujours devant les yeux cette excellente fable : *Le cheval qui appelle l'homme à ſon ſecours contre le cerf.*

Ne peut ſupporter Clarendon, &c. En-effet le chancelier s'étoit rendu déſagréable à cette princeſſe ; il ne cédoit point à ſes idées qui l'aſſerviſſoient au cardinal miniſtre. D'ailleurs Clarendon ne favoriſoit point ſes créatures ; il s'étoit oppoſé à l'arrivée du duc de Gloceſter, frère du roi, en France, dans la crainte qu'on ne l'élevât dans des principes contraires à ceux où il avoit été nourri juſqu'alors. Le véritable crime du chancelier aux yeux de la reine d'Angleterre, étoit la conſidération & le crédit dont il jouiſſoit auprès du roi ſon fils.

Wilmot, &c. Nous avons oublié de dire que ce fut ce même comte de Rocheſter auquel ſes poéſies ont acquis parmi les Anglais quelque réputation ; ſon eſprit ne ſervit qu'a corrompre ſon cœur, & il verſa le fiel de la ſatyre ſur les objets les plus reſpectables, juſques ſur ſon maître,

& il rempliſſoit bien en cela le perſonnage de courtiſans; il ajouta : ſire, il ne s'agit pas ici de légiſlation : vous aimez, on vous aime; vous pouvez aſſurément vous marier ſans l'aveu de votre grave chancelier. Hâtez donc cette union, & enſuite, pour vous amuſer, vous prêterez l'oreille à ſes ſublimes repréſentations; oh! il vous dira de bien belles choſes, que vous vous dépêcherez d'oublier, quand elles vous auront paſſablement ennuyé.

Charles, d'après cette converſation, paraiſſoit très-diſpoſé à épouſer, ſous peu de jours, madame de Châtillon; il s'entretenoit dans cette idée riante, lorſque Clarendon vient, avec des papiers à la main, le tirer de ſa douce rêverie : le monarque lui témoigne de la froideur : — Ma vue, ſire, je m'en apperçois avec chagrin, a le malheur de vous importuner? — Elle ne m'eſt pas quelquefois auſſi agréable que je le deſirerois; vous aimez, monſieur, à me contredire juſques dans mes moindres volontés.... mais, que

---

qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Voilà les ennemis qu'avoit le vertueux Clarendon, & à la honte de l'humanité & des cours, leurs intrigues prévalurent, & dans la ſuite il fut ſacrifié, le vice triompha.

ſignifient ces papiers ? — Sire, ce ſont des lettres d'un de vos gentilshommes de la chambre, de Henri Seymour : il m'écrit qu'il arrive, que nos amis vous attendent à Londres, qu'il faut abſolument conclure votre mariage avec l'infante... — Monſieur le chancelier, ne me parlez plus de cette alliance : vous avez dû juger que me propoſer un ſemblable mariage, c'étoit me déplaire. — Je n'ignore pas, ſire, que ſouvent la vérité bleſſe les ſouverains ; mais, qui ſera auprès de vous l'organe de cette vérité, ſi ce n'eſt un vieux ſerviteur qui préférera toujours le bonheur de vous être utile, à celui de vous amuſer ? Sire, dès le moment que votre majeſté n'aura plus beſoin de mes ſervices, je lui épargnerai la peine de m'annoncer ma retraite ; aujourd'hui, j'oſe le dire, je crois lui être néceſſaire. — Je ſuis las, monſieur, d'être ſoumis à des cenſeurs qui me tyranniſent. — Cette dureté, ſire... en ſerois-je l'objet ? — Vous-même, vous qui vous plaiſez à me déchirer le cœur, à vous élever contre un engage-

---

Seymour. Henri Seymour, gentilhomme de la chambre de Charles II, lui fut envoyé par ſes amis de Londres ; il étoit adreſſé au duc d'Ormond, & à Clarendon.

ment auquel ma vie eſt attachée, qui, ma vie : ſi madame de Châtillon n'eſt pas ma femme, je ne réponds point de mes jours. — Sire, je n'imagine pas que votre majeſté doute, je puis le dire, de ma tendreſſe pour elle : elle eſt bien perſuadée que je mourrois cent fois, plutôt que de lui cauſer le moindre déplaiſir ; mais, encore une fois, à qui m'adreſſé-je ? eſt-ce à un homme dans la claſſe ordinaire, qui peut céder à ſes penchants, ſatisfaire ſes paſſions, ſuivre ſes goûts, ſans que la ſociété en ſouffre ? A qui, en un mot, veux-je ouvrir les yeux ? à un roi, à un roi qui fait néceſſairement le bonheur ou le malheur éternel d'un empire, à un roi qui a ſon père & ſoi-même à venger, à un roi... Sire, ſire, mes larmes coulent, j'embraſſe vos genoux ; eſt-ce pour vous que vous vivez, que vous aimez ? J'en ſuis certain, madame de Châtillon elle-même s'uniroit à mes efforts pour vous preſſer de la quitter, de la fuir, d'épouſer l'infante... la ducheſſe a trop de vertu. Oui, interrompt Charles, elle a une ame aſſez élevée pour être la première à me demander qu'une autre monte ſur le trône de l'Angleterre ; &... je la punirois d'un amour ſi héroïque ? ma lâcheté ſeroit le prix d'un ſi noble ſacrifice ? plus la ducheſſe s'im-

molera, plus je lui dois de reconnaissance, de tendresse; elle sera reine, ou... — Eh bien, sire! je prends la liberté de vous demander une grace: permettez que j'assiste à la première entrevue que vous aurez avec madame de Châtillon? — Je l'ai vue, hélas!.. pour être le plus malheureux des amants! on lui a tout dit: elle n'ignore pas jusqu'aux moindres détails relatifs à cette alliance du Portugal; eh! qui a pu si bien l'instruire, lui donner des armes contre moi, contre elle-même? — Moi, sire. — Comment! vous auriez eu la témérité?... — Oui, sire, j'ai eu le courage de faire mon devoir, de vouloir vous arracher à votre faiblesse, de m'efforcer de vous porter, malgré vous, sur le trône; sur ce trône arrosé du sang de vos fidèles sujets, sur ce trône où l'Europe entière vous attend; oui, j'ai imploré le secours de madame de Châtillon contre un amour qui vous perdroit tous deux. Si ce sont-là des crimes, sire, je suis coupable, je mets ma tête à vos pieds: aussi-bien je vous déclare que je ne changerai jamais de façon de penser; si je pouvois céder contre ma conscience, la trahir, c'est alors que je me regarderois comme le plus criminel des hommes, & je le serois sans-doute. — Sortez, Cla-

rendon ! ſortez ! — Sire, ce ſera donc-là la réponſe que je donnerai à Seymour ? — Vous lui écrirez... La fureur coupe la parole au roi d'Angleterre ; il ſe promenoit à grands pas ; il lançoit des regards vers le ciel ; il s'aſſeyoit ; il ſe relevoit avec impétuoſité ; des larmes même lui échappoient ; il murmuroit des menaces ; le chancelier retombe à ſes pieds, & au milieu des ſanglots : — Que votre majeſté daigne m'écouter !.. un moment, ſire... — Moi vous entendre ! mon ennemi, mon aſſaſſin... retirez-vous, vous dis-je, retirez-vous... je l'ordonne. — Sire, je mourrai à vos genoux. Quand vous aurez triomphé de Cromwell, quand le ſceptre ſera dans vos mains, alors vous vous occuperez de ma punition, vous chatierez l'audace d'un vieux ſerviteur... qui n'a vécu juſqu'ici, que pour vous témoigner ſon zèle, que pour vous offrir la vérité... ah ! ſire, eſt-ce à moi de deſcendre juſqu'à l'affront de me juſtifier ? Clarendon verſoit des pleurs ; ce ſpectacle touche le monarque : — Je ſçais... je ſçais que vous m'êtes attaché... non, je n'en doute point ; mais cet attachement vous donne-t-il le droit de condamner mes penchants, de traverſer une union ?.. je vous l'ai dit : mon bonheur, mon exiſtence en dépendent. — Je n'aurai toujours, ſire, qu'un mot

à vous oppoſer : vous êtes roi... — Eh ! c'eſt donc pour être le mortel le plus infortuné ? — Non, ſire, c'eſt pour être le plus glorieux des monarques... Ame féroce ! s'écrie Charles avec emportement, qu'exigez-vous ? que voulez-vous ? dictez-moi donc le parti que je dois prendre?.. — Ce que vous devez, ſire, ce qu'il faut que vous faſſiez, ſi votre deſſein eſt de remettre le diadême ſur votre front ? vous hâter de quitter ces lieux, de gagner un des ports de l'Angleterre, de vous rendre au deſir des vrais Anglais qui vous appellent... — Et la ducheſſe... — Ne point la voir, ſire, partir... — Abandonner ainſi madame de Châtillon ! — Si vous la revoyez, ſire, tout eſt perdu ; un regard, un ſeul regard... c'en eſt fait de votre deſtinée, de celle de la Grande-Bretagne... — Non, barbare, non je ne ferai point cruel, ingrat à cet excès : du-moins, du-moins je la verrai ; je porterai mes larmes à ſes pieds. — Sire, renoncez donc à l'empire.

Quelle étoit la ſituation de ce prince ! il paſſoit au même inſtant d'un projet à un autre ; il accabloit le chancelier de reproches, & bientôt après, il lui rendoit juſtice ; il tomboit dans une profonde rêverie ; il s'en relevoit pour accuſer la bizarrerie des événemens,

la fatalité. Mylord d'Ormond vient à paraître : il se réunit au chancelier pour engager le monarque à quitter, au moment même, la France. Charles gémissoit profondément, exhaloit des plaintes : vous me déchirez le cœur, s'écrioit-il sans cesse ! Enfin on l'a déterminé à se laisser entraîner où la fortune l'appelloit. On s'occupe des préparatifs du départ, & le roi d'Angleterre alloit, accompagné de quelques amis, sortir de Paris, sans voir même madame de Châtillon.

La duchesse, rentrée dans la solitude, n'étoit plus la même qui avoit montré tant de grandeur d'ame aux regards de son amant : il est peu de héros à leurs propres yeux ! Madame de Châtillon envisage

---

Il est peu de héros à leurs propres yeux. Il n'est point d'homme qui ne puisse être le juge impartial de soi-même ; la voix de la vérité se fait entendre à travers le tumulte des passions : si ce jugement pouvoit éclater au grand jour, que de fameux personnages élevés par l'histoire au plus haut degré, seroient réduits à leur juste valeur ! Conséquemment, que de nains à la place de ces prétendus géans qui nous en imposent, graces à l'ignorance & au peu de philosophie de ces écrivains, dont l'unique desir est de barbouiller du papier ! A chaque instant, on est frappé de la justesse

l'horreur de sa situation, tout ce qu'elle perdoit : elle alloit à l'autel épouser l'amant le plus chéri ; elle touchoit au trône ; son amour, son orgueil étoient également satisfaits ; & tous ces objets enchanteurs se détruisoient, pour ne lui laisser voir que sa vanité à jamais humiliée, sa tendresse sans nulle espérance, ou plutôt livrée à d'éternels regrets, une mort continuelle ; elle ne contemploit enfin d'autre terme de ses tourmens que le tombeau. Julie, Julie, dit au milieu des sanglots cette illustre infortunée, qu'est-ce donc que la vertu ? j'en attendois plus de secours, plus de consolation ; j'imaginois que le triomphe que j'essaye envain de remporter sur moi-même, me feroit goûter quelque plaisir, & je ne trouve dans mon ame qu'un vuide affreux, horrible, épouvantable, qu'une désolation que rien ne pourra dissiper, pas

---

de cette pensée de la Rochefoucault : *Qu'il n'y a point de grand homme pour son valet-de-chambre.* Voilà de ces traits sublimes de raison, qui nous éclairent plus sur notre nature, que toutes ces déclamations pédantesques, dont nous sommes inondés depuis quelques années ; c'est ainsi que la métaphysique peut se rendre utile. Un souverain me disoit : *Le mot de l'énigme de l'homme est petitesse plus ou moins cachée*, &c.

même adoucir ! je m'efforce inutilement d'impofer des loix à mon cœur : il n'eft rempli que de Charles ! Julie, j'allois lui donner la main, régner avec lui, & il faut que je renonce jufqu'à la douceur d'efpérer ! il faut que les mers nous féparent, qu'une autre foit fa femme, foit reine, tandis que j'exciterai ici la pitié infultante, moi, moi qui aurois irrité l'envie ! On me plaindra, Julie ! quelle honte ! quelle douleur !.. Mais, où vais-je m'égarer ? pourquoi me cacher que je m'élève au-deffus de la nature humaine ? c'eft bien à cet effort que mon orgueil doit éclater ! Quel amour plus grand, plus magnanime qu'un amour qui s'immole ! Tranfportons-nous dans la poftérité ; voilà la récompenfe de la vertu : l'avenir aura pour moi une forte de vénération ; & que penferoit-il d'une folle amante, qui n'auroit écouté que fes aveugles tranfports, pour perdre l'objet de fa tendreffe, pour le déshonorer, lui fermer le trône, le jetter dans la foule obfcure des amans vulgaires ? que diroit l'Angleterre, la France, l'Europe ?.. ô toi feule à qui j'ouvre mon cœur, viens donc m'appuyer ! parle-moi de cette victoire éclatante qui me couvrira de gloire à mes propres regards. Dis-moi que Charles pourroit changer ; le trépas peut-être ja-

loux de mon bonheur, viendroit frapper l'un ou l'autre; & que j'expire en ce moment: une mémoire flatteuſe m'eſt aſſurée; mon nom brillera d'un éclat durable, au-deſſus de la ſplendeur du rang, de la naiſſance, au-deſſus du beau nom de Montmorency... Tu pleures, Julie... ah! tu ne ſens pas l'excès de mon ſupplice, les déchiremens de ce cœur à qui toutes ces illuſions de courage, de vertu, d'héroïſme, ne ſauroient en impoſer! Je perds tout, tout ce que j'adore: voilà ce que je vois, ce qui me frappe, ce qui me fera mourir dans la douleur, dans le déſeſpoir. Ah! j'éprouve déja l'horreur de la deſtruction!

Madame de Châtillon avoit entouré le roi d'Angleterre de ſurveillans, qui lui étoient attachés: on demande à parler à la fidèle confidente de la ducheſſe: elle rentre toute allarmée: — madame..... madame.... le roi d'Angleterre.... — Eh bien! Julie! dis.... parle.... — Il eſt prêt à quitter ces lieux pour jamais; on vient de m'annoncer.... — Charles me quitteroit!..... courons; volons, que je le voye! que j'expire! il m'abandonneroit!... C'eſt Clarendon qui a cette barbarie.... Julie, je veux écrire au roi; tu lui porteras

ce billet ; mes larmes..... non, demeure, demeure, le moment eſt arrivé où il faut que le ſacrifice ſe conſomme.... Va me chercher ce portrait, qui me repréſente une image gravée trop profondément dans ce cœur malheureux! (Julie obéit à ſa maitreſſe, & vient, le portrait de Charles à la main:) Madame de Châtillon le ſaiſit, le preſſe de ſes lèvres mourantes, l'inonde de ſes pleurs: —C'eſt donc-là ce qu'il faut immoler, oublier!.. Julie, je touche bientôt à ma fin; tu auras ſoin que ce portrait me ſuive dans le cercueil, tu le placeras ſur mon cœur... il ne m'eſt plus poſſible de vivre... inexorable vertu, m'en demanderois-tu davantage?

L'état où étoit plongé Charles ne différoit guères de celui de la ducheſſe: on eût dit qu'il alloit expirer. Un de ſes valets-de-chambre vient lui annoncer qu'un inconnu deſireroit l'entretenir ſecrètement: le roi paſſe daus un cabinet; il voit un jeune-homme éploré: quelle eſt ſa ſurpriſe! — C'eſt vous, Julie, ainſi déguiſée!..&... vous pleurez! —Sire, je n'ai voulu confier à perſonne le ſujet de ma viſite; c'eſt ce qui m'a fait recourir à ce traveſtiſſement; madame la ducheſſe eſt informée de votre départ, &... ſire, je l'ai laiſſé mourante... peut-être en cet inſ-

tant... — Madame de Châtillon ! je la perdrois ! . . Julie ! je marche ſur tes pas, je cours.... Auſſi-tôt ce prince, ſans avertir ſes domeſtiques, ſort de ce cabinet par un eſcalier dérobé, & arrive avec Julie chez la ducheſſe.

Clarendon, quelques minutes après, ſe rend, accompagné du comte d'Ormond, chez le roi : étonné de ne point le trouver, il interroge ſa maiſon ; on ne peut lui donner aucune réponſe ſatisfaiſante : on a entrevu un jeune-homme qui paraiſſoit troublé; il a demandé à voir le monarque en particulier, & l'un & l'autre ont diſparu. Le chancelier s'abandonne à toutes les craintes. — Le cardinal miniſtre ſe ſeroit-il oppoſé au

---

Je la perdrois ! Ce monarque montra en-effet dans toutes ſes paſſions, l'emportement qu'on lui ſuppoſe ici : il auroit peut-être aimé ſes amis comme ſes maitreſſes, ſans les leçons multipliées de l'expérience, cette ennemie cruelle de nos plaiſirs, de nos heureuſes erreurs, qui ne nous éclaire qu'en détruiſant toutes nos jouiſſances : elle avoit prodigieuſement inſtruit ce prince ; on l'accuſe de s'être » nourri de cette maxime ſi défavorable à l'humanité, » *que l'intérêt étoit l'unique mobile de nos actions* » : d'avoir, en un mot, mal penſé des hommes ; Charles avoit été malheureux.

départ

départ de Charles ? un émiſſaire de Cromwell, avec une eſcorte, auroit-il eu l'audace d'enlever le roi? Le chancelier a bientôt communiqué ſes allarmes aux ſerviteurs les plus attachés au monarque.

La ducheſſe dans les larmes, n'avoit pas vu s'éloigner Julie : elle la demande envain à ſes autres domeſtiques. Quel étonnement la ſaiſit, quand elle voit entrer dans ſon appartement, un jeune-homme qui n'eſt point annoncé! combien ſa ſurpriſe augmente, lorſqu'elle reconnaît, dans ce jeune-homme, Julie, ſuivie du roi d'Angleterre! Madame de Châtillon jette un cri : —C'eſt vous, ſire! —Oui, c'eſt moi, c'eſt moi qui viens... qui veux mourir... mon portrait dans vos mains!... vos beaux yeux couverts de larmes!... — On m'avoit dit... on m'avoit dit... que vous partiez, que vous me quittiez, que je ne vous verrois plus.... Sire... du-moins aſſiſtez à mes derniers moments.... Ah, cher prince! il eſt donc vrai que je vous perds, & que vous m'êtes ravi...... pour jamais! — Non, madame, je ne vous quitterai point. On m'entraînoit; on me rendoit inhumain, barbare, dénaturé; j'étois... j'allois exhaler ma miſérable vie, loin de vos yeux, loin de tous les perfides... je reſte.—Sire, n'enviſagez

point une malheureuſe amante, trop faible, en cet inſtant, pour un ſi grand ſacrifice!.. Sire, ne voyez point couler mes larmes, ces larmes qui s'échappent du fond de mon cœur; ſuppoſez-moi plus de fermeté; n'arrêtons nos regards que ſur ce que nous devons faire l'un & l'autre..... Prince, éloignez-vous; partez, partez, allez règner... & moi, je formerai des vœux, des vœux ardents pour votre conſervation, pour votre gloire, pour le bonheur de l'Angleterre.... l'infante.... elle ne pourra être jalouſe de l'eſtime que vous voudrez bien m'accorder; l'eſtime, ſire! quel dédommagement d'un amour..... ah! faut-il que j'aye aſſez peu de courage pour vous montrer tout ce que je ſouffre? — Femme adorée! & vous penſez que je ne vous ſacrifierois pas tous les ſceptres du monde?.. Je l'ai réſolu, oui, je l'ai réſolu: je ne pars point; je demeure en ces lieux, & le roi... ne veut être que votre amant: il l'eſt, il le ſera toujours; il ſera votre époux: c'eſt un titre qui vous eſt dû; je vous ai donné ma parole. — Sire, ces témoignages de

---

Je vous ai donné ma parole, &c. Charles avoit des idées de vertu & d'équité, au point que ce fut lui qui or-

tendresse me retirent du sein de la mort même. Avec quel ravissement j'éprouve que je vous suis chère encore ! mais, est-ce à moi, à la plus sensible des amantes, d'abuser d'un amour qui feroit votre honte, votre perte ?... Encore une fois, sire, ne voyez point mes pleurs, n'entendez point mes gémissements, repoussez, rejettez une femme expirante, & remplissez ce que la nécessité vous ordonne. Plus de pitié, plus d'amour; c'est au trône, c'est à la

---

donna le mariage de son frère avec la fille de Clarendon; elle avoit cédé à la passion du duc d'Yorck : elle se trouvoit enceinte; le roi sacrifia les conventions du rang à ce qu'exigeoit la justice, persuadé que personne sur la terre n'a le droit d'ôter impunément l'honneur à qui que ce puisse être. Qui gâta donc l'excellent naturel de Charles II ? Ses deux infâmes courtisans, qu'on ne sauroit trop dévouer à l'éternel mépris, Buckingham, & ce même comte Wilmot Rochester, dont nous venons de parler; c'est bien de ces deux hommes qu'on peut répéter après Racine :

» Présent le plus funeste
» Que puisse faire aux rois la colère céleste !

S'il n'y avoit point de flatteur, il n'y auroit presque jamais de mauvais prince.

gloire qu'il faut marcher ; votre amante doit être votre amie, &... je la ferai, je la ferai.

On vient annoncer à la ducheffe que le grand chancelier d'Angleterre demandoit à la voir. Clarendon, s'écrie Charles ! il me pourfuivra par-tout ! ah ! qu'il n'entre point ! qu'il ne paraiffe point ! Que dites-vous, fire, interrompt madame de Châtillon ? il ne fauroit trop tôt paraître ; nous avons befoin, l'un & l'autre, de fa fermeté: faites entrer, dit-elle à fes domeftiques. — Quoi, madame, reprend le roi ! Obéiffez, continue la ducheffe, feignant de ne pas entendre le monarque. Le chancelier précipitoit fes pas vers madame de Châtillon ; il apperçoit fon maître : — Ah, fire ! je vous retrouve ! nous craignions tous quelqu'événement malheureux ; je venois.... — Vous épierez donc toujours mes démarches, monfieur ?.. je vous déclare qu'il eft décidé que je ne fuivrai aucune de vos volontés. — Mes volontés, fire ! je n'en ai d'autres que celles de votre majefté. — Eh bien ! s'il m'eft permis de céder aux miennes, je renonce à ce départ projetté fans mon aveu : on ne me fera point commettre l'acte de barbarie la plus atroce ; non, je ne fors point des lieux qu'habite madame de Châtillon ; j'attendrai des tems plus favo-

rables, où j'imposerai la loi, au-lieu de la recevoir; peut-être pourrai-je reprendre le sceptre, sans l'alliance du Portugal. En un mot, jamais d'autre reine que madame de Châtillon; voilà la maitresse que je destine à vous, à l'Angleterre; que me feroit sans elle le trône, tous les diadêmes de l'univers? Sire, interrompt le chancelier, ce n'est plus à moi de vous présenter la vérité: c'est à madame de Châtillon de nous rendre notre souverain, & je l'attends de la noblesse de son ame: elle vous aime, sire; elle fera votre bonheur, le nôtre, le sien, le sien, si elle écoute cette vertu sublime qui l'emportera sur l'amour. Madame, tout est prêt pour rétablir notre monarque sur le trône de ses pères; l'Angle-

Tout est prêt pour rétablir notre monarque, &c. On ne s'est point piqué de remplir les fonctions de fidèle historien: on s'est contenté de ne pas blesser la vérité des faits. Ce ne fut qu'en juin 1660, que Charles rentra dans sa capitale. Cette heureuse révolution fut en partie l'ouvrage du général Monk, qui effaça par cette action si opposée à ses premiers principes, la tache de sujet rebelle. Ce changement dans le gouvernement d'Angleterre, avoit duré près de vingt ans; le fanatisme fut peut-être un des premiers aliments de cet incendie qui se ralluma sous le malheureux successeur de Charles II; l'ambition de quel-

terre le demande à genoux ; qu'il se montre, & la tyrannie est confondue. Il est vrai qu'on met une condition à ce grand événement : le mariage de l'infante de Portugal ; & ce n'est pas vous, madame, que nous aurons la satisfaction d'avoir pour souveraine : mais madame de Châtillon sera bien au-dessus d'une reine, si elle détermine notre maître à faire son devoir... — Mon devoir ! — Oui, sire, & les rois en ont plus à remplir que les autres hommes.

---

ques particuliers avoit sçu mettre en œuvre ce ressort si puissant sur l'esprit du peuple qui est toujours un instrument aveugle en d'habiles mains. Cromwell a prouvé jusqu'où pouvoit aller le génie soutenu de l'audace, & séparé de la vertu. Il est vrai qu'aux yeux du philosophe, Richard, son fils paraîtra plus grand : mais la modération & la sagesse n'arrêteront jamais les regards de la multitude ; de-là tous ces excès condamnables, auxquels l'homme se livre, quand il n'a point des idées justes du bien & du mal. Qui peut donc l'éclairer sur ses devoirs, après les ministres de la religion? les gens de lettres, les gens de lettres : il leur appartient d'employer l'autorité de l'esprit & des talents, pourvu que l'enthousiasme des poëtes ne les pousse point à la flatterie, & que les historiens sur-tout, qui devroient être les précepteurs du genre-humain, ayent la noble fermeté de flétrir le crime heureux, & de répandre de l'éclat sur la vertu obscure & souffrante.

La ducheſſe ſe lève, comme emportée par un mouvement ſurnaturel, & ſe plaçant eutre Charles & Clarendon: — Écoutez, chancelier. Sire, daignez m'entendre; tous deux, vous allez me connaître. Prince, vous ſavez combien je vous aime! jamais cet amour ne s'éteindra; il m'enflammera juſqu'au dernier ſoupir; oui, juſqu'au dernier ſoupir, vous ſerez le maître abſolu de mon ame. Vous me promettiez votre main, votre trône, une tendreſſe éternelle; vous m'en avez aſſurée par des ſermens: je vous les rends tous ces ſermens; je fais plus: j'exige de votre amour ce ſacrifice inoui; comme votre amante, je le veux, & comme madame de Châtillon, je vous en conjure. Sire, ne me forcez point à rougir de moi-même, partez, ſaiſiſſez le moment... où je m'étonne de mon courage; & vous, Clarendon, digne ami de votre maître... êtes-vous content de mes efforts? accuſeriez-vous encore un amour... je n'aurai jamais d'égale; allez, hâtez-vous d'éloigner le roi de ma vue; qu'il parte, qu'il parte! & qu'il m'oublie, s'il ne peut régner, & être heureux qu'à ce prix! C'en eſt aſſez, prince, déchirons nos deux cœurs; rempliſſez votre brillante deſtinée... la mienne ſera... La ducheſſe n'achève point; un torrent de larmes lui

fait perdre l'usage de la parole : elle reprend, au bout de quelques instants : ces larmes, ces larmes... j'aurai la force de les repousser, du-moins en votre présence ; séparons-nous, séparons-nous ; adieu... adieu, cher prince, unique objet... Quittons-nous donc... Voudriez-vous, ô ciel, être témoin de ma faiblesse ?

Madame de Châtillon, à ce mot, retombe dans les pleurs ; Charles étoit à ses pieds, pressoit une de ses mains contre sa bouche, la couvroit de baisers, de larmes : Clarendon, en pleurant lui-même, exhortoit ces deux amants à cette séparation héroïque.

On voit paraître un étranger, impatient de se présenter au roi : c'est vous, Séymour, lui dit Charles ! Oui, sire, j'accours vous apprendre qu'il n'y a plus que votre présence qui nous soit nécessaire pour mettre le dernier sceau au glorieux événement qui se prépare ; mes lettres m'avoient prévenu. Sire, s'écrie madame de Châtillon, il faut nous quitter, & pour toujours. Les deux amants se regardent longtems ; la duchesse ne s'exprimoit que par des sanglots ; Charles ne pouvoit s'en séparer ; il gémissoit ; il pleuroit ; il avoit déja fait quelques pas pour sortir de l'appartement ; il détourne sans cesse les yeux ; enfin il n'appercevoit plus la duchesse : Julie toute éplorée

accourt vers lui : — Sire... ſire, madame ſe meurt. Auſſi-tôt le monarque ſe débarraſſant avec vivacité du chancelier, qui s'efforçoit de le retenir, vole à madame de Châtillon. En-effet elle étoit expirante; Charles la prend dans ſes bras, lui prodigue ſes ſoins, les expreſſions les plus tendres, les plus paſſionnées; il mouroit avec elle : la ducheſſe r'ouvre les yeux : — C'eſt vous, ſire ! ah ! pourquoi me rappeller à la vie ? nous ne pouvons vivre l'un pour l'autre ! Elle ſe ranime, en quelque ſorte, & regardant Clarendon : — Chancelier, vous n'aurez pas plus de force que nous deux ? Je triompherai .... du-moins

---

Je triompherai. Il eſt bon de m'appuyer ici de l'hiſtoire, pour me réconcilier avec quelques perſonnes qui craignent de s'attendrir, dès qu'elles ne ſont pas aſſurées de la vérité des faits : c'eſt ainſi que Clarendon nous parle de l'aventure qui ſert de baſe à cette *nouvelle.* Qu'on obſerve que je me ſers d'une traduction médiocre, n'ayant point le texte Anglais dans mes mains.

« Il y avoit alors à la cour de France une dame à la beauté, & à l'eſprit de laquelle perſonne ne réſiſtoit. Sa naiſſance étoit très-noble, & ſon alliance la plus avantageuſe qu'il y eût au-deſſous de la couronne. Ses biens étoient plutôt médiocres que grands, par rapport à ſon rang : mais ils ne laiſſoient pas d'être conſidérables : elle étoit veuve d'un duc, dont le nom étoit illuſtre, qui avoit

je saurai mourir. Adieu, sire..... adieu pour la

été tué en combattant pour le roi, dans les derniers troubles, & qui avoit laissé sa femme sans enfants, & dans son entière beauté. Le roi avoit souvent vu cette dame, avec une estime & une inclination, dont peu de personnes pouvoient se garantir, sa beauté & son esprit méritant l'hommage qu'on lui rendoit. Le comte de Bristol, alors lieutenant-général dans l'armée de France, d'un tempérament fort amoureux, & dont la passion augmentoit par les difficultés, devint éperduement amoureux de cette dame; & afin d'avoir plus d'accès auprès d'elle, lui communiquoit les secrets de l'état, qui concernoient sa sûreté, & encore plus celle du prince de Condé, dont elle étoit cousine-germaine, & cette confidence étoit utile à l'une & à l'autre. Néanmoins, quelques scènes de roman qu'il jouât pour se mettre dans ses bonnes graces, il ne put y réussir. Dans ce tems-là, le lord Crofts étoit agité de la même passion; & quoique ses qualités fussent bien différentes de celles de l'autre, il ne manquoit pas de présomption & d'adresse pour s'encourager dans cette entreprise, & il supportoit un refus avec plus de patience & de soumission. Lorsque ces deux seigneurs eurent ensemble déploré leur commune disgrace, ils convinrent, par un excès de générosité, d'obtenir les bonnes graces de leur maitresse, en lui rendant un service qui les méritât, & lui proposèrent hardiment de lui faire épouser le roi, qu'ils savoient bien avoir de l'inclination pour elle. Ils se ser-

dernière fois ! que le bruit de vos glorieux succès

---

virent de toute leur adresse pour y engager sa majesté, joignant à la beauté de la personne, la réputation de sa sagesse & de sa vertu, & lui persuadant « qu'elle pourroit » lui procurer plus d'amis pour son rétablissement, que » tous les autres moyens que l'on avoit en vue »; & enfin ils agirent si efficacement sur l'esprit du roi, qu'il proposa lui-même ce mariage à la dame, ce qu'elle reçut avec beaucoup de modestie & d'adresse, reconnaissant « qu'elle étoit indigne de cette grace »; le suppliant & lui conseillant en même-tems, « de conserver cette in» clination pour un objet qui eût plus de proportion » avec lui, & fût plus capable de contribuer à son ser» vice ». Se servant, pour le refuser, de toutes les raisons qui pouvoient encore augmenter la passion du roi.

Quoique cette avance fit croire aux deux seigneurs qu'ils viendroient à bout de leur dessein, ils envisageoient néanmoins plusieurs difficultés : ils savoient que la reine n'y consentiroit jamais, & que la cour de France s'y opposeroit, comme elle avoit fait à celui de mademoiselle ; & ils ne pouvoient engager la dame à rien faire qui fût capable de hâter la conclusion, contre les règles de la bienséance. Le comte de Bristol, qui ne vouloit pas que le chancelier de l'échiquier apprît cette nouvelle par d'autres, lui en parla le premier, mais seulement comme une violente passion de sa majesté, & loua fort la dame, « comme

parvienne jufqu'à une infortunée qui ne ceffera de vous aimer!

» une perfonne qui cultiveroit extrêmement les inclina-» tions du roi, & le rendroit plus capable d'avancer fa » fortune : déclarant qu'il ne diffuaderoit point le roi » de fatisfaire une fi noble affection ». Il fit ce qu'il put pour engager auffi le chancelier à approuver ce choix; mais quand il vit qu'au-lieu de tomber dans fon fentiment, il lui reprocha fa témérité de s'entremettre dans une affaire fi délicate, & qui cauferoit la ruine de fa majefté, il réfolut de ne s'en mêler plus, mais de laiffer agir feule l'inclination du roi, qui, après de férieufes réflexions fur fon état, & en avoir conféré avec ceux auxquels il avoit plus de confiance, conclut auffi-tôt que ce mariage n'étoit pas propre pour avancer fes affaires, & prit la réfolution d'éviter tout ce qui pourroit l'y engager. Cependant quelques-uns lui perfuadèrent qu'il étoit de fa générofité d'aller dire un dernier adieu à cette dame : de-forte qu'après avoir pris congé de la reine fa mère, il s'écarta de fa route pour aller rendre vifite à la dame chez elle, où les deux feigneurs firent leur dernier effort; & fa majefté rejoignit fa fuite le lendemain, tout rempli d'eftime pour la vertu & pour la fageffe de la dame, & continua fon voyage vers la Flandres. Ce peu de tems qu'il s'écarta de fon chemin, fit courir le bruit à Paris, qu'il étoit marié avec elle ».

Parvienne jufqu'à une infortunée, &c. Tout promettoit à Charles l'avenir le plus brillant; la façon dont il fut reçu

Puis tout-à-coup madame de Châtillon s'armant d'un courage supérieur, s'éloigne du roi, comme si elle s'en arrachoit; & sans vouloir rien entendre davantage, court s'enfermer dans un appartement voisin, tandis que Charles aussi mourant que la duchesse, se laisse conduire par Clarendon & par Séymour, & va s'apprêter à quitter la France.

La duchesse conserva toujours un tendre souvenir de ce prince; elle prenoit d'autant plus de plai-

---

de ses sujets, est un de ces tableaux qui doivent être remis sans cesse sous les yeux des souverains. Il arriva à Londres, le jour de sa naissance; toute l'Angleterre s'étoit, en quelque sorte, transportée dans la capitale; il y avoit autant de monde sur les toits que dans les rues. A peine eut-on apperçu le roi, que ce peuple immense, comme s'il s'étoit concerté, se précipita à genoux, en bénissant, au milieu des acclamations interrompues par les larmes & les sanglots, le retour de leur monarque. C'étoit une famille abandonnée à l'ivresse de la joie, qui revoyoit un pere adoré, qu'elle pleuroit depuis long-tems. « Les chambres » du parlement, dit Clarendon, vinrent se jetter à ses pieds; » en un mot, l'allégresse étoit inexprimable ». Spectacle délicieux, comment pouvez-vous vous effacer du cœur des princes qui en sont l'objet!

ſir à nourrir ce ſentiment, que la vertu n'avoit rien à lui reprocher; & ce ſont-là ces paſſions qui triomphent de l'abſence & du tems, & qui ne finiſſent qu'avec la vie.



ANECDOTE,

Contenant les détails du passage de Charles II en France, après la bataille de Worcestre; tirée des MÉMOIRES DE CLARENDON.

AVERTISSEMENT.

On avoit d'abord inséré dans une note, à l'article malheureuse journée de Worcestre, *tous les détails qui suivirent la déroute de Charles II, empruntés des* Mémoires du Grand Chancelier d'Angleterre : *on s'est apperçu que la longueur de l'accessoire nuisoit au texte : on a donc cru devoir le transporter ici, persuadé que, si on le supprimoit, on priveroit le public d'un morceau extrêmement curieux & intéressant. Il est, en quelque sorte, dans notre nature de goûter une espèce de plaisir à contempler le spectacle d'illustres infortunés, & il n'en peut être un qui attache plus que Charles II luttant pendant plusieurs mois, pour ainsi dire, contre un Génie malfaisant, occupé sans relâche à le combattre.*

Nous avons déja observé que nous faisions usage de la traduction, quoiqu'elle soit mal écrite : mais il s'agit ici de s'arrêter aux faits, & non aux mots : la sensibilité est plus indulgente que l'esprit.

ANECDOTE,

ANECDOTE,

Contenant les détails du passage de Charles II en France, après la bataille de Worcestre :

Tirée des Mémoires de Clarendon.

« . . . QUAND l'obscurité de la nuit fut passée, après que le roi se fut jetté dans le bois, il apperçut un autre homme, monté sur un chêne du même bois où le monarque s'étoit reposé, & avoit dormi profondément. Cet homme, du haut de son arbre, connut d'abord le roi, descendit & vint à lui ; le roi le reconnut aussi pour un gentilhomme de la comté de *Stafford*, qui avoit servi le feu roi durant la guerre, & étoit du petit nombre de ceux qui avoient été se joindre aux troupes du roi à *Worcester* ; son nom étoit *Careles*, capitaine d'infanterie sous le lord *Lougboroug*. Il fit comprendre au roi, qu'il ne pouvoit sortir du bois avec sûreté, & qu'aussi-tôt qu'il seroit plein jour, le bois seroit apparemment visité par les habitans du pays, pour y chercher ceux qui s'y seroient sauvés, & en faire des prisonniers : c'est pourquoi il lui conseilla de monter sur cet arbre, d'où lui-même venoit de descendre, & que les branches & les feuilles rendoient si épais, qu'un homme n'y pouvoit être découvert, sans une recherche plus exacte que l'on n'a coutume de faire dans un lieu non suspect. Le roi crut ce conseil salutaire

Careles lui aida à monter dans cet arbre, & enſuite il aida à *Careles* à monter après lui. Ils furent aſſis-là tout le jour, virent ſans péril pluſieurs perſonnes qui venoient exprès dans le bois pour les chercher, & entendirent leurs diſcours, & entr'autres de quelle manière ils en uſeroient avec le roi, s'ils pouvoient le prendre. Ce bois étoit dans, ou ſur les frontières de la comté de *Stafford*, & quoique d'un côté il y eût un grand chemin tout proche, par où le roi étoit entré : néanmoins il étoit grand, & par tous les autres côtés on y entroit dans des cloſages : *Careles* connaiſſoit les villages voiſins ; & ce fut une partie de la bonne fortune du roi, que ce gentilhomme catholique-romain avoit habitude avec ceux de ſa communion, de toutes qualités, & qui avoient plus de commodités pour le cacher : car on ne peut pas déſavouer que quelques-uns de cette religion ont eu une très-grande part à la conſervation de ſa majeſté.

Le jour s'étant paſſé dans l'arbre, il ne fut pas au pouvoir du roi d'oublier qu'il avoit été deux jours & deux nuits ſans manger, ni dormir que très-peu : de ſorte que, quand la nuit vint, il eut envie de l'un & de l'autre. Il réſolut donc, par l'avis & le ſecours de ſon camarade, de quitter ce bienheureux arbre, & à la faveur de l'obſcurité, ils traversèrent le bois, & entrèrent dans les cloſages les plus éloignés des grands chemins, & après avoir traverſé les haies & les foſſés, & marché du-moins huit ou neuf milles, (le roi ayant eu beaucoup de peine à faire ce chemin à cauſe de la peſanteur de ſes bottes,

dont il n'avoit pas pu se débarrasser, quand il se fit couper les cheveux, parce qu'il n'avoit pas de souliers. Enfin ils arrivèrent dans une pauvre chaumière, dont *Careles* connaissoit le propriétaire, aussi catholique-romain. Ce paysan, qu'ils appellèrent, en reconnaissant un des deux, comprit aussi-tôt leur état, & ce qu'ils vouloient : il les mena sur l'heure dans une grange pleine de foin, qui étoit le meilleur appartement qu'il eût : mais quand ils y furent, & eurent conféré avec leur hôte, touchant l'humeur & la disposition où étoient les habitans de cette contrée, il fut conclu que le péril étant plus grand, s'ils demeuroient-là tous deux ensemble, *Careles* s'en iroit aussi-tôt, que dans deux jours, il enverroit un homme de confiance au roi, pour le conduire en quelqu'autre lieu de sûreté, & qu'en même tems sa majesté se coucheroit sur le tas de foin. Le pauvre homme n'avoit rien à lui donner pour manger : mais il lui promit de bon lait de beurre. Ainsi il fut laissé seul, son camarade, quelque fatigué qu'il fût, l'ayant quitté avant le jour, & ce pauvre paysan ne connaissant point autrement le roi, que comme un ami du capitaine, & comme un de ceux qui s'étoient échappés de *Worcester*. Le roi dormit fort bien dans ce lieu, jusqu'à ce que l'hôte lui apportât un morceau de pain, & un grand pot de lait de beurre, ce qu'il trouva meilleur que tout ce qu'il avoit jamais mangé. Le paysan l'entretint fort intelligiblement de la disposition de ce pays-là, de ceux qui étoient bien ou mal affectionnés pour le roi, & de la grande frayeur où étoient les *bien intentionnés*;

il lui dit qu'il vivoit de son travail, que ce qu'il lui avoit apporté, étoit la provision préparée pour lui & pour sa femme, & qu'il craignoit, s'il tâchoit de lui procurer de meilleures choses, qu'il ne se rendît suspect, & qu'on ne crût qu'il avoit quelqu'un avec lui qui n'étoit pas de sa famille : cependant, que s'il vouloit avoir de la viande, il lui en donneroit, mais que s'il pouvoit supporter cette diète, toute rude qu'elle étoit, il auroit assez de petit-lait, & du beurre qui en provenoit. Le roi fut content de son excuse, & ne voulut pas courir le hasard du changement de nourriture : il pria seulement cet homme d'être avec lui le plus souvent & le plus long-tems qu'il pourroit : mais la même raison qui ne permettoit pas le changement de nourriture, ne permettoit pas que ce pauvre homme discontinuât son travail.

Quand il se fut reposé sur ce tas de foin, & eut vécu de sa nourriture ordinaire pendant deux jours & deux nuits, le soir, avant la troisième nuit, il vint un autre homme, un peu au-dessus de la condition de son hôte, que *Careles* lui avoit envoyé, pour le conduire dans une autre maison plus éloignée des grands chemins, & apparemment hors de la marche d'aucune partie de l'armée. Il avoit à faire un chemin de douze milles, & il falloit qu'il usât de la même précaution dont il avoit usé la première nuit, de n'aller dans aucun chemin ordinaire, que son guide savoit bien éviter. Pour mieux se déguiser, il changea ses habits avec ceux de son hôte ; il auroit bien

voulu garder sa chemise, mais il fit réflexion qu'on n'est jamais mieux reconnu dans le déguisement, que quand on porte du linge fin, avec de méchants habits: De sorte qu'il quitta sa chemise, & prit celle que ce pauvre paysan avoit alors sur lui. Quoiqu'il eût bien compris qu'il falloit qu'il quittât ses bottes, & que son hôte eût pris soin de lui chercher une vieille paire de souliers, il eut pourtant d'abord beaucoup de peine à les chausser, & peu de tems après, ils lui furent extrêmement incommodes. En cet équipage, il sortit de son premier logement, au commencement de la nuit, sous la conduite de son guide, qui lui fit traverser les haies, & les fossés, pour éviter le péril de rencontrer des passants. Cette marche lui étoit si pénible, & il étoit si fatigué qu'il fut prêt à se désespérer, & à préférer d'être pris, & à tout souffrir, plutôt que d'acheter sa sûreté à ce prix-là. Ses souliers l'avoient si fort blessé, qu'avant que d'avoir fait la moitié du chemin, il les jetta, & fit le reste du chemin avec ses bas, qui furent aussi-tôt usés: les épines, en passant les fossés, & les cailloux en d'autres endroits lui blessèrent tellement les pieds, qu'il se coucha plusieurs fois contre terre, dans une ferme résolution d'y rester jusqu'au matin, pour se retirer avec moins de tourment, quelque péril qu'il y eût: mais son guide résolu l'exhorta, & lui persuada si bien de faire de nouveaux efforts, tantôt lui promettant qu'ils trouveroient un chemin beaucoup plus facile, tantôt l'assurant qu'ils n'en avoient plus guères à faire, qu'enfin, avant qu'il fût jour, ils arrivèren

en la maison qui lui étoit destinée. Quoique cette maison fût meilleure que celle qu'il avoit quittée, son appartement fut encore dans la grange, sur de la paille au-lieu de foin; il trouva là du potage & d'autres mets ordinaires à ces sortes de gens, dont il se trouva fort bien régalé, mais sur-tout du beurre & du fromage; il eut soin de se pourvoir de souliers & de bas un peu meilleurs; & quand ses pieds furent assez bien rétablis pour pouvoir marcher, il fut conduit de-là dans une autre pauvre maison, qui n'étoit pas assez éloignée, pour que le chemin lui fît beaucoup de peine : car, n'ayant pas encore pensé par quel chemin & par quels moyens il se sauveroit, on n'avoit point d'autre dessein alors, que de le mener de maison en maison, de peur qu'il ne fût découvert. Comme il étoit dans un canton plus habité par des catholiques-romains, qu'aucune autre partie de l'Angleterre, il fut conduit d'une maison à l'autre, de la même religion, & caché avec une très-grande fidélité : mais il remarqua qu'on ne le menoit jamais en aucunes maisons de gentilshommes, quoique cette contrée en fût toute pleine, mais seulement dans des chaumières de pauvres gens, qui ne lui procuroient, avec le repos, qu'une subsistance fort désagréable, soit qu'il y eût plus de péril dans les bonnes maisons, à cause des domestiques & de ceux qui y viennent, soit que ceux qui avoient de plus grands biens, eussent aussi plus d'appréhension.

Peu de jours après, un religieux bénédictin de ce canton, nommé monsieur *Hudleston*, homme d'honneur

& d'une grande discrétion, lui fut envoyé par *Careles*, & lui fut d'un grand secours. Quand les endroits où il le menoit, étoient trop éloignés, il lui fournissoit un cheval, & lui donna des habits plus propres que les haillons dont il étoit revêtu. Cet homme lui dit que le lord *Wilmot* étoit aussi caché dans la maison d'un de ses amis, dont sa majesté fut fort aise, & souhaita de trouver quelque moyen de s'entretenir avec lui : ce que l'autre fit sans peine, & les fit rencontrer une nuit ou deux, en un certain endroit. *Wilmot* dit au roi, que par un très-grand bonheur, il s'étoit retiré dans la maison d'un bon gentilhomme, nommé monsieur *Lane*, qui avoit toujours été fort fidèle au roi, mais qui avoit acquis une si grande & si bonne réputation, qu'encore qu'il eût un fils qui avoit été colonel dans le service du roi, pendant la guerre précédente, & qui étoit en chemin avec des soldats pour *Worcester*, le même jour de la défaite, tout le monde dans quelque parti, & dans quelque religion que ce fût, avoit un très-grand respect pour lui, qu'il y avoit été reçu fort civilement, & que ce vieux gentilhomme avoit fait quelques démarches pour tâcher de découvrir où étoit le roi, afin de le retirer chez lui, où il se pourroit cacher sûrement, jusqu'à une entière délivrance ; il ajouta qu'il s'étoit retiré de cette maison-là dans l'espérance qu'en un autre endroit, il pourroit découvrir où étoit sa majesté : mais que l'ayant enfin trouvé, il lui conseilloit de s'y retirer, cette maison étant éloignée de toute habitation.

Le roi s'informa du moine, de la réputation de ce gen-

tilhomme, & le moine lui répondit, qu'il avoit un bien considérable, qu'il étoit extrêmement aimé, que c'étoit le plus ancien juge de paix de la comté de *Stafford*; & qu'encore qu'il fût zélé protestant, il vivoit avec autant d'honnêteté & de droiture avec les catholiques qui avoient plus de confiance en lui, qu'en aucun de leur profession: qu'enfin il ne savoit aucun endroit où sa majesté pût se retirer avec autant de sûreté. Le roi approuva la proposition: cependant il ne jugea pas à propos de surprendre ce gentilhomme: mais y renvoya *Wilmot*, pour s'assurer qu'il y seroit bien reçu, & il vouloit qu'il sçût, avant toutes choses, quel hôte il logeroit, ayant été si caché jusqu'alors qu'on ne le connaissoit point dans aucune des maisons où il avoit été, & qu'on n'en avoit point eu d'autre soupçon, sinon que c'étoit quelqu'un du parti du roi, qui fuyoit de *Worcester*. Le moine le conduisit en une maison peu éloignée, pour y attendre la réponse du lord *Wilmot*, qui revint avec autant d'assurance d'être bien reçu, que le roi le pouvoit souhaiter. Ils allèrent tous deux chez monsieur *Lane*, où il fut bien venu, & assez bien accommodé, dans une grande maison où il y avoit plusieurs places préparées, pour cacher ceux qu'on appelloit *mal-intentionnés*, ou pour garantir leurs meubles du pillage. Il logea-là, où il mangea tout à son aise, & commença d'espérer qu'il étoit en sûreté; *Wilmot* retourna sous la conduite du moine, & attendit le tems où il faudroit agir.

Le roi demeura quelque tems dans cette heureuse tranquillité, étant informé, chaque jour, de la consternation générale où étoit le royaume, par la crainte que le roi ne tombât au pouvoir de ses ennemis, & des soins que l'on prenoit de s'informer de lui. Il vit la proclamation imprimée, par laquelle on promettoit 1000 livres sterling à celui qui livreroit & découvriroit la personne de *Charles Stuart*, & ceux-là déclarés coupables de haute trahison, qui seroient assez hardis pour le retirer, & le cacher. Il comprit par-là l'obligation qu'il avoit à ceux qui lui étoient fidèles. Il étoit tems alors de voir comment il pourroit parvenir jusqu'au bord de la mer, pour y trouver le moyen de se transporter hors du royaume. Il en étoit presqu'au milieu, mais un peu plus vers le Nord, où les ports & la côte lui étoient tout-à-fait inconus. Il étoit mieux informé de l'Ouest, & cette côte étoit beaucoup plus propre pour le transporter en France, pour laquelle il avoit plus de penchant. Il conféra sur ce sujet avec ceux de cette famille, qui le connaissoient, c'est-à-dire, avec le vieux monsieur *Lane*, qui étoit un homme vénérable, avec le colonel, son fils aîné, qui étoit un homme franc dans ses discours & dans sa conduite, d'un courage intrépide, & d'une probité à l'épreuve de toute tentation, & avec une fille de la maison, spirituelle, discrète, & fort propre pour entrer dans cette confidence. C'étoit un inconvénient, mais c'étoit aussi un avantage, dans ces malheureux tems, qu'on connaissoit les affections d'un

chacun, aussi-bien que leur visage, s'étant découverts eux-mêmes, par les différentes persécutions, & les diverses épreuves qu'ils avoient souffertes : de sorte que, non-seulement on connaissoit les affections des voisins, & de ceux qui habitoient proche de leurs maisons, mais par le moyen des conférences avec les amis, on pouvoit choisir des maisons, de distance en distance, pour se reposer en sûreté, sans se risquer dans des hôtelleries publiques; cette confiance étoit rarement déçue en pareilles occasions, & ceux chez qui l'on avoit été quelque tems, pouvoient conduire en une autre maison de sûreté.

Monsieur *Lane* avoit une nièce, ou très-proche parente, mariée à un gentilhomme, nommé monsieur *Norton*, riche de 8 à 900 livres sterling de reveau, & qui demeuroit à 4 ou 5 milles de *Bristol*, & à 4 ou 5 journées du lieu où étoit le roi, & ce lieu l'accommodoit extrêmement, parce qu'il connaissoit très-bien le pays, & des personnes auxquelles, dans une occasion extraordinaire, il pourroit se faire connaître. Il fut résolu sur cela que mademoiselle *Lane* iroit rendre visite à cette parente, que l'on savoit être *bien intentionnée*, & qu'elle iroit en croupe derrière le roi, à qui on donneroit un habit & des bottes convenables à son déguisement, & qu'un domestique de son père, avec ses livrées, l'accompagneroit. On choisit une bonne maison pour y loger la première nuit, où *Wilmot* avoit été averti de se trouver; le roi partit en cet équipage, le colonel le suivant à quelque distance, avec un faucon sur le poing, & deux ou trois épagneuls; & quand

il se rencontroit une campagne, il s'écartoit du chemin, sans perdre de vue sa compagnie, & feignant de n'en être pas. De cette manière, ils arrivèrent au lieu où ils devoient coucher la première nuit ; & ils n'avoient pas besoin de prendre aucunes précautions, pour ne pas arriver plutôt que le soir, parce que le chemin de chaque journée étoit long, & qu'il étoit alors la fin d'Octobre. Le lord *Wilmot* les y trouva ; & comme leurs journées étoient réglées, il savoit où ils arriveroient tous les soirs ; de sorte qu'on les vit rarement ensemble dans le voyage, & qu'ils logeoient aussi rarement dans la même maison, pendant la nuit. Ainsi, le colonel chassa deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il les eût conduits à moins d'une demi-journée de la maison de monsieur *Norton* : alors il donna son faucon au lord *Wilmot*, qui continua le voyage dans le même exercice.

A chaque maison où ils logeoient, ils prenoient un grand soin qu'on menât aussi-tôt le roi dans une chambre, mademoiselle *Lane* disant, que c'étoit le fils d'un voisin, que le père lui avoit prêté pour la mener en croupe, dans l'espérance qu'il seroit plutôt guéri d'une fièvre-quarte, qui l'avoit extrêmement incommodé, & dont il n'étoit pas encore délivré. Par cet artifice, elle lui faisoit toujours donner un bon lit, & les meilleurs mets, qu'elle lui portoit souvent elle-même, pour empêcher les autres de le faire. Ils ne séjournèrent nulle part, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez monsieur *Norton* ; & il ne se

passa rien d'extraordinaire dans le voyage, sinon qu'ils rencontrèrent plusieurs personnes que le roi connaissoit. Le jour qu'ils arrivèrent chez monsieur *Norton*, ils furent obligés de passer par *Bristol*, dont la place & les habitans étoient si bien connus du roi, qu'il ne pût s'abstenir de jetter les yeux sur tous les changemens, qui y avoient été faits depuis qu'il en étoit parti, & quand il vint à l'endroit où le grand fort avoit été, sa curiosité le contraignit de quitter le chemin, & de faire le tour de cet endroit, sa demoiselle derrière lui.

Ils arrivèrent en la maison de monsieur *Norton*, plutôt qu'à l'ordinaire; & comme c'étoit un jour de fête, ils virent beaucoup de monde à l'entour d'un jeu de boule, qui étoit devant la porte, & le premier que le roi remarqua, fut un de ses chapelains, allié de monsieur *Norton*, assis pour regarder jouer. *Guillaume*, qui étoit le nom qu'on avoit donné au roi, alla droit à l'écurie, mener son cheval, en attendant que sa demoiselle lui eût fait préparer sa chambre pour se retirer. Mademoiselle *Lane* fut très-bien reçue par son parent, & fut aussi-tôt conduite dans sa chambre, où dès qu'elle fut entrée, elle déplora le triste état » d'un jeune homme, qui étoit venu avec elle, qu'elle » avoit emprunté de son père, pour la mener en croupe, » & qui étoit très-incommodé, étant guéri depuis peu » d'une fièvre-quarte. Elle pria son parent de lui faire » donner une chambre, avec du feu, afin qu'il s'allât cou» cher de bonne heure, n'étant pas en état de se tenir » en bas ». Aussi-tôt on lui prépara une petite chambre,

où l'on fit du feu, & l'on envoya un laquais appeller *Guillaume* à l'écurie, pour lui montrer sa chambre, où il fut fort aise de se trouver dégagé de la compagnie qui étoit en bas. Il fallut que mademoiselle *Lane* trouvât quelque prétexte pour sa visite, dans une telle saison, & à plusieurs journées de la maison de son père, n'y étant jamais venue auparavant, quoique la maitresse de la maison, & elle, eussent été élevées ensemble, & fussent amies dès leur enfance. Elle supposa « qu'elle avoit dessein, après » s'être un peu reposée, d'aller chez un autre ami dans » la comté de *Dorset*. A l'heure du souper, on servit du potage; mademoiselle *Lane* en mit dans un petit plat, & pria le sommelier « de porter ce plat de potage à *Guillaume*, » & de lui dire, qu'on lui enverroit aussi-tôt de la viande ». Le sommelier porta le potage dans la chambre avec une serviette, une cuiller, & du pain : ce qui fut une nouvelle agréable au jeune homme, qui avoit envie de manger.

Le sommelier le regardant attentivement, se jetta à genoux, & lui dit, les larmes aux yeux, « qu'il étoit » ravi de voir sa majesté ». Le roi fut extrêmement surpris, néanmoins il se posséda assez pour rire, & pour lui demander ce qu'il vouloit dire ? Cet homme avoit été fauconnier du chevalier *Thomas-Germain*, & fit voir qu'il savoit bien ce qu'il disoit, en répétant quelques particularités, que le roi n'avoit pas oubliées. Le roi le conjura « de ne pas parler de ce qu'il savoit, même à son maître, » quoiqu'il le crût un très-honnête homme. Le sommelier

le lui promit, & lui tint sa parole, & le roi en fut mieux servi tout le tems qu'il fut en haut.

Le docteur *Georges*, chapelain du roi, étant un gentilhomme de bonne famille dans le voisinage, & allié de monsieur *Norton*, soupoit avec eux; & comme il étoit d'une agréable conversation, il fit plusieurs questions à mademoiselle *Lane*, touchant *Guillaume*, auquel elle avoit tant de soin d'envoyer à manger, lui demandant « combien il » y avoit que la fièvre l'avoit quitté, si il avoit été purgé » depuis qu'il ne l'avoit plus » ? & autres semblables, auxquelles elle répondoit le mieux qu'elle pouvoit. Depuis que le parlement s'étoit rendu le maître, le docteur, comme bien d'autres de sa profession, l'avoit quitté pour étudier en médecine; dès qu'on eut soupé, il alla voir *Guillaume* par bonté, & sans en rien dire à personne : le roi le voyant entrer dans la chambre, se retira à un coin du lit, pour être plus éloigné de la chandelle; le docteur s'assit auprès de lui, tâta son pouls, & lui demanda plusieurs choses, auxquelles il répondoit en aussi peu de mots qu'il lui étoit possible, marquant une grande impatience de se coucher. Le docteur le quitta, & retourna dire à mademoiselle *Lane*, « qu'il avoit été voir *Guillaume*, » qu'il espéroit qu'il se porteroit bien »; & lui conseilla ce qu'elle devoit faire, si sa fièvre revenoit. Le lendemain dès le matin, le docteur s'en alla, & le roi ne le vit plus. Le jour suivant, le lord *Wilmot* y vint pour voir mademoiselle *Lane* : ils conférèrent avec *Guillaume*, sur ce qu'ils devoient faire : ils jugèrent à propos de demeurer-là quel-

que tems, jusqu'à ce qu'ils fussent informés quel port seroit le plus convenable pour eux, & quelles personnes en étoient les plus proches, sur la fidélité desquelles on pourroit se reposer. Le roi lui donna des ordres de s'informer de quelques personnes, & de quelques particularités desquelles s'étant parfaitement instruit, il reviendroit à lui. *Wilmot* alla loger dans une maison qui n'étoit pas éloignée de celle de monsieur *Norton*, & à laquelle il avoit été recommandé.

Quand le roi eut été là quelques jours, & communiqué par lettres, avec le lord *Wilmot*, il apprit que le colonel *François Windham* demeuroit à un peu plus d'une journée du lieu où il étoit, dont il fut fort aise ; car outre l'inclination qu'il avoit pour son frere ainé, dont la femme avoit été sa nourrice, ce gentilhomme s'étoit très-bien conduit pendant la dernière guerre, & avoit été gouverneur du château de *Dunstar*, ou le roi avoit logé, lorsqu'il étoit dans l'ouest d'*Angleterre*. Quand la guerre fut finie, & lorsque toutes les autres places de cette comté-là se rendirent, il rendit aussi le château de *Dunstar*, à de bonnes conditions, fit sa paix, & ensuite épousa une femme assez riche : de sorte qu'il vivoit tranquillement, sans aucun soupçon d'avoir moins d'affection pour le roi.

Le roi lui envoya *Wilmot*, pour lui dire le lieu où il étoit, & « qu'il seroit bien aise de parler à lui ». Il ne lui fut pas difficile de choisir un lieu propre pour se voir, & le jour fut marqué. Le roi ayant pris congé de mademoiselle *Lane*, qui demeura chez monsieur *Norton*, son

parent, sa majesté & *Wilmot* rencontrèrent le colonel *Windham*, & en passant dans une ville, sur la route, ils trouvèrent monsieur *Kirton*, serviteur du roi, qui reconnut le lord *Wilmot*, qui n'avoit pas d'autre déguisement qu'un fauçon : mais il fit semblant de ne le connaître pas, & ne soupçonna pas que le roi fût avec lui. Depuis ce jour-là, la présence de *Wilmot* faisoit de la peine au roi, & lui faisoit craindre d'être en sa compagnie. Ils restèrent une nuit, au lieu du rendez-vous, & le roi se rendit en la maison du colonel, où il séjourna plusieurs jours, pendant que *Windham* projettoit en quel lieu le roi s'embarqueroit, & comment ils trouveroient un vaisseau tout prêt : ce qui n'étoit pas facile ; la frayeur qui s'étoit emparée de tous les gens *bien intentionnés*, étant si grande, qu'on ne pouvoit pas, sans beaucoup de peine, trouver un vaisseau frété pour les pays étrangers, qui voulût prendre aucuns passagers.

Il y avoit un gentilhomme qui demeuroit près de *Lyme*, dans la comté de *Dorset*, nommé monsieur *Ellison*, que le colonel *Windham* connaissoit particulièrement, ayant été capitaine dans l'armée du roi, & que l'on considéroit toujours comme un très-honnête homme : il consulta avec lui, sur les moyens d'avoir un vaisseau prêt pour prendre deux gentilhommes de ses amis, qui étoient en danger d'être arrêtés, pour les transporter en *France*. Quoique personne ne demandât qui c'étoit, on ne laissoit pas de le soupçonner, ou du-moins de conclure que c'étoient quelques-uns échappés de *Worcester*. *Lyme* étoit une ville

aussi

aussi *mal-intentionnée* pour le roi, qu'il y en eût en Angleterre : néanmoins, il y avoit-là un maître de barque, de la probité duquel le capitaine étoit très-assuré. Cet homme étoit revenu depuis peu de France, & avoit déchargé son vaisseau, lorsqu'*Ellison* lui demanda, « quand » il feroit un autre voyage : à quoi il répondit, que ce » seroit aussi-tôt qu'il auroit trouvé de la charge pour son » navire. L'autre lui demanda s'il voudroit bien passer deux » gentilshommes, & les mettre à terre en France, si on le » payoit aussi bien pour son voyage, qu'il avoit accoutumé » de l'être, quand il étoit freté par les marchands. La con» clusion fut, qu'il auroit 50 livres sterling pour son droit » de passage ». L'ample récompense produisit son effet : le maître de la barque promit de les passer, quoiqu'il dit « qu'il falloit faire sa provision très-secrètement, parce » qu'il pourroit bien être soupçonné, en se remettant en » mer, sans être freté, & étant si nouvellement revenu ». Le colonel *Windham*, étant averti de ce marché, vint avec *Wilmot* trouver le capitaine, d'où le lord & le capitaine allèrent ensemble en une maison proche de *Lyme*, où le maître de la barque les rencontra. Le lord *Wilmot* étant fort content des discours de cet homme, & de sa prudence à prévoir les soupçons qui pouvoient naître, il fut convenu qu'une telle nuit, qui fut choisie à cause de la marée, il feroit sortir son vaisseau du mole, & étant en mer, viendroit à une telle hauteur, à un mille de la ville, où son navire demeureroit sur la pointe, quand la mer seroit retirée, & se releveroit le lendemain, dès que le

jour paraîtroit. Il y avoit proche, & à la vue de cette pointe, une petite hôtellerie, tenue par un hôte qui passoit pour honnête-homme; les cavaliers du pays y alloient fort souvent, & comme le grand chemin de *Londres* passoit par-là, elle étoit rarement sans compagnie. Les deux gentilshommes devoient se rendre dans cette hôtellerie, au commencement de la nuit, pour se mettre à bord. Les choses ainsi disposées, le lord *Wilmot* & le colonel, après avoir donné des arrhes au maître du navire, retournèrent chez le colonel, à plus d'une journée de cette place: le capitaine se chargeant de prendre garde que le maître pourvût à tout, & s'il arrivoit quelque contre-tems, auquel on ne s'attendoit pas, d'en donner avis au colonel, en un endroit où le roi devoit être le jour, avant son embarquement.

Le roi content de ces préparatifs, vint au tems marqué, en une maison où il devoit apprendre si tout seroit en l'état où il devoit être, comme le capitaine l'en avoit assuré, voyant que le maître avoit mis suffisamment des provisions dans son navire, & que les hommes de son équipage, au nombre de quatre seulement, étoient prêts, & ne doutant pas que le vaisseau ne sortît cette nuit-là: de sorte qu'il étoit tems que les deux gentilshommes vinssent dans la susdite hôtellerie, jusqu'auprès de laquelle le capitaine les conduisit, & s'en retourna chez lui, à mille de-là, le colonel demeurant toujours en la maison où ils avoient logé la nuit précédente, jusqu'à ce qu'il apprît la nouvelle de leur embarquement.

Il trouvèrent plusieurs passagers dans le cabaret, & se contentèrent d'une chambre ordinaire, où ils n'avoient

pas deſſein de dormir long-tems. Auſſi-tôt que le jour parut, *Wilmot* ſortit pour découvrir la barque, mais il n'en vit point ; le ſoleil levé, point de barque ; ils envoyèrent au capitaine, qui fut fort étonné. Le capitaine, de ſon côté, envoya un domeſtique à la ville, qui ne put trouver le maître de la barque. Ils ſoupçonnèrent le capitaine, & le capitaine ſoupçonna le maître. Cependant, dix heures étant déja ſonnées, ils ne trouvèrent pas à propos d'être là plus long-tems : il remontèrent à cheval, & allèrent retrouver le colonel en la maiſon où ils ſavoient qu'il devoit demeurer, juſqu'à ce qu'il eût appris qu'ils étoient partis.

Voici la véritable raiſon de ce contre-tems : le maître agiſſoit de bonne-foi, & préparoit tout pour ſon départ : la nuit qu'il devoit ſortir avec ſon vaiſſeau, il ſe tint en ſa maiſon, & dormit deux ou trois heures ; quand le temps de la marée fut venu, & qu'il falloit qu'il allât à bord, il prit, dans une armoire, du linge & les autres choſes qu'il avoit accoutumé de porter ſur mer ; ſa femme lui avoit remarqué plus de penſées & d'inquiétudes qu'à l'ordinaire, qu'il avoit parlé à des matelots qui avoient accoutumé d'aller avec lui, & que quelques-uns d'eux avoient porté des proviſions à bord, dont elle avoit demandé la raiſon à ſon mari, qui lui avoit dit « qu'on lui avoit promis un fret fort promptement, & qu'il falloit qu'il préparât toutes choſes pour ſon voyage ». Elle étoit aſſurée qu'il n'y avoit aucune charge dans la barque : de ſorte que, quand elle vit ſon mari prendre ce qui lui étoit néceſſaire pour aller en mer, elle ferma la porte, & jura qu'il ne ſortiroit point de la maiſon. Il répondit, « qu'il falloit

» qu'il partît, qu'il étoit engagé pour se mettre en mer
» cette nuit-là, & qu'il étoit bien payé pour cela. Elle répliqua
» qu'assurément il alloit faire une chose qui le perdroit,
» qu'elle étoit résolue de ne le pas laisser sortir de sa maison,
» que s'il persistoit, elle appelleroit les voisins, & le
» meneroit devant le maire pour être examiné, & que
» la vérité se découvriroit ». Le pauvre homme ainsi maîtrisé par la violence & l'emportement de sa femme, fut contraint de lui céder, afin qu'elle ne fît pas plus de bruit, & retourna se coucher.

Ce fut un très-grand bonheur pour le roi, qu'il sortît si-tôt de l'hôtellerie : c'étoit un jour de fête solemnelle, que l'on observoit alors, principalement pour irriter le peuple contre le roi, & contre tous ceux qui lui étoient fidèles. Il y avoit une chapelle dans ce village-là, tout contre l'hôtellerie, où un tisseran, qui avoit été soldat, avoit accoutumé de prêcher, & de vomir toutes les vilenies imaginables contre l'ancien ordre du gouvernement ; & il étoit alors dans sa chapelle, prêchant à son auditoire, lorsque le roi partit de là, & disoit au peuple, « que *Charles Stuart* étoit caché quelque part en ce pays-là, & que celui qui le trouveroit, rendroit un grand service à Dieu ». Les passagers qui avoient logé dans l'hôtellerie cette nuit-là, dès qu'ils furent levés, avoient envoyé quérir un maréchal pour visiter leurs chevaux, parce qu'il avoit extrêmement gelé ; le maréchal ayant achevé le travail pour lequel on l'avoit fait venir, examina les pieds des deux autres chevaux, selon la coutume de ces sortes d'ouvriers, pour avoir plus d'ouvrage ; alors

il dit au maître de la maison, ce qu'il avoit observé, « qu'un de ces chevaux avoit fait un long voyage, étant » assuré que ses quatre fers avoient été faits en quatre » comtés différentes » : ce qui étoit très-vrai, soit que son art fût capable de le découvrir ou non. Le maréchal allant au sermon, raconta cette histoire à quelques-uns de ses voisins : de sorte que cela vint aux oreilles du prédicateur, quand il eut fait son sermon ; aussi-tôt il envoya quérir un officier, alla dans l'hôtellerie pour s'informer de ces deux cavaliers, & sachant qu'ils étoient partis, il fit partir des hommes à cheval pour les suivre, & déclara positivement « que l'un d'eux étoit Charles Stuart ».

Quand ils eurent rejoint le colonel, ils conclurent aussi-tôt qu'ils ne devoient pas faire un plus long séjour en ces quartiers-là, ni aucune tentative pour trouver un vaisseau sur cette côte : & sans perdre aucun tems, ils retournèrent en la maison du colonel, où ils arrivèrent de nuit. Ils résolurent de faire la première tentative dans les comtés de *Hant* & de *Suffex*, où le colonel *Vindham* n'avoit aucun crédit. Avant que d'y arriver, il leur falloit traverser toute la comté de *Wilt*, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'en plusieurs jours ; & il falloit premièrement sçavoir, si dans ou autour de cette route, ils trouveroient quelques maisons, où ils pussent se reposer en sûreté. Ils crurent qu'il étoit fort dangereux pour le roi, de passer au travers de quelques villes considérables, comme *Salisbury*, & *Winchester*, qui probablement se rencontreroient sur leur chemin. Il y avoit entre ce lieu-là, & *Salisbury*, la

maiſon du colonel *Robert Philippes*, homme d'honneur, cadet d'une très-bonne famille, qui avoit toujours été fidèle, & qui avoit ſervi le roi pendant la guerre ; le roi voulut bien ſe fier à lui, & envoya le lord *Wilmot* en un lieu d'où il pourroit envoyer querir monſieur *Philippes* ; & quand il lui auroit parlé, monſieur *Philippes* devoit venir trouver le roi, pendant que *Wilmot* demeureroit en un endroit dont ils conviendroient tous deux. Monſieur *Philippes* vint donc en la maiſon du colonel, ce qu'il pouvoit faire ſans qu'on le ſoupçonnât, parce qu'il étoit ſon proche parent. Les chemins étoient pleins de ſoldats envoyés de l'armée dans leurs quartiers, & pluſieurs régimens de cavalerie & d'infanterie, étoient deſtinés pour l'oueſt, duquel département *Desboroug* étoit commandant en chef. Ces marches devoient durer pluſieurs jours, & il n'étoit pas à propos que le roi fût ſi long-tems en ce lieu-là, ſur quoi il eut recours à ſon premier artifice pour ſa ſûreté, qui étoit de prendre une femme derrière lui ; il prit une parente du colonel *Vindham*, & fut conduit en un lieu proche de *Salisbury*, par le colonel *Philippes*. Dans ce voyage, il paſſa dans le milieu d'un régiment de cavalerie, & auſſi-tôt après, il rencontra *Desboroug* deſcendant une hauteur, ſuivi de trois ou quatre hommes, qui avoient logé dans *Salisbury* la nuit précédente, toute cette route étant pleine de ſoldats.

Le jour ſuivant, le docteur *Hinckman*, chanoine de *Salisbury*, rencontra le roi dans la plaine. Alors *Wilmot* & *Philippes* le quittèrent pour aller chercher un vaiſſeau ſur

la côte ; & le docteur conduisit le roi dans un lieu nommé *Heale*, à trois milles de *Salisbury*, appartenant au sergent *Hyde*, qui fut ensuite chef de justice du banc du roi, mais dont jouissoit alors la veuve de son frere ainé ; c'étoit une maison sans voisins, & éloignée des chemins fréquentés, où le roi arrivant tard sur le soir, il soupa avec quelques gentilshommes qui s'y étoient rencontrés fortuitement, ce qu'il ne pouvoit pas éviter : mais le lendemain de grand matin, il en sortit, feignant de continuer son voyage : & la veuve, à qui l'on avoit confié le secret, ayant envoyé ses domestiques dehors, elle reçut encore une fois le roi, & l'accommoda dans une petite chambre qui avoit été faite dès le commencement des troubles, pour cacher ceux qu'on appelloit *délinquants*, la maison ayant toujours appartenu à une famille de *mal-intentionnés* ; c'est ainsi qu'on appelloit ceux qui étoient fidèles au roi.

Il fut caché-là, à l'insu de quelques gentilshommes qui logeoient dans la maison, & de ceux qui y abordoient tous les jours. Il n'y avoit que la veuve seule qui lui portoit ce qui lui étoit nécessaire, & qui lui rendoit les lettres que le docteur recevoit du lord *Wilmot*, & du colonel *Philippes*. Enfin un vaisseau étant tenu prêt sur la côte de *Sussex*, & le docteur en ayant reçu l'avis, il envoya dire au roi, de se trouver à *Stone-henge*, sur la plaine, à trois milles de *Heale*, où la veuve eut soin de le conduire ; il y trouva le docteur, qui l'accompagna jusqu'au lieu où le colonel *Philippes* le reçut. Le lendemain il le mit entre les mains du lord *Wilmot*, qui alla avec lui en une maison dans *Sussex*,

recommandée par le colonel *Gunter*, gentilhomme de ce pays-là, qui avoit servi le roi dans la guerre, qui se trouva-là, & qui avoit retenu une petite barque à *Brigt-hemsted*, petite ville de pêcheurs, où le roi s'embarqua de grand matin, & par la bénédiction de Dieu, arriva au mois de novembre, sain & sauf en Normandie. Il mit pied à terre dans une petite anse, d'où il se rendit à Rouen, & de-là il donna avis de son arrivée à la reine sa mere... »



LE COMTE
DE STRAFFORD.

Tome II. S


Le Barbier del. *J. helbou Sculp.*

LE COMTE DE STRAFFORD.



LE COMTE DE STRAFFORD.

Les devoirs du ſujet envers le ſouverain, ce qu'à ſon tour le ſouverain doit au ſujet ; l'injuſtice la plus atroce, revêtue de la forme ſacrée des loix ; les excès du fanatiſme le plus abſurde & le plus monſtrueux ; la ſoif ſanguinaire d'un troupeau de bêtes féroces, qui font retentir le mot de liberté, ſans trop ſçavoir en quoi conſiſte cette liberté, & qui

S 2

ne demandent qu'à se jetter indistinctement sur une proie; la faiblesse du monarque qui confond le relâchement, le sacrifice de ses droits avec l'indulgence & l'amour pour son peuple ; toutes ces grandes images si attachantes, si instructives pour les diverses classes de la société, forment le tableau que j'essaye d'esquisser ici. Je ne crains pas que ma nation ait la dureté de me reprocher cet attendrissement dont une infinité d'Anglais, à la honte de l'humanité, ont osé faire un crime à l'écrivain de mérite, qui nous a donné *l'histoire de la maison de Stuart :* Hume se plaint « d'avoir déplu à beaucoup de gens, pour » avoir répandu une larme sur le sort de Charles Ier, » & sur celui du comte de Strafford ». Les barbares! leur rage extravagante n'est-elle pas assouvie? & quelle est l'ame assez dénaturée pour refuser des pleurs à la destinée d'un bon roi, traîné par ses sujets sur un échafaud? Comment ne pas être ému de pitié en faveur de son ministre, qui n'avoit commis d'autre faute capitale que d'être honoré de la confiance & de l'amitié de son maître? Ah! Charles! ah! Strafford! l'homme que le détestable esprit de parti n'aura point endurci, ne pourra tracer vos malheurs qu'en détrempant sa plume dans ses larmes;

les miennes coulent en ce moment, & sans doute mes concitoyens, bien différents des cruels qui ont accusé la sensibilité de Hume, en verseront avec moi.

Charles commençoit à sentir la pesanteur de sa couronne ; trop imbu peut-être des maximes de son père, il s'étoit laissé prévenir par une fausse idée sur le gouvernement Anglais. Ce prince, en jettant

---

Trop imbu peut-être, &c. Jacques connut très-bien jusqu'où s'étendoit la *prérogative royale* ; mais il n'eut jamais la force de soutenir ses droits, & le faible en a peu qu'il puisse faire valoir ; il n'avoit envisagé que le trône d'Élisabeth, sans réfléchir qu'il falloit avoir les grands talents de cette souveraine pour s'y asseoir. Ce qui avoit été, en quelque sorte, permis à Elisabeth, étoit interdit à Jacques. La nation Anglaise, depuis la mort de cette princesse, avoit changé, pour ainsi dire, de façon d'être ; le fanatisme d'une prétendue liberté, s'étoit emparé de tous les esprits ; une indocilité républicaine avoit remplacé cette soumission éclairée, que les sujets doivent à leurs maîtres ; les chaînes nécessaires à porter étoient rompues, & les vils esclaves de Henri VIII & d'Elisabeth étoient devenus d'orgueilleux révoltés, qui ne fixoient plus de bornes à leur audace & à leurs prétentions : tel étoit le peuple sur lequel Jacques vouloit appésantir un sceptre qui lui échappoit sans cesse des mains,

ses regards autour de soi, les avoit fixés sur les divers monarques de l'Europe; rempli de ces principes invariables qui constituent en-effet la monarchie, abusé enfin par le nom de roi, car c'est-là la source de ses erreurs & de ses infortunes, il s'étoit imaginé que le sceptre, en Angleterre, devoit jouir des prérogatives, de la même extension de pouvoir

---

il ne marcha que de faute en faute, & c'est sur ce prince qu'on doit rejetter les malheurs qui ont accablé sa maison. S'il eût été bien conseillé, en venant saisir l'héritage d'Elisabeth, il auroit dû, dès le premier moment, se pénétrer du systême de la constitution Anglaise, se convaincre que ce gouvernement, qui n'est monarchique que de nom, étoit un mélange incohérent de l'aristocratie & de la démocratie; qu'il étoit impossible que les balances conservassent cet équilibre, sans lequel cette législation est la pire de toutes. Ie sçais bien que l'illustre Montesquieu en a fait l'éloge; mais tout homme qui prend la liberté de juger par lui-même, ose abjurer cette maxime superstitieuse, *jurare in verbâ magistri.* Personne assurément n'a plus d'estime, & je puis ajouter de respect, que moi pour la nation Anglaise: je rends hommage à leur patriotisme, qui est chez eux la source des vertus les plus éclatantes & des plus belles actions; j'ai, tous les jours, dans les mains leurs poètes, leurs philosophes; ils sont mes délices, ainsi que nos propres écrivains; qui mettrai-je au-dessus des deux nations? la vérité.

dont il jouit dans les autres pays : il n'avoit pas voulu voir que sa souveraineté *prétendue* n'étoit qu'un composé monstrueux de parties ennemies les unes des autres ; qu'une législation, où il existe nécessairement une guerre éternelle entre le chef & les membres, est une législation vicieuse & presque toujours voisine de sa dissolution ; de-là, nous le répétons, les malheurs de Charles, & ceux de ses trois royaumes. » Si le ciel (selon le même historien que nous venons » de citer) l'eût fait naître prince absolu, son humanité » & son bon sens auroient rendu son gouvernement » heureux, & sa mémoire précieuse ». Il étoit donc comme un vaisseau battu par l'orage, exposé à tous les assauts d'un nombre de factions, aux prétentions excessives des grands divisés par des haines & des intrigues continuelles, aux bourasques d'une populace effrénée, serviles instruments que faisoit agir une troupe

---

Aux bourasques d'une populace effrénée, &c. Ce n'est point moi qui vais parler : c'est l'estimable auteur de l'*histoire de la rebellion & des guerres civiles d'Angleterre* ; en un mot, c'est un Anglais qui nous fait le portrait de ses concitoyens. (On voudra bien ne pas oublier que je me sers d'une misérable traduction) « Il semble, à la vérité, qu'un juste jugement de Dieu aveu-

de scélérats adroits, aux transports frénétiques de sectes intolérantes, aussi stupides que barbares.

» gloit cette nation, & l'abandonnoit à toutes sortes de folies & d'extravagances; les meilleurs sujets se laissoient opprimer pour accroître l'autorité des plus mal-intentionnés, & languissoient dans une paresse & dans un assoupissement profond, au plus fort du péril; les plus opposés de sentiments formoient entr'eux une ligue pour leur propre malheur, & les plus unis d'intérêts se partageoient en factions différentes, plus funestes à l'état qu'une trahison ouverte. Le pauvre peuple, trompé par les apparences d'un zèle pour la religion, pour les loix, pour la liberté, pour les parlements, se portoit avec fureur à des actions qui tendoient à renverser les principes de la religion chrétienne, à rompre tous engagements, détruire les loix & la liberté, & à rendre impraticables les priviléges & l'usage des parlements. Cependant, si l'on fait attention sur les conjonctures du tems, sur l'ambition & sur l'accroissement subit & imprévu de ceux qui sont les auteurs de ces révolutions, on ne trouvera rien en cela qui ne puisse arriver naturellement à ces royaumes enflés par une longue prospérité, & par un orgueil excessif, qui attire sur eux la colère du Ciel, &c. » Nos voisins devroient avoir sans cesse devant les yeux ce passage de Clarendon.

Aux transports frénétiques, &c. Il faut lire dans les histoires

Les Ecoſſais obſtinés à ne point recevoir la *Liturgie Anglaiſe*, s'étoient abandonnés à tous les excès de la rebellion ; ils avoient oſé lever l'étendart contre

du tems, tous les excès où ſe portèrent les différentes ſectes qui déchiroient le ſein de l'Angleterre; entr'autres, les Puritains ſe diſtinguèrent autant par leurs abſurdités, que par leurs barbaries. Hume lui-même nous dit : « qu'une » rage extrême contre la religion catholique, étoit le » caractère certain du Puritaniſme ». L'objet de ſa fureur après le catholiciſme, étoit l'égliſe Anglicane; les évêques furent ſes premières victimes; ſes mélancoliques extravagances s'élevèrent juſqu'au trône. Il y eut un certain Bernard qui, dans une des prières qui précèdent le ſermon, ſe livra à ce ſtupide & fanatique emportement : « Seigneur, » s'écria-t-il, ouvrez les yeux de ſa majeſté la reine, afin » qu'elle puiſſe voir J. C. qu'elle a percé d'un nouveau » coup de lance par ſon infidélité, ſa ſuperſtition & ſon » idolatrie ». Et cela s'appellera des priviléges de la liberté Anglaiſe ?

La Liturgie Anglaiſe, &c. C'eſt-là, ſans contredit, l'origine de l'affreux événement qui ſouilla la nation d'un régicide. Charles Ier, comme autoriſé par la *prérogative royale* à s'attribuer la ſuprématie, vouloit que le rite Anglican ou épiſcopal, fût adopté des Ecoſſais, qu'ils obſervaſſent les principales fêtes du calendrier Anglais, qu'on reçût la communion à

leur roi ; on en étoit même venu aux mains ; les deux partis comptoient également & des ſuccès & des défaites. Charles nourriſſoit un chagrin profond ; il

---

genoux, qu'on la portât aux mourants, que les enfants fuſſent confirmés, & qu'enfin on ſe ſervît du ſigne de la croix dans le baptême. Ces nouveaux Phariſiens, ſelon Hume, conçurent d'abord de la répugnance, & même de l'effroi, à l'aſpect du ſurplis dont le roi prétendoit qu'ils ſe revêtiſſent ; il déſiroit que l'autorité épiſcopale fût la même en Écoſſe qu'en Angleterre : le clergé presbytérien, qui refuſoit de reconnaître dans les évêques, des ſupérieurs, ſe hâta de crier à l'innovation, à l'impiété, au *papiſme* ; car il y a près de deux cens-cinquante ans que c'eſt le cri général de toutes ces miſérables ſectes, dont l'Angleterre s'eſt vu infectée. La populace enfin, c'eſt-à-dire, la boue d'une nation, perdoit de ſon crédit à la nouvelle hiérarchie que Charles avoit réſolu d'introduire. Son père avoit poſé la première pierre de cet édifice, & le fils croyoit ſa conſcience même intéreſſée à l'achever ; la Liturgie excita donc une ſédition qui ne s'eſt appaiſée dans la ſuite, que par le meurtre du roi. A peine le doyen d'Edimbourg eût-il commencé le ſervice, qu'une troupe de forcenés, compoſée ſur-tout de femmes, de vieillards, d'enfants, ſe mit à crier, en vomiſſant des imprécations, & en battant des mains : *un pape ! un pape ! l'ante-Chriſt ! qu'on nous en délivre ! qu'on l'aſſomme ! qu'on l'extermine !* L'évêque veut prendre

ne s'épanchoit que dans le ſein d'un ſeul homme qui méritoit aſſurément cette marque de faveur : nous allons tâcher de le faire connaître, & de dégager

---

la parole : on lui lance un banc à la tête ; les portes, les fenêtres de l'égliſe ſont briſées ; en un mot, cette vile populace ſe laiſſa aller à tous ces excès que nous venons de voir ſe renouveller à Londres, au grand ſcandale des gens ſenſés & des Auglais eux-mêmes ; les prêtres, qui dirigeoient à leur gré ces imbéciles fanatiques, leur faiſoient l'honneur de les comparer à l'âne de Balaam, que le Seigneur avoit fait parler pour manifeſter ſa puiſſance, & les hébétés s'enorgueilliſſoient de la comparaiſon. Charles ne punit point rigoureuſement ce ramas d'hommes mépriſables : c'eſt-là la faute eſſentielle qu'on peut lui reprocher, & ils en devinrent plus ſtupides & plus furieux. Bientôt la contagion gagna toutes les claſſes de citoyens : on ſe ſervit du grand mot de religion, pour allumer un incendie qui ne tarda point à s'étendre juſqu'en Angleterre. Le malheureux Charles, comme nous venons de l'obſerver, au-lieu d'écraſer ces inſectes, ſe vit, par ſa foibleſſe, obligé de leur céder ; il conſentoit à l'entière abolition de cette Liturgie, qui devoit lui être ſi funeſte ; il promettoit même de borner le pouvoir épiſcopal : mais il ne recueillit que la honte d'avoir reculé. Le feu dévoroit toutes les parties de l'Ecoſſe ; la rebellion n'avoit plus qu'un pas à faire pour conſacrer ſon emportement, & elle le franchit.

la vérité d'une multitude de mensonges, fruits de la prévention & de la calomnie.

Le chevalier Thomas Wentworth sortoit d'une famille distinguée, dont il avoit recueilli une fortune qui répondoit à sa naissance; il étoit entré dans la carrière où se jettent ordinairement tous les jeunes gentilshommes Anglais, jaloux d'attacher les regards du public, & d'obtenir de la réputation: c'est-à-dire, qu'il avoit embrassé le parti contraire à la cour; les Puritains le regardoient comme un de leurs plus zélés

---

Elle prit les armes, vint insulter jusqu'en Angleterre, à son souverain; & ce qui mit le comble à sa douleur, & à ses peines, la chambre des communes parut embrasser la cause des Écossais: elle les traita de *frères*, & sous main, travailla de toutes ses forces à exciter cette révolte, dont l'échafaud où périt Charles, fut le terme.

Les Puritains. Nous revenons encore à ces furieux imbéciles: ils s'étoient acquis une singulière considération dans le peuple, par cet extérieur d'austérité & de mortification qu'ils affectoient, par un extrême attachement à une infinité de petites pratiques minutieuses, qui leur concilioient la vénération des ignorants & des *bonnes-femmes*; Burnet nous les représente « affichant un air fort grave, des dehors im- » posants de régularité, & sur-tout invectivant, dans leur » pieuse audace, la cour qu'ils ne manquoient pas de

défenſeurs ; la chambre des communes retentiſſoit de ſes harangues. Mais, ſoit que Wentworth ouvrît les yeux ſur cet eſprit d'animoſité, qui s'élevoit déja avec tant d'acharnement & d'injuſtice contre le meilleur des rois, ſoit que peut être il ne fût pas

---

» comparer à *Babylone la proſtituée* ». Il n'y eut pas de reſſorts qu'ils ne fiſſent jouer pour attaquer l'autorité royale ; ils échauffèrent la tête d'un ſtupide avocat, qui ſervit admirablement bien leur fanatiſme : il compoſa un très-gros livre, rempli de dégoûtantes déclamations contre les ſpectacles, la muſique, la danſe, &c. Le Cicéron Puritain répandit même ſa mauvaiſe humeur ſur les fêtes de Noël, qu'il vouloit abſolument qu'on ſupprimât ; il ne fit pas plus de grace aux feux de joie & aux mays ; ſon grand argument, ſur-tout contre les comédiens, ſe bornoit à cette obſervation, « que laplûpart étoient *Papiſtes* » ; auſſi aſſuroit-il, enflammé d'un ſaint zèle, que les ſalles de ſpectacles étoient les *repaires de Satan*, ceux qui les fréquentoient, des *diables incarnés*, & que chaque pas de menuet *conduiſoit droit en enfer*. On fit l'honneur à ce poliſſon de lui donner un air de *martyr de la bonne cauſe*, en le puniſſant, au lieu qu'on auroit dû l'abandonner au ridicule, qui eſt l'arme la meilleure & la plus ſûre pour combattre les ſots, & s'en débarraſſer.

Contre le meilleur des rois, &c. C'eſt ainſi qu'un Anglais,

insensible aux séductions de la grandeur, il changea de sentiment & de conduite; en un mot, il devint ce qu'on appelle, en Angleterre, *Royaliste;* & de ce moment, Charles n'eût point de serviteur qui lui fût plus attaché. Wentworth ne tarda pas à recevoir des récompenses : le roi le créa baron, ensuite vicomte & comte de Strafford, le nomma président du conseil d'Yorck, vice-roi d'Irlande; il fut enfin le principal ministre, le conseiller & l'ami de son maître; Strafford, car nous n'en parlerons plus que sous ce nom, réunissoit toutes les qualités qui forcent à l'estime, si elles n'excitent pas l'affection; il étoit imposant dans son maintien; ses

---

l'auteur de l'*histoire de la maison de Stuart*, nous peint ce prince infortuné: « Il est difficile de s'imaginer un carac-
» tère plus digne à la fois de respect & d'amour, un
» mari tendre, un père indulgent, un maître facile, un
» ami constant... son air & ses manières, quoique tirant
» peut-être un peu vers l'affectation & la parade, répon-
» doient en général à l'élévation de son rang, & don-
» noient de la grace à cette réserve & à cette gravité qui
» lui étoient naturelles. La modération & l'égalité qui
» éclatoient dans ses actions, sembloient devoir l'éloigner

ennemis appelloient hauteur cette gravité, qui souvent annonce une ame fière & indépendante des circonstances; il s'exprimoit avec une facilité dont il se trouve peu d'exemples. « Il y avoit (observe Clarendon) » très-peu de personnes avec lui qui eussent autant d'expérience & de capacité, ce qui fut une » des causes de son malheur; car, comme il remarquoit les défauts des autres, il faisoit trop » peu de cas de ce qu'ils disoient, & de ce qu'ils » faisoient, & ne se reposoit que sur lui-seul ». Le chancelier ajoute : « en un mot, l'épitaphe que » Sylla fit pour lui-même, au rapport de Plutarque,

---

» de toute entreprise dangereuse ou téméraire; le bon » sens qui se faisoit remarquer dans sa conversation & » ses discours, paraissoit garantir le succès de toutes les » démarches dans lesquelles il s'engageoit avec réflexion. » A ces qualités, Charles en joignoit d'autres, qui auroient » fait beaucoup d'honneur à un particulier, & qui, dans » un grand monarque, pouvoient être extrêmement avantageuses à son peuple.... Dans un autre siècle & dans » toute autre nation, ce monarque auroit été sûr d'un » règne heureux & tranquile ». Et voilà le roi qu'une troupe de scélérats a osé assassiner juridiquement!

» lui convient bien : *personne ne le surpassoit à*
» *faire du bien à ses amis, & à faire du mal à ses*
» *ennemis* » ; ce qui annonce, à coup sûr, un caractère décidé, & des traits marqués, si ce ne sont pas des vertus. Strafford avoit épousé la sœur du lord Hollis, un des membres les plus ardents de la chambre des communes ; il se voyoit père de deux enfants qui lui étoient extrêment chèrs : mais il les auroit sacrifiés, si la nécessité l'eût exigé, à son roi & à sa patrie ; il aimoit l'un & l'autre jusqu'à l'enthousiasme. Comme il avoit étudié à fond le mécanisme de l'administration Anglaise, il en sentoit vivement les défauts, ainsi que les avantages ; on l'a accusé d'avoir peu estimé le peuple : il le connaissoit. En-effet, quel cas un homme aussi éclairé que le comte, auroit-il pu faire d'une mé-

D'avoir peu estimé le peuple. Quel est le grand homme qui, s'élevant au-dessus du vulgaire, n'ait le droit de le mépriser ? Comment estimer un troupeau aveugle, qui n'est jamais mû que par des impressions étrangères, n'ayant pas un sentiment qui lui appartienne, détruisant le soir ce qu'il aura élevé le matin, se baignant dans des flots de sang, avec le même emportement, qu'il embrassera votre défense, & vous sauvera la vie, ne s'attachant qu'à la forme,

prisable

prisable populace, qui, pendant plus de vingt ans s'est montré agitée des convulsions les plus violentes, qui le lendemain détruisoit la révolution de la veille, par une autre révolution? L'ombre du malheureux Charles Ier s'élevera toujours au milieu de ses bourreaux, & ils ne pourront fermer l'oreille à ses gémissements. Les regards pénétrants de Strafford perçoient jusques dans l'avenir: il sembloit prévoir l'horrible régicide, qui a mis le comble à un amas de crimes. Votre bonté, disoit-il au roi, causera votre perte, & celle de l'Angleterre; point de grace

---

& incapable de juger du fonds, superstitieux sans religion, quelquefois bon par foiblesse, mais d'un naturel toujours barbare, parce que rarement la barbarie est séparée de l'ignorance, goûtant une maligne joie à l'aspect du malheur d'autrui, comme il est affligé de son bonheur: ce sont-là les individus qu'on a accusé le comte de Strafford d'avoir méprisés; & où le spectacle de la dégradation de la nature humaine dans la vile populace, est-il plus frappant qu'en Angleterre?

Votre bonté, disoit-il au roi, &c. Sans contredit c'est l'indulgence, c'est la bonté qui ont perdu le malheureux Charles Ier: s'il eût suivi les conseils de son ministre, qu'il eût couvert de mépris de vils sectaires, envoyé au sup-

pour des ſujets qui ont tiré l'épée hors du fourreau. Il eſt des occaſions où la politique doit faire taire la clémence ; les Ecoſſais ont pris les armes : c'eſt par les armes qu'il faut s'aſſurer de leur docilité : ſi vous ne les chaſſez de l'Angleterre, ils donneront des loix à Londres ; ils vous en impoſeront à vous-même, & il n'eſt point de légères atteintes pour la majeſté.

Le comte étoit ſi rempli de ce qu'il diſoit à Charles, qu'il donna ordre, au ſortir du cabinet, qu'un détachement de cavalerie allât fondre ſur un quartier des Ecoſſais ; ils s'étoient avancés juſques ſur les terres du comté d'Yorck ; il eſt vrai qu'il y avoit des pour-parlers, & qu'il ſe préparoit un traité : mais on n'étoit pas encore convenu d'une ceſſation d'armes ; les raiſons de Strafford, dans un gouvernement vraiment monarchique, auroient été

---

plice les premiers qui ſe révoltèrent, ce monarque fût mort tranquile ſur le trône ; & ſur tout il devoit bien ſe garder de revenir ſur ſes pas à l'égard des Ecoſſais. Un prince qu'on croit avoir intimidé, reprend rarement ſon pouvoir & ſes droits. Que tous ceux qui ſont à la tête des gouvernements, ſe pénètrent de ces paroles, qui échappèrent à Charles Ier dans ſes infortunes : *rien de plus abject qu'un roi mépriſé !*

convainquantes. Le détachement eut l'avantage; deux ou trois compagnies des rebelles furent battues, & leurs officiers faits prisonniers; si on les avoit poursuivis, tout rentroit dans le calme, & Charles n'eût pas porté sa tête sur un échafaud. Lesly, le général des révoltés, se plaignit: le conseil Anglais fut d'autant plus porté à l'entendre, qu'ils haïssoient le ministre, & que l'officier, qui avoit commandé en cette occasion, étoit catholique-romain; on n'auroit point voulu d'une victoire à ce prix. Le scrupule paraîtra assez singulier, de la part de nos voisins. Le roi se vit donc obligé de s'arrêter dans ses succès; il défendit tout acte d'hostilité contre les rebelles, laissant avec assez de mal-adresse à son parlement, le soin d'une vengeance, dont il n'auroit dû se reposer que sur son armée.

C'est alors qu'éclatèrent le zèle & les reproches de Strafford: — Sire, on a obéi à votre majesté. C'est par des traités qu'il faut combattre vos ennemis, vos persécuteurs, & votre parlement fera l'office de vos guerriers: le croyez-vous, sire?.. Vous savez jusqu'à quel point votre majesté m'est chère: je vous parle avec cette franchise que vous avez daigné me permettre; vous ne doutez pas que je ne sois éclairé

ſur vos intérêts, autant que ſur les miens propres, & je ne ſépare point vos intérêts de ceux de la nation : je la ſers, je la ſervirai malgré elle ; vous devez vous rappeller que mes premiers efforts ont été pour combattre la prérogative royale ; à peine hors du berceau, mes oreilles furent frappées du cri de liberté ; je ne le cache point : je m'étois élevé & nourri dans la haine du pouvoir monarchique ; j'approfondis dans la ſuite ces matières ſi intéreſſantes pour tout Anglais attaché à ſon pays. Je reconnus qu'un gouvernement mixte, moitié monarchique, moitié républicain, ſoumis à une balance égale, étoit un de ces rêves politiques qui ne peuvent ſe réaliſer ; il n'eſt pas poſſible que l'une

J'approfondis ces matières ſi intéreſſantes, &c. Hume lui-même avoue que *la nature de la conſtitution Anglaiſe eſt ambigue* ; il dit encore que les *Communes tourmentèrent Charles à propos des ſubſides, tout le tems qu'il vécut.* En-effet on mettoit ce prince dans la néceſſité de faire ce qu'on appelle vulgairement *des affaires*. A chaque inſtant, la *prérogative royale* ſe trouvoit en défaut avec les droits du parlement. J'aurois déſiré que Charles, au-lieu de toutes ces harangues débitées ſans fruit aux deux chambres, ſe fût contenté de leur demander ſimplement

des deux puiſſances ne tende à combattre & à affaiblir l'autre, & tous ces combats, tous ces orages produiſent des criſes qui, tôt ou tard, bouleverſeront cet empire. Le peuple Anglais eſt un tigre qui rugit continuellement : il le faut enchaîner, ſi l'on veut qu'il ne ſe déchire pas lui-même. Je ſuis frappé d'une vérité évidente : la tyrannie de pluſieurs eſt encore plus deſpotique que la tyrannie d'un ſeul. Qui a con-

---

ce qu'elles entendoient par le mot de Roi ? La réponſe eût été embarraſſante, ſi l'on n'eût pas voulu dire qu'on avoit abuſé de l'expreſſion, & qu'à la dénomination de ſouverain d'Angleterre, étoit attachée toute autre ſignification que celle de roi. Qu'eſt-ce effectivement, qu'un monarque qui, à chaque inſtant, eſt forcé de ſolliciter la généroſité de ſon peuple, de plier aux caprices d'un membre des communes ? Le nom de premier ſénateur ne lui conviendroit-il pas mieux que le titre de ſouverain ? encore une fois, il eſt impoſſible que cette égalité de balances, ſi vantée par quelques-uns de nos écrivains, exiſte réellement ; ce ſont de ces chimères qu'embraſſe un eſprit amoureux des paradoxes & qui s'évanouiſſent à l'exécution. Rien de plus facile que d'arranger dans le cabinet un ſyſtême de gouvernement la pratique ſeule met le ſceau à ces grandes entrepriſes ; encore faut-il que ces opérations ſoient confirmées par l'expérience, & par le temps.

fervé nos voifins dans cet état de grandeur, dont tous les jours nous admirons, en tremblant, les progrès? cette fuite non interrompue de fouverains, qui femblent n'être qu'un feul roi, depuis Clóvis. C'eft-là que la monarchie eft immuable & inébranlable : auffi les Français fe font-ils relevés de toutes leurs pertes ; s'ils euffent fuivi, dans les tems de la ligue, des confeils auffi perfides que peu éclairés, leur conftitution eût éprouvé un changement deftructeur ; la France convertie en république, feroit peut-être aujourd'hui au rang de ces puiffances dont il n'exifte que les cadavres ou la mémoire. Les Athéniens, les Lacédémoniens n'ont vécu qu'un inftant; les Romains eux-mêmes, ont-ils pu fubfifter long-temps fous une forme républicaine?

Des confeils auffi perfides, &c. Oui, les fureurs abfurdes du fanatifme de la ligue, dénaturèrent jufqu'à ce point quelques Français fi peu éclairés fur la nature de leur conftitution ; on ne fçait ce qui doit le plus étonner de leur aveuglement, ou de leur manque de patriotifme; où en ferions-nous aujourd'hui, fi on avoit fuivi des confeils fi perfides? & quelle eft la multitude qui ait une volonté ftable, & dont les erreurs ne produifent pas dans un état des fecouffes violentes?

On m'opposera les vices de légiſlation, qui ſuivirent leurs empereurs au trône : ce ne ſont point les crimes, les atrocités, les barbaries extravagantes des Caligula, des Néron, des Héliogabale, qui perdirent l'empire romain : il fut agité, & courut à ſa ruine dès le moment qu'il fût en proie aux factions des partis, & que des ſoldats hébétés s'arrogèrent la licence de donner ou d'ôter la couronne ; ils renversèrent du trône & maſſacrèrent les meilleurs maîtres. L'anéantiſſement de la puiſſance grecque n'a point une autre cauſe. La volonté, dans pluſieurs, ne peut être invariable ; & les révolutions, ſous quelque forme avantageuſe qu'elles ſe préſentent, ſont néceſſairement préjudiciables aux états. Pourquoi le règne d'Eliſabeth a-t-il élevé notre nation à un dégré de force & de gloire où elle n'étoit point encore parvenue ? Parce que le ſceptre, dans les mains de cette princeſſe, fut affermi. Eliſabeth eut aſſez de

Fut affermi, &c. Eliſabeth avoit ſçu familiariſer les oreilles Anglaiſes avec la qualité de ſouverain *abſolu*. Les communes voulurent ſe mêler de quelques affaires eccléſiaſtiques : la reine leur fit dire d'un ton très-impérieux, que ce ſoin ne les regardoit pas, & qu'elles euſſent à lui

pouvoir pour maintenir la prérogative royale. Le roi votre père l'a connue cette prérogative : mais a-t-il sçu la défendre ?

Voilà, sire, les motifs qui m'ont conduit à vos pieds. Je dirai plus : c'est l'amour réel que j'ai pour ma patrie, qui m'a attaché au parti de mon roi, & non une coupable & basse ambition. Je suis convaincu qu'on ne doit avoir qu'un seul maître ; s'il commet des fautes, elles ne peuvent se perpétuer ; & d'ailleurs, le monarque est lui-même soumis à la loi ; il en est ici le premier sujet. Mais il ne faut pas confondre la loi avec les caprices aveugles & mobiles d'une populace effrénée ; j'ai déja pris la liberté de vous le représenter : ce qu'on appelle bonté dans un individu de la société, est faiblesse dans

---

obéir, & elles obéirent. Pourquoi Elisabeth parloit-elle sans craindre de voir son autorité compromise ? elle avoit de l'argent & des troupes ; & c'est ce que n'eurent jamais son successeur & Charles Ier ; ils eurent beau débiter des harangues éloquentes sur la *prérogative royale* : c'étoient des guinées & des armées qu'il falloit employer, & non des discours.

un fouverain ; & la faibleffe d'un roi eft une fource intariffable de méprifes, d'erreurs, d'injuftices même qui nuifent toujours à l'état, & font fouvent le malheur du chef. Je fais des vœux pour que mes craintes foient fans fondement : mais, fire, pardonnez-moi ce mouvement de fincérité, n'avez-vous pas commis une faute, & une faute très-grave, en accordant une forte de trève aux Ecoffais ? je ne faurois trop vous le redire : une trève avec des fujets rebelles ! fire, leur punition, ou la perte du maître, ce font-là les deux images que vous devez avoir fous les yeux. Les Ecoffais châtiés rigoureufement, vous épargnez des maux innombrables à vos trois royaumes, vous règnez, & la nation Anglaife règne avec vous. La liturgie n'eft peut-être pas un objet fort important par lui-même : mais vous relâchez-vous fur cet article : de nouvelles tentatives s'armeront contre vos

Et la faibleffe d'un roi, &c. Voilà ce qui perdit Charles Ier ; on ne fçauroit trop le répéter, il la porta cette faibleffe, qui lui fut fi funefte, à lui & à fa maifon, au point de donner fon confentement à un bill, en vertu duquel le parlement étoit maître de prolonger fes féances auffi long-tems qu'il le voudroit, & « ce fut-là le premier pas (difent » Burnet & Hume) qui fit marcher ce prince à fa ruine ».

droits ; chaque jour vous arrachera une parcelle de votre couronne ; & qu'eſt-ce qu'un roi qui cède aux fantaiſies d'une multitude qui n'eſt jamais éclairée ſur ſes véritables intérêts, ni ſur ſes véritables devoirs ? Sire, c'eſt à la vertu qu'un roi doit obéir ; la vérité, la juſtice, l'honneur, le bien général, voilà ſes conſeillers, ſes maîtres ; il n'en a point d'autres ſur la terre. Les Ecoſſais vous ſont ſoumis comme nous : il eſt donc néceſſaire pour votre gloire, pour votre intérêt, pour celui de toute l'Angleterre, qu'ils reconnaiſſent la même autorité ; ou leur punition éclatante, ou une ſoumiſſion ſans bornes : tel eſt, ſire, le ſentiment d'un homme qui ſçauroit également mourir & pour vous, & pour ſon pays.

Charles ſentit toute la vérité de ces repréſentations ; mais ce malheureux défaut qui fit ſa perte, l'emporta : ſa faibleſſe prévalut ſur la ſage fermeté de Strafford. Ce grand homme ſe mit en vain à la tête d'une armée : ſes officiers le trahirent, l'abandonnèrent, & ceux qui lui avoient le plus d'obligation, ne rougirent pas de groſſir la foule de ſes ennemis.

Ce que Strafford avoit prévu, arriva : l'inſolence des révoltés s'accrut en proportion de la timide

incertitude de Charles, qui ne combattoit plus les rebelles que par des conférences. Cette ſorte d'arme s'émouſſe aiſément, & loin de défendre le ſouverain, elle ne fit que déceler & manifeſter ſa faibleſſe.

Le comte entendit enfin la foudre qui murmuroit : peu ſûr de ſon maître, en homme habile, il penſoit à une retraite qui le dérobât aux coups de la tempête ; il demanda donc au roi la permiſſion d'aller dans ſon gouvernement, ou du-moins de commander une armée dans le comté d'Yorck ; il eſpéroit, avec quelque raiſon, que l'éloignement tromperoit la fureur ardente que ſa préſence excitoit. Strafford enfin vouloit ſe diſpenſer d'aſſiſter au parlement, où il ne doutoit point qu'on ne travaillât à ſa ruine. Le roi fut ſourd à ſes demandes, à ſes ſollicitations. Mon cher comte, lui diſoit-il, j'ai beſoin de vos lumières ; vous ſçavez que je n'ai de confiance qu'en vous ; je ſuis aſſis ſur un trône chancelant, vous ſeul pouvez l'affermir. Vous me parlez de vos ennemis ? & comptez-vous pour rien un maître qui vous aime, & qui vous appuiera ? Penſez-vous que mon autorité ſoit affaiblie au point que je ne puiſſe vous garantir des dangers qui pourroient vous menacer ? N'aurois-je plus le pouvoir de ſoutenir un digne ſerviteur, un ami ? Oui, Strafford, c'eſt un nom que

je vous donne avec plaisir. Hélas ! qui a plus besoin que moi de l'amitié ? je sens qu'elle est encore plus nécessaire aux rois qu'aux autres hommes. Est-ce à vous à me quitter ? Aussi-tôt Strafford prenant une des mains du roi, & l'arrosant de ses pleurs : — Sire ... sire, je suis trop payé de tout ce qui peut m'arriver de malheureux : mon roi daigne m'aimer ! je la mériterai, cette bienveillance, par un dévouement à toute épreuve ; ordonnez, sire, que j'aille me jetter au milieu de mes persécuteurs, & j'y cours, puisque votre service l'exige. — Non, Strafford, je ne vous inviterois pas à vous présenter à la chambre, si vous vous exposiez au moindre risque ; je vous le répète : vous êtes bien sûr de ma protection, quand vous avez toute mon amitié ; encore une fois, vous n'avez rien à redouter de la part du parlement : « *je vous donne ma parole qu'il* » *ne vous touchera point un cheveu de la tête* ».

Strafford se retire au sein de sa famille ; la promesse du roi ne l'avoit point rassuré : mais il lui étoit si attaché, que ce sentiment l'occupoit tout entier ; il sembloit le consoler des coups qu'il prévoyoit qu'une faction acharnée se préparoit à lui porter.

Qu'il ne vous touchera point un cheveu de la tête, &c. Ce sont les propres expressions de ce monarque.

Mes amis, difoit-il à fes enfans, peut-être on m'arrachera bientôt de votre fein ; je connais la rage de mes perfécuteurs : ce n'eft pas au parlement qu'elle s'adoucira. Ils vont communiquer leur feu à ces faibles inftruments qui fervent, fans le fçavoir, une cabale occupée de la perte du roi : voilà fur quelle image mes regards s'arrêtent en ce moment ; c'eft-là le malheur que je redoute. Mes chers enfants, n'oubliez jamais que votre père n'a vécu que pour fon roi & pour fa patrie. Hélas ! je leur pardonne à ces méchants, pourvu que leur fureur ne s'étende pas plus loin !

Enfuite Strafford reprenoit fa fermeté : cependant fes alarmes n'étoient pas fans fondement ; l'explofion de la mine qu'on apprêtoit depuis fi long-tems pour fa perte, fe fit dans la chambre des communes. Pym enfin éleva fa voix contre le comte ; il emploie d'abord les couleurs les plus noires, les déclamations les plus vives ; il perce d'une main adroite l'accufé, en prodiguant des éloges au roi ; il fe plaint qu'on a abufé de ce nom facré. Après avoir fait une

---

Qu'on apprêtoit depuis fi long-tems, &c. Rapin Thoyras nous dit « qu'il n'y a aucun doute que la perte du comte de » Strafford ne fût réfolue entre ceux qui dirigeoient les af- » faires de la chambre des communes.

longue énumération des maux qui affligeoient le royaume, il dit « que parmi les auteurs de ce bouleversement,
» il se trouvoit un homme d'une grande capacité, &
» très-industrieux à faire réussir ses entreprises, un
» homme que plusieurs de ceux qui étoient présents,
» avoient vu prendre séance en cette chambre, comme
» vengeur des loix, & zélé défenseur des libertés du
» peuple, mais qui, long-tems après, avoit changé
» ses bonnes intentions, & suivant la coutume &
» la nature des apostats, étoit devenu le plus
» dangereux ennemi des libertés de sa patrie, &
» le plus grand protecteur de la tyrannie qui eût
» paru dans les siècles précédents ». A la suite de ce portrait affreux, est nommé le comte de Strafford. Pym continue sa violente diatribe; il entre dans les détails de la vie privée du ministre, exagère ses foiblesses, le représente, en un mot, sous des traits si odieux, qu'il éclate dans l'assemblée un mouvement universel de haine & d'indignation; tout a pris parti contre le malheureux Strafford; il est décidé, d'une même voix, qu'il sera *accusé du crime de haute trahison*. C'étoit-là le coup mortel qu'on avoit préparé dans la nuit du silence & de la perfidie. Il n'y eut que le lord Falkland qui tentât de s'opposer à ce

---

Il n'y eut que le lord Falkland, &c. C'est une vérité:

torrent : il se lève avec dignité : — Je suis l'ennemi de Strafford, vous le sçavez tous ; j'ai des raisons pour le haïr, pour désirer même sa perte, si je n'écoutois que la vengeance : mais je préfèrerai jusqu'au dernier soupir l'équité à mes passions, & il est indigne d'un homme, & d'un Anglais sur-tout, de céder au ressentiment qui est presque toujours aveugle. Vous avez dessein d'accuser le comte ? établissez vos moyens avant d'éclater ; qu'un examen bien discuté vous donne le droit de vous adresser à la chambre des pairs ; tel est mon avis, & il doit être celui de ce comité ; on ne peut attendre d'autre résolution du sanctuaire de la justice. Ce peu de paroles si sages, prononcées avec modestie & noblesse, ne furent point entendues. La voix de la raison se perdit au milieu des rumeurs d'un troupeau de furieux, qui n'étoient que trop déterminés à exécuter leur complot. Il est donc résolu, malgré Falkland, qu'on » enverra aussi-tôt, à la chambre des pairs, *former*

Falkland étoit connu pour être l'ennemi du comte ; mais il eut la noblesse de prendre son parti, au moment qu'il alloit être malheureux, & il tint à peu près le discours qu'on met ici dans sa bouche.

» *l'accusation de haute trahison, & demander que le*
» *comte soit séquestré du conseil, & mis en sûre*
» *garde* ». C'est Pym lui-même qui est chargé du message.

Depuis quelques jours, Strafford gardoit la chambre : sa santé étoit dérangée ; il sembloit qu'un pressentiment secret l'avertît des revers qu'il alloit essuyer ; toutes ses idées se tournoient vers des objets sombres & sinistres ; il arrêtoit ses regards sur ses enfants, & il s'attendrissoit jusqu'à laisser échapper des larmes ; souvent il couroit se jetter dans les bras de son frère, qu'il aimoit beaucoup, & au milieu de longs soupirs, lui recommandoit sa famille.

Le comte apprend que les deux chambres sont assemblées : malgré son indisposition, il se détermine à se rendre à celle des pairs. Il y a quelques historiens qui prétendent que son dessein étoit d'y intenter une accusation contre le lord Say, que l'on soupçonnoit avec assez de fondement, d'avoir excité l'invasion des Ecossais. Quoi qu'il en soit, Strafford entroit à peine dans la chambre, qu'il voit arriver Pym avec un visage enflammé, qui paraissoit annoncer le sujet de sa visite ; il montre de la main le comte, & s'adressant aux seigneurs : — « Mylords, c'est

» c'eſt au nom de toutes les communes d'Angleterre, » que j'accuſe le comte de Strafford du *crime de haute* » *trahiſon*, *de malverſation*, &c. En attendant que les » preuves vous ſoient expoſées, je demande qu'il ſoit » ſéqueſtré de tout conſeil, & confié à une ſûre garde ».

Auſſi-tôt Pym ſe retire ; le murmure qu'il a fait naître, devient bientôt une clameur générale. Le comte a quelque peine à cacher ſon émotion ; les ſeigneurs veulent le faire ſortir de ſa place : il demande à être entendu, & ce n'eſt pas ſans difficulté qu'il obtient cette eſpèce de faveur. Mylords, leur dit-il, vous refuſeriez de m'écouter ! & depuis quand ſeroit-il défendu à la voix de l'innocence de s'élever parmi vous ? Je vous l'avouerai : je ſuis demeuré interdit à une accuſation auſſi étrange ! moi, coupable de haute trahiſon ! vous pourriez le croire ? Que l'envie ait cherché à me pourſuivre, qu'elle s'irrite du bonheur que j'ai eu juſqu'ici de voir mes ſervices agréables au roi, & au peuple anglais ;

Mes ſervices agréables. L'adminiſtration du comte de Strafford, pendant huit ans en Irlande, auroit dû lui mériter plutôt des éloges, que la triſte deſtinée qu'il éprouva. Cette vaſte contrée étoit couverte de ſes bienfaits : le parlement Irlandais groſſit cependant le nombre de ſes

ses fureurs absurdes ne m'étonneront pas ; mais qu'elle parvienne à vous fermer les yeux sur la justice que vous me devez ; qu'elle vous fasse épouser des haines obscures & méprisables ; qu'en un mot, elle me défigure à vos regards, au point que vous voyez en moi un traître : mylords, non, je n'ai point à redouter une telle révolution de la part de la chambre. Elle connaîtra la vérité ; elle comptera tous mes pas ; si elle peut être susceptible de quelque mouvement de jalousie, qu'elle n'aime point en moi le ministre, du-moins elle embrassera sa défense contre la brigue & la calomnie la plus atroce.

---

accusateurs ; une telle ingratitude doit-elle étonner ? N'a-t-on pas vu le cercueil de Colbert, insulté par la populace parisienne ? C'est le sort des grands talents & des grandes vertus. Il faut faire du bien aux hommes, malgré eux-mêmes, & sur-tout n'en attendre aucune reconnaissance. Qui n'a point ces lumières, & qui n'est point pénétré de ces sentimens si désintéressés, ne doit jamais porter ses vues sur les grandes places ; ce ne sont que les petits emplois & les petits services, qui quelquefois procurent de la tranquillité, & acquièrent des amis. *L'animal ingrat :* c'est l'épithète caractéristique qu'on doit donner à cette créature, qui, sans la religion, seroit souvent au-dessous de la bête féroce.

Oui, mylords, c'eſt à votre équité que j'en appelle; voilà ce qui me raſſure contre toutes les craintes; c'eſt votre jugement que j'implore, & il ne peut que faire éclater mon innocence. Je me flatte qu'on n'attentera point à ma liberté, juſqu'au moment que des preuves appuyent de fauſſes allégations. Conſidérez, mylords, quelle atteinte vous porteriez vous-mêmes à vos prérogatives, ſi vous ſouffriez qu'on traînât un pair du royaume en priſon, & qu'il fût dépoſſédé de ſa place dans les conſeils; que deviendroient vos droits, nos libertés, la juſtice? Ce ſeroit ſur une frivole accuſation que vous prononceriez? Encore une fois, mylords, il ne s'agit point ici de ma cauſe: c'eſt la vôtre, la vôtre que vous avez à ſoutenir, à défendre en ce moment, & j'eſpère que vous ſerez ſes dignes vengeurs.

Le comte ſort pour laiſſer la liberté de délibérer: il eſt rappellé. De quel trait il eſt frappé! on lui ordonne de reſter à la barre, & à genoux; c'eſt dans cette ſituation, qu'il entend le garde du grand ſceau lui déclarer qu'il étoit réſolu, « que lui, comte de » Strafford, gouverneur d'Irlande, préſident du » conſeil d'Yorck, &c. &c. ſeroit remis à la garde » de l'*huiſſier à la verge noire*, pour y demeurer

» jusqu'à ce que la chambre des communes eût fourni » les charges ou chefs d'accusation contre lui » : & sur le champ l'huissier s'en saisit. En même-temps on fait entrer Pym, pour l'instruire de ce que la chambre venoit de décider. L'archevêque de Cantorbery, le vertueux Lawd fut enveloppé dans la malheureuse destinée de Strafford ; il partagea l'injustice de la même accusation, & fut soumis aux mêmes revers. Comme on craignoit que l'infortuné comte ne trouvât

---

Le vertueux Lawd. Ce digne prélat avoit des mœurs irréprochables, étoit sçavant, peut-être trop attaché à ses opinions ; son zèle se montra souvent trop vif & trop indiscret ; il manquoit de cette science, si néceſſaire à ceux qui rempliſſent les places éminentes : il ne connaiſſoit point *l'à-propos* ; ses vues étoient excellentes, mais il ignoroit l'art de leur aſſocier la prudence, autre qualité que tout personnage élevé ne doit jamais négliger : Lawd parut sur-tout faire peu de cas des Puritains, & il les brava ouvertement. En un mot, la méchanceté ne sçachant plus quelle accusation employer contre cet homme respectable, lui reprocha de *tendre au papisme.* Ces furieux cachoient la véritable raison qui les irritoit contre l'archevêque : il étoit attaché à son maître, & témoignoit hautement son indignation contre les ennemis de l'autorité royale, & tous ceux qui prétendoient à *l'indépendance d'une constitution libre.*

quelques amis, on se hâta de lui ravir les secours qui lui étoient assurés dans l'amitié courageuse du chevalier George-Ratcliffe ; cet homme respectable fut mis au nombre des traîtres, ainsi que Strafford & Lawd ; on l'alla chercher exprès en Irlande, & il fut gardé à Londres fort étroitement.

C'est ici que va se développer, avec la méchanceté & l'on peut dire la rage de ses ennemis, toute la grandeur d'ame du comte de Strafford. Voilà ce spectacle, qui, selon les anciens, méritoit de fixer les regards attentifs des dieux : un grand homme aux prises avec le malheur, & se débattant contre une foule renaissante de persécuteurs acharnés à sa perte. Son frère essaye de le consoler : mon ami, lui dit le comte, ce n'est pas moi qu'il faut plaindre : ce sont ces forcenés qui se disent les ministres de la justice, les organes de la vérité, & qui trahissent ouvertement l'une & l'autre ; ce sont eux qui sont coupables de l'attentat de haute trahison ; voilà les perfides qui brûlent de voir les Ecossais arborer ici leurs drapeaux. J'entrevois des horreurs dont la nation rougira un jour ; mais soyez persuadé que ces tygres féroces qui ont soif de mon sang, ne se contenteront pas d'une victime. Au-reste, je suis prêt à

les confondre ; je défie leur maligne fureur de me trouver l'apparence d'un tort envers l'état. Ce que j'ai fait, je le ferois encore. J'ai toujours été d'avis qu'on punît rigoureusement les rebelles Ecossais, & j'ai gémi du traité qu'on a eu la faiblesse de leur accorder. Des sujets révoltés ne connaissent point de bornes dans leurs prétentions, dès qu'on a pu descendre jusqu'à ménager leur audace. J'ai condamné hautement leurs demandes : si ce sont-là des crimes, je les ai commis sans doute, & je m'en glorifie. Le roi ignore ce que c'est que le peuple : lui cède-t-on d'un pas, il ne se lasse point de vous faire reculer. Les Ecossais renverseront le trône, mon frère, & le roi ; le roi ouvrira alors les yeux, mais il ne sera plus tems : le torrent une fois débordé, il sera impossible de le retenir, & ils puniront Charles de sa bonté.

Rarement la méchanceté s'arrête-t-elle à un premier acte de barbarie ; on n'étoit point satisfait d'avoir éloigné le comte des conseils, & de l'avoir privé de la liberté : il est conduit, malgré ses réclamations, à la tour, d'où il écrit au roi une longue lettre dans laquelle, entr'autres détails, il lui rappelloit sa promesse.

Sa promesse. Qu'on se rappelle la conversation de Charles avec Strafford, page 308, en un mot, la parole que ce monarque lui avoit donnée.

Charles, qui ne s'attendoit point à ce coup d'autorité de la part des communes, se livra, dans les premiers moments, à une douleur légitime. Strafford lui étoit cher en qualité de favori, & il avoit à craindre de perdre un ministre éclairé & utile. Il ne voit point la majesté du trône, le peu de démarches que son rang lui permettoit : il n'attache les yeux que sur le péril éminent où se trouvoit un serviteur zélé qu'il honoroit de sa confiance, & il ne s'occupe que du soin de l'en garantir. Non, disoit-il à la reine, qu'on ne me parle point de la grandeur souveraine, de ce qu'elle exige. Quand il s'agira de mes jours, je sçaurai mourir en roi, plutôt que de m'abaisser à la moindre complaisance qui blesse ma dignité ; je dois tout entreprendre pour sauver un infortuné qui a mérité le nom de mon ami ; ses ennemis sont les miens, madame, & ils cherchent à m'immoler dans la personne du comte. Il n'a commis d'autre crime que de servir mes intérêts, & de me vouer un attachement sans réserve. Je l'abandonnerois à leur rage ! plûtôt fouler aux pieds la couronne, que de la conserver au prix d'une semblable bassesse ! Les rois sont comme les autres hommes, soumis aux loix de l'honnêteté. Nous seroit-

il défendu d'avoir une ame sensible ? & sans la sensibilité, que seroit le rang de monarque ? Je vais céder à la nécessité : que j'arrache Strafford au danger qui le menace, & je n'aurai rien à me reprocher.

Ce souverain n'écouta en effet que le sentiment ; quelque répugnance qu'il eût à se désaisir de ses droits, il ne songea qu'à sauver le comte ; dans ce dessein, il laisse les communes maitresses des impositions qu'il avoit levées jusqu'alors, sans l'aveu du parlement ; il accorde des gratifications à ces esprits turbulents qui dominent dans les conseils, & entraînent les avis ; les places éminentes sont abandonnées à des factieux que le monarque se flattoit d'adoucir, comme si l'envie & l'ambition n'étoient pas des monstres qu'il est impossible d'apprivoiser.

On ne respiroit que la perte de Strafford. Il fut enfin convenu (dit Clarendon) *que l'on composeroit un crime de haute trahison, d'une complication de plusieurs actions répréhensibles*. Treize commissaires furent nommés pour la préparation des articles qui devoient former le corps d'accusation. La chambre Irlandaise des communes se joignit à celle d'Angleterre, pour accabler le même homme dont elle venoit de faire les plus grands éloges. Quelles hautes leçons pour ces personnages élevés, qui croyent

aux careſſes de la fortune, & s'endorment ſur les viles adulations de la flatterie !

Cet aſſemblage monſtrueux de perſécuteurs du comte, voulut ſceller l'acte ſans-doute le plus inique de l'appareil impoſant de la juſtice ; on éleva des ſièges dans la ſalle de Weſtminſter pour les deux chambres ; d'un côté devoient ſe placer les accuſateurs, & de l'autre les juges. On avoit même eu ſoin d'inviter l'orateur à la diſcuſſion de cette grande affaire, dans la crainte que les pairs, moins échauffés par la haine, ne fuſſent portés à traverſer les vues, ou plutôt le complot tramé par la chambre baſſe. Une loge fermée, derrière le fauteuil de l'état, fut deſtinée au roi & à la reine, il y avoit lieu d'eſpérer qu'ils aſſiſteroient à ces ſéances. On avoit eu ſoin ſur-tout de fermer au comte tous les chemins qui pouvoient le conduire à ſe procurer quelque appui ; ceux qui faiſoient voir la moindre apparence de ſe déclarer en ſa faveur, furent écartés ſans aucun ménagement ; les évêques ſe retirerent, pour ne point participer à cette ſorte de conſpiration : car ces prétendus juges reſſembloient moins à des miniſtres de la juſtice, qu'à une troupe de farouches conjurés : mais cet abandon que les prélats faiſoient de leurs priviléges, décèle aſſez leur foibleſſe condamnable ;

la fermeté eſt la baſe de la vertu : & qui ne ſçait pas défendre & appuyer hautement l'innocence opprimée, diffère peu de l'auteur de ſa ruine.

Strafford, dans la tour, conſervoit cette noble ſécurité qu'il avoit montrée au milieu des combats. Si des marques de ſenſibilité lui échappoient, c'étoit ſur ſon maître, dont il ſembloit préſager la funeſte deſtinée ; c'étoit Ratcliffe qui partageoit auſſi ſon attendriſſement. Je n'avois qu'un ami, s'écrioit-il en préſence de ſon frère, qui eût dépoſé pour moi la vérité, qui eût confondu l'ingratitude de ces Irlandais que j'ai comblés de biens, & la contagion de

De ces Irlandois que j'ai comblés de biens. Ecoutons Hume : « Son adminiſtration dans le gouvernement d'Irlande, » n'avoit eu d'autre règle que l'intérêt de ſon maître & » celui des peuples commis à ſes ſoins ; il avoit payé de » groſſes dettes, & laiſſé une ſomme conſidérable à l'échi» quier. Les revenus du royaume, qui n'avoient répondu » jamais, avant lui, aux charges du gouvernement, s'y » trouvoient en égale proportion. Une petite armée qu'il » avoit trouvée ſur pied, mais ſans ordre, fut accrue & gou» vernée avec la plus exacte diſcipline. Ce fut par ſes ſoins » que l'induſtrie & tous les arts de la paix furent intro» duits dans l'Irlande, pays encore ſauvage ; la marine du » royaume fut augmentée au centuple, les droits de

mon malheur s'étend ſur lui ! on me prive de ſon témoignage ! il eſt la victime de cette amitié courageuſe qui l'appelloit à mon ſecours ! Hélas ! voilà le coup dont on a ſçu percer mon cœur ! Mon ami, pourſuivoit-il, en embraſſant ſon frère, je laiſſe en vous un père à mes enfants ; qu'ils ne s'attachent point à venger ma mort; car je ne doute pas que les cruels n'attentent à ma vie ; mais qu'ils héritent de mon ardeur à ſervir le roi & l'état ! qu'ils ſe gardent de cet eſprit de parti, qui, toujours conduit à des excès criminels, abrutit la raiſon, & endurcit le cœur ! Si les Anglais ont le courage & la mâle façon de penſer de ces fiers républicains, de ces Grecs qui ſont encore l'objet de notre admiration, ils en ont auſſi la légéreté & l'ingratitude. C'eſt l'abus de la liberté, qui produit ces égarements honteux, & ſouvent la chûte d'un empire en eſt le terme. Mon frère, ils ont ſoif de mon ſang : ils s'en ab-

» douane triplés, la valeur des marchandiſes du pays por-
» tée au double de celles du dehors ; les manufactures,
» ſur-tout celles de toiles, établies, encouragées ; l'agricul-
» ture avancée par l'établiſſement des colonies Anglaiſes
» & Ecoſſaiſes : la religion proteſtante enfin étendue, ſans
» employer la perſécution contre les catholiques ».

breuveront jusqu'à la dernière goutte : mais je ne puis avec la même résignation, envisager l'état déplorable où sera réduite ma famille : on me poursuivra, on m'accablera encore dans ces misérables restes d'une maison dont je me flattois d'avoir augmenté l'éclat. Ah ! mon cher frère, qu'est-ce que la cour ? qu'est-ce que la grandeur ? Serois-je ici, si je fusse demeuré dans cette médiocrité honorable dont s'enorgueillit l'homme sensé ? Où nous conduit l'ambition? compter sur la faveur des rois ! Mon ami, rappellez-vous la promesse de notre monarque : les trames du parlement ne devoient pas m'inspirer la moindre appréhension, & je suis au nombre de ces illustres infortunés, qui ont fait retentir ces lieux de leurs gémissements ! Vous n'ignorez pas où l'on va, au sortir de la tour ? A l'échafaud, à l'échafaud, mon frère ! Qu'ai-je dit ? Etoit-ce-là où je devois finir mes jours ? Peuple ingrat ! voilà la récompense que tu me réservois ! ah ! mon maître ! ah ! mon ami ! vous serez déchiré par ces tygres... Mon frère, mon frère, je cède à des mouvements qui m'emportent ; c'est l'homme qui s'épanche dans votre sein, & je touche, il faut oser l'avouer, à la plus cruelle épreuve de l'humanité... Je la soutiendrai, je la soutiendrai : croyez-

en ma parole ; votre frère sera digne de vous jusqu'au dernier soupir.

C'est ainsi que le malheureux comte abandonnoit son ame aux divers orages qui l'assailloient ; mais quelle épreuve bien plus forte pour sa sensibilité, quand la porte de la prison s'ouvre, & lui laisse voir ses deux enfants qui accourent dans ses bras ! Il ne les avoit point vus depuis qu'il étoit renfermé à la tour ; sa fermeté le quitte entièrement à cet aspect, il ne peut que les serrer contre son sein : — Mon frère, voici ce qui m'arrachera des larmes ! & aussi-tôt il laisse échapper quelques pleurs. Vous pleurez, mon père ! s'écrient à la fois ces innocentes créatures, comme frappées d'un spectacle qui ne leur étoit pas familier. — Oui, mes amis, oui, mes enfants, c'est pour vous, c'est pour vous... que je ne suis plus qu'un infortuné, livré à toute la tendresse, à toutes les craintes de l'amour paternel. Ah ! quels objets, mon frère ! on ne triomphe pas de la nature. (Strafford reprend tour-à-tour ses enfants dans ses bras, les couvre de baisers). Jamais, mon frère, jamais ils ne me furent plus chers !.. faudroit-il que j'en fusse séparé ?... Mes amis, avez-vous vu le roi ? Ils lui apprennent qu'il les a ap-

pellés auprès de lui, qu'il les a comblés de ses caresses ; ils se ressouviennent même que ce bon prince leur a dit : vous reverrez bientôt votre père, il n'a rien à appréhender ; si vous le voyez, ne manquez pas de l'assurer qu'il peut compter sur l'attachement de son ami, & que je ne l'abandonnerai point. Ces expressions rendues avec la naïveté de l'enfance, font ressentir au comte une sorte de joie : — Quel monarque nous avons ! ils ne le connaissent pas, ces furieux toujours aveuglés & toujours mal dirigés ! il est père : il se pénètre de ma situation. Mes amis, (continue-t-il, s'adressant à ses enfants) songez à bien l'aimer ce monarque adorable ; s'il est nécessaire, disputez-vous l'honneur de lui sacrifier votre vie. Un bon roi est l'image de Dieu sur la terre, & Dieu ne sçauroit être trop aimé.

On vient arracher Strafford à sa prison, pour le conduire à la barre, dans la salle de Westminster. Il demande que son frère, & ses enfants l'accompagnent ; il sort donc entouré de sa famille, & jouissant de cette tranquillité, qui est le partage heureux de l'innocence, & que rien sur la terre, ne peut lui ravir. Au milieu de la salle, étoient assis les pairs en robe ; aux deux côtés, la chambre des communes, les commissaires

d'Ecosse, le comité d'Irlande, & un nombre infini de personnes de distinction. Le roi se trouva aussi dans ce cabinet qu'on lui avoit préparé ; il avoit imaginé que sa présence détourneroit les coups ; & ce fut peut-être une des armes les plus puissantes qu'on employa dans la suite, pour décider la perte de son ministre. On observera que la place du garde du grand sceau, qui étoit indisposé, fut remplie par le comte d'Arondel, ennemi déclaré de Strafford. Tout dans cette affaire manifestoit l'injustice la plus révoltante : tant les passions humaines sont incapables de se déguiser !

A l'aspect de Strafford, suivi de son frère & de ses enfants, il s'élève un bruit sourd ; la nature, à laquelle on n'en impose jamais, exerce ses droits absolus sur cette assemblée, jusques sur les ennemis du comte ; leur cœur ne peut se fermer à un trait subit de pitié & d'attendrissement : mais la vengeance & la haine sont inflexibles, & elles ont bientôt repris leur empire. D'abord on fait la lecture des charges. Le fougueux Pym, selon sa coutume, se livre aux déclamations, aux invectives ; il commence par traiter Strafford de *méchant & d'impie*. Un avocat, membre de la chambre des communes, enchérit sur

ces expressions grossières & emportées; il prêta aux prétendues preuves, toute l'âcreté d'une bile virulente; il entassa outrages sur outrages, calomnies sur calomnies; & ce qu'il y auroit de plus étonnant encore pour quelqu'un qui ne connaîtroit pas la méchanceté du cœur humain, l'assemblée applaudit à ce flux de mensonges atroces & d'horreurs, où n'échappoit pas une seule lueur de conviction & d'éloquence. Il arriva ce qu'en semblable occasion on doit toujours attendre : un certain Palmer parla avec sagesse & raison, & loin d'être écouté, il perdit, depuis cette époque, la considération que ses talents & sa conduite irréprochable lui avoient acquise.

Il faut lire dans Clarendon & dans Rapin Thoyras, tous les chefs d'accusation qui furent produits contre

---

Il faut lire dans Clarendon & Rapin Thoyras. On peut voir par l'exemple suivant, combien l'esprit qui dirige les corps, est souvent infecté de la partialité & de l'imposture : on reprochoit, entr'autres chefs d'accusation, au malheureux Strafford d'avoir dit : » que le parlement » avoit abandonné le roi, & qu'en refusant de l'assister, » il l'avoit mis en droit de pourvoir lui-même à ses be- » soins par d'autres moyens ». Et n'étoit-ce pas une vérité aussi claire que le jour ? Qu'on lise l'histoire de l'infortuné le

le malheureux Strafford. Ils étoient au nombre de vingt-huit : on ne ſçait qui domine le plus dans ces imputations ; de la rage ou de la ſtupidité ; le ſeul réſultat qu'on en puiſſe tirer, eſt une vérité convaincante, qu'il n'y a point de créature plus malfaiſante & plus privée même de l'inſtinct que l'homme, lorſqu'il eſt abandonné à la violence de ſes paſſions. Ces articles tendoient à établir en général, que le comte de Strafford avoit tenté de renverſer les loix fondamentales de l'état, & d'élever un pouvoir arbitraire (ce ſont là les grandes images que l'on préſente aux Anglais, lorſqu'on veut les déchaîner contre la cour, & les entraîner à tous les tranſports frénétiques, qu'ils appellent *l'amour de la liberté*); on porta le flambeau le plus ſévère ſur ſa conduite,

Charles Ier : n'y voit-on pas une révolte éternelle du parlement, contre ſon ſouverain ? ne ſont-ce pas ſes ſourdes menées, ſes cabales renaiſſantes, ſes mutineries ſans fin qui ont conduit ce monarque ſur l'échafaud ? En un mot, on ſent à la lecture de chaque article, que ce qui cauſa la perte du comte de Strafford, fut ſa fidélité & ſon amour pour ſon maître. Pour juger de toute la méchanceté des hommes, & en même temps de leur extravagance, ou plutôt de ce qu'en Anglais on appelle *non ſenſe*, il faut les conſidérer réunis en ſociété, &c.

en qualité de président du conseil d'York, de gouverneur d'Irlande & de commandant des troupes en Angleterre. Cette inquisition fut poussée jusqu'à la recherche la plus minutieuse & la plus méprisable; on rapporta des expressions, des mots; on en interpréta, on en tourmenta le sens; on alla fouiller dans ces faiblesses si passagères, qu'oublient même ceux à qui elles sont échappées. Il n'y a personne sur la terre, qui puisse soutenir impunément un semblable examen. Enfin on travailloit de toutes ses forces à former de tant de parties si peu liées, un ensemble qui composât, suivant le systême qu'on s'étoit prescrit, *le crime de haute trahison.*

Qui puisse soutenir impunément un semblable examen. Clarendon est bien de ce sentiment. « On ne considéra point, » dit-il, qu'une telle inquisition étoit contraire à la pra» tique qui s'étoit toujours observée, que si l'on se don» noit la liberté d'examiner toute la vie de chacun en » particulier, il seroit facile de préparer des charges contre » les personnes du monde les plus innocentes, & qu'un » artificieux & diligent persécuteur pourroit tordre & » pervertir les discours familiers les plus indifférents, & » en faire telle application qu'il voudroit ».

Suivant le systême de scélératesse qu'on s'étoit prescrit. « Il » fut accusé de haute trahison, (c'est Rapin Thoyras qui

Tous ces poisons furent versés à grands flots & jusqu'au dégoût : Strafford se prépare à répondre ; il expose d'abord un maintien noble & modeste, qui auroit dû prévenir en sa faveur. On remarquera qu'il n'eût qu'un instant pour se recueillir, & pour détruire un édifice d'accusation qui avoit coûté plus de quatre mois de travail à ses ardents persécuteurs. Toute l'assemblée attache sur lui les yeux ; on est avide de l'entendre ; ce grand homme se lève : un silence profond succède à un murmure général, & c'est ainsi

» parle) non que dans le peu de temps qui s'étoit écoulé » depuis l'ouverture du parlement, les communes pussent » avoir aucune certitude qu'il étoit coupable de ce crime, » mais sur une *certaine notoriété publique*, & sur la conviction » intérieure de la plupart des membres. Après que, sur » cette accusation, le comte eût été envoyé à la tour, » la chambre chercha les articles sur lesquels elle devoit » fonder son accusation, & quand ils eurent été portés » aux seigneurs, on chercha des preuves pour les appuyer ».

Singulière façon d'intenter un procès criminel ! & c'étoit dans une des premières capitales, à Londres, que se passoit cette scène, aussi barbare que ridicule, & non chez les Hottentots ! c'étoit au sein d'une nation philosophe, que quelques-uns de nos écrivains enthousiastes nous offrent pour modèle de législation & d'équité ! *ô cæcas hominum mentes !*

qu'il repouſſe la foule de traits dont il vient d'être accablé :

» Mylords,

» Je chercherai à me rappeller, autant qu'il me ſera » poſſible, les plus odieuſes imputations dont on » me charge, afin de les combattre & de les dé- » truire ſucceſſivement. Avant que d'entrer dans » ces détails ſi ſenſibles pour un homme qui n'a rien » à ſe reprocher, on me permettra une obſervation: » il faut qu'on ſoit convaincu que l'innocence a » bien des reſſources, puiſqu'on ne m'a laiſſé à » peine qu'un quart-d'heure pour repouſſer & ren- » verſer cette maſſe énorme de machinations, qu'on » a employé plus de quatre mois à former & à » élever contre moi ; je vois trop que le projet eſt » de m'en accabler : mais la vérité, mais le ciel qui » eſt ſon appui & ſon vengeur, me ſoutiendront, » & j'entre avec ce bouclier dans une lice où tout

Qu'un quart-d'heure. Le comte, en-effet, avant qu'il fût conduit à la barre, ignoroit totalement quelles charges & quelles preuves on produiroit contre lui. Rien de plus vrai qu'il n'eût que très-peu de temps pour ſe recueillir, (liſez Clarendon.) D'ailleurs on s'eſt conformé exactement pour le fonds, au diſcours de Strafford, que le même auteur nous a conſervé.

» me présente une ruine inévitable. Je répondrai » donc, MYLORDS, comme je vous en ai pré» venus, aussi exactement que ma mémoire pourra » me servir, article par article ; & mon cœur est » plein de mes moyens de défense : il brûle de » s'épancher.

» On veut sans doute, que je me débatte contre » le fer qui se lève pour m'égorger ; j'aime à croire, » MYLORDS, qu'on ne demande pas à immoler la » victime de sang-froid, qu'on accorde du-moins » au sacrifice cet appareil qui en diminue l'horreur » aux yeux indifférents, qu'en un mot, il y a en» core quelque sentiment de pudeur dans ces ames » affamées de ma perte : oui, elles s'efforceront de » couvrir l'abyme où elles m'entraînent, du voile » imposant de la justice. Et comment la concilier » cette justice, avec l'iniquité scandaleuse qui me » poursuit, qui me presse, qui m'enveloppe de tous » ses rets artificieux ? Est-ce la justice, MYLORDS, » qui a dicté cet ordre tyrannique du comité, de » saisir, de m'enlever tous mes papiers d'où for» tiroient la conviction, le jour de la vérité, ce » jour terrible qui confondroit mes accusateurs, & » feroit briller mon innocence ; je m'occupois du

» soin de servir l'état, de vous servir, tandis que dans » la nuit du complot & de la perfidie, on prépa» roit ces charges, l'ouvrage de la méchanceté la » plus réfléchie & la plus noire? Est-ce la justice qui a » dévoré ma fortune, tous mes biens, qui m'en a dis» puté jusqu'aux moindres débris, qui m'a jetté dans » une prison, qui s'y repaît du spectacle affreux » de ma misere? Oui, MYLORDS, de ma misere, » je ne rougis pas de vous le dire; à peine ils m'ont » laissé de quoi subsister... quelques personnes ici » me témoignent de l'émotion... la haine active » n'en est pas demeurée à ces actes de barbarie: » tous ceux en Irlande, qu'on a soupçonnés seule» ment de pouvoir déposer en ma faveur, se sont » vus attaqués, condamnés, plongés dans les ca» chots, couverts de cette flétrissure dont on aspire

Qui a dévoré ma fortune. Ne perdons point de vue le grand chancelier, voici ce qu'il nous dit au sujet du comte: « Il » se plaignit que par un ordre du comité, qui avoit préparé » les charges contre lui, on avoit saisi & enlevé tous » ses papiers qui prouveroient son innocence, qu'en vertu » du même ordre, on avoit saisi pareillement tous ses » biens, ses meubles, sa vaisselle d'argent, en-sorte qu'il » *n'avoit pas de quoi subsister* dans la prison, &c. »

» à me fouiller, accufés enfin du *crime de haute* » *trahifon*, car voilà le phantôme qu'on préfente » au peuple Anglais pour l'irriter contre nous, » & légitimer notre perte; le vertueux Ratcliffe,

---

Du crime de haute trahifon. Rapin Thoyras, qu'on ne fçauroit foupçonner d'avoir voulu favorifer Strafford, eft le premier à convenir, « que l'accufation ne portant que » fur la prétendue intention du comte, d'avoir afpiré à » renverfer les loix fondamentales du royaume, la plus » grande partie des crimes dont il étoit accufé, ne pou» voient être regardés comme des crimes de *trahifon*, qu'en » fuppofant cette intention ». Hume vient à l'appui de Rapin: « quoique le comité, dit-il, qui rédigea les chefs » d'accufation, y eût employé quatre mois entiers, & que » toutes les réponfes du comte fuffent faites fur le champ, » il fuffit de les comparer, pour reconnaître qu'il étoit » innocent du crime de *trahifon*, dont on n'apperçoit » pas même l'ombre, & que fa conduite, en paffant fur » les infirmités humaines expofées à de fi févères obfer» vations, étoit fans reproches, & méritoit même des » éloges ». On ne peut trop s'arrêter fur cette monftrueufe accufation: elle prouve bien à quel excès fe porte la méchanceté humaine, & en même temps elle fait voir la baffeffe & l'abfurdité de fes moyens. Le crime feroit-il toujours accompagné d'une forte de mal-adreffe qui le trahit?

» vous le connaissez tous, osoit se déclarer mon
» ami, & aussi-tôt on l'a puni d'une si noble fermeté;
» ce gentilhomme, d'une vie irréprochable, a reçu
» le traitement d'un vil criminel; on s'est hâté d'é-
» touffer le cri de son ame soulevée d'une juste in-
» dignation, & impatiente d'éclater & de me justi-
» fier. Et c'est ainsi que les ministres des loix les
» font agir avec cette impartialité dont elles doivent
» être animées! des loix! ils ne les ont jamais con-
» nues! C'est à leurs passions honteuses qu'ils sacri-
» fient! voilà l'esprit qui les conduit, qui les dirige!
» Ils ont eu le front d'avancer, qu'en Irlande, j'a-
» vois passé les limites du pouvoir que me donnoit
» ma commission. Qu'on m'oppose l'exemple de
» mes prédécesseurs: je me suis fait un devoir scru-
» puleux de marcher sur leurs traces; je les ai suivies
» pas à pas. On m'avilit, en me représentant comme
» un exacteur avide, engraissé des dépouilles d'un
» royaume confié à mon administration! MYLORDS,
» transportez-vous dans ces contrées; allez, allez
» contempler ces campagnes, qui n'étoient que des
» landes sauvages, abandonnées aux bêtes féroces:

* *Des landes sauvages.* L'agriculture en Irlande, eut des obligations immortelles à Strafford. Nous avons rapporté ce que Hume dit à ce sujet.

» l'abondance dont elles sont couvertes, répondra » à mes ardents persécuteurs ; prenez ma défense, » parlez, hommes respectables, que n'a point encore » infectés la contagion des villes : dites comment » je vous ai arrachés à cette glèbe ingrate, que vous » n'arrosiez que de sueurs stériles, que vous trem- » piez de vos larmes, comment de fécondes moisf- » sons ont, par mes soins, payé vos travaux ; que » vos femmes, que vos enfants élèvent la voix ! » n'ai-je pas répandu sur vous d'utiles largesses ? » n'ai-je pas ranimé vos manufactures languissantes ? » ne me devez-vous pas tous les fruits d'une heu- » reuse industrie ? qui a étendu votre commerce, » augmenté votre marine ? Terre enfin si inculte » jusqu'à moi, qui t'a rendu la vie, changé tes dé- » serts en des cités florissantes ? qui t'a fait connaître » le véritable esprit de la religion, ennemie de l'inhu- » manité, de l'horrible fanatisme, du délire persécu-

---

Le véritable esprit de la religion. Strafford, effectivement, introduisit en Irlande, dans la religion protestante, cet esprit de douceur qui doit être la première base de toute religion : on persécuta moins les catholiques, & il régna moins d'inimitié entr'eux & le parti opposé.

» teur ?.. MYLORDS, que mes lâches accuſateurs » courent dans ce pays ; ils n'auront qu'à ouvrir » les yeux, & ils me jugeront. Ils s'écrient que j'ai » traîné Mountnoris aux pieds de l'échafaud : ce ſont » les loix, c'eſt la cour martiale qui avoit prononcé » ſur ſon ſort, & non la voix du gouverneur ; je me » hâtai de le dérober à ſa ſentence ; j'intercédai le » roi en ſa faveur, & c'eſt à ma prière qu'il obtint » ſa grace ».

On paſſe ſur une infinité d'articles trop longs pour être rapportés ici, auxquels Strafford répondit avec la même liberté d'eſprit, & le même courage. Venons au grand chef d'accuſation : c'eſt à cet endroit que l'ame du comte parut ramaſſer toutes ſes forces, & ſe ſoulever avec une noble vigueur : « Je crois, MYLORDS, avoir fait rentrer dans les » ténèbres toutes ces vapeurs malignes, dont la mé» chanceté de mes ennemis vouloit me couvrir,

---

Mountnouris. Le lord Mountnoris avoit, dans un repas, tenu des propos offenſants, ſur le compte de Strafford ; depuis on l'avoit accuſé d'avoir excité une ſédition contre ſon général : la cour martiale lui fit ſon procès, & il auroit perdu la vie, ſi Strafford n'avoit eu recours pour lui à la clémence royale.

» Je ſuis arrivé au moment le plus terrible de l'at-
» taque, où l'on m'oppoſe un géant pour m'écraſer.
» Mon indignation, ma fureur, ont peine à ſe contrain-
» dre : moi, coupable *du crime de haute trahiſon!*
» C'eſt ainſi qu'on appelle le projet inſenſé qu'on
» me ſuppoſe, de *renverſer les loix fondamentales*
» *du royaume, & d'établir le pouvoir arbitraire.* An-
» glais, l'avez-vous pu imaginer? c'eſt ſur une dé-
» lation mépriſable que cette monſtrueuſe inculpa-
» tion s'appuie! Ouvrez votre livre des loix: vous
» y verrez qu'un témoin ne ſuffit pas pour perdre
» un accuſé. Et quel témoin ſert la rage de l'envie
» & de la vengeance? d'après quelle dépoſition m'ont-
» elles prêté le deſſein le plus abominable que puiſſe
» concevoir un Anglais? J'oſe en appeller au ſou-
» verain lui-même: ne m'a-t-il pas ſouvent entendu
» répéter ces paroles : *que ſi la néceſſité impérieuſe*
» *obligeoit quelquefois le monarque de donner atteinte*

Ouvrez votre livre des loix. Selon un ſtatut d'Édouard VI, perſonne ne peut être accuſé ni condamné, que ſur la dépoſition de deux témoins irréprochables & dignes de foi, produits en préſence de l'accuſé, à moins qu'il ne s'avoue coupable, &c.

» *à la loi, cette sorte d'offense devoit être accompa-*
» *gnée d'un extrême ménagement, & qu'aussi-tôt* qu'il
» étoit possible, il falloit s'occuper d'une juste ré-
» paration pour tout ce que la loi avoit souffert de
» *cette espèce d'exemple contagieux* : tels ont tou-
» jours été mon esprit & mes discours. Vous avez
» oublié que j'ai été un des plus zélés soutiens de
» la constitution Anglaise. Combien de fois ces
» voûtes ont-elles retenti de mes accents patrioti-
» ques en faveur de nos libertés ? combien de fois
» me suis-je exposé au ressentiment du trône ?
» Mais je l'avouerai avec la même assurance, devant
» l'Angleterre rassemblée : la conservation de vos
» droits vous emporte, vous égare, vous rend aveu-
» gles sur vos devoirs, injustes, inhumains ; vous
» outragez à la fois l'état & le roi, car l'un & l'autre
» ne doivent point être séparés, si vous voulez gar-

Ne doivent point être séparés. Hume nous dit ces mots, qu'on ne doit pas oublier, quand il s'agit de la constitution anglaise : « Deux noms aussi sacrés que ceux du roi » & du parlement, étant une fois en opposition, on ne » s'étonnera point que le peuple fût agité par les factions » & les animosités les plus violentes ». C'est bien-là la source des malheurs du chef & de la nation, & on applaudiroit à une telle constitution ! elle ne seroit pas vicieuse ! &c.

» der un heureux équilibre, & servir de modèles aux
» autres nations. Vous armez contre le souverain
» toute l'audace, toute la fureur de sectes intolé-
» rantes & méprisables ! Sans doute j'ai pris quel-
» quefois la liberté de blâmer sa bonté excessive :
» elle lui causera une foule de chagrins, & plaise
» au ciel, qu'il n'en éprouve pas des suites plus
» cruelles ; que vous-mêmes, MYLORDS, ne soyez
» exposés à ces révolutions, qui amènent néces-
» sairement un déluge de calamités, & souvent le

De sectes intolérantes & méprisables. Il n'est pas possible de lire à la fois, sans mépris & sans indignation, tous les détails qui concernent ces fanatiques, les seuls auteurs de la perte de Charles Ier, & qui ont pensé détruire à jamais l'Angleterre ; il faut gémir sur la misérable faiblesse de l'esprit humain, quand on le voit égaré à ce point, par le délire de la superstition. Croiroit-on que ces excès furent portés, dans la suite, jusqu'à exiger de Charles II, une déclaration par laquelle il reconnaîtroit hautement « que » son père avoit péché en prenant femme dans une fa- » mille idolâtre, & que le sang versé dans les dernières » guerres lui devoit être imputé » ? Oser proposer à un fils un tel acte ! il n'y a que des foux qu'on envoye à *Bedlam*, ou des forcenés qui soient capables d'une semblable atrocité.

» renverſement de l'empire ! eſt-ce-là vouloir *intro-* » *duire le pouvoir arbitraire*, *entreprendre d'anéantir* » *les loix fondamentales* ? & lorſque les preuves ſe » refuſent, c'eſt mon *intention* qu'on prétend accu- » ſer ! Voilà, MYLORDS, un crime d'un nouveau » genre; je me ſuppoſe aſſez ennemi de mon pays, » & de l'honneur pour avoir conçu cet infernal » projet : depuis quand l'intention peut-elle rendre » un homme coupable de *trahiſon* ? Cette ſingula- » rité, auſſi abſurde que monſtrueuſe, ſe trouve- » t-elle dans le fameux ſtatut d'Edouard III ? Il vau- » droit bien mieux être ſans loi, & nous ſoumettre » à la volonté abſolue d'un maître, que d'imaginer » de ſemblables procédures. MYLORDS, ſi vous » êtes jaloux, comme je n'en doute pas, de pour- » voir à la ſûreté du royaume, à votre ſûreté pro- » pre, à celle de vos enfants, hâtez-vous de dé- » vouer aux flammes ce prétendu code, ſi étranger » pour l'humanité, pour la raiſon, qui renferme tou- » tes les interprétations de la trahiſon arbitraire ; » c'eſt-là le labyrinthe affreux où s'égarent les loix ; » quoi! elles ne chercheroient qu'à trouver, qu'à égor- » ger des victimes ! rejettons ces actes ſanglants, reſtes » gothiques de la barbarie de nos pères, laiſſons-

» les enſevelis dans la poudre qui les dévore. Prenez » garde, MYLORDS, que je ne ſois un malheu» reux exemple qui entraîne votre perte & celle » de nos libertés. Une parole imprudente, une action » échappée à une vivacité peu réfléchie, ſuffiront » pour exercer la calomnie, ſi ingénieuſe à trouver » des crimes! & alors, qui pourra, ſans crainte, » ſe repoſer ſur ſon innocence? Le ſoupçon viendra » jetter l'alarme au ſein des familles; plus de for» tunes, plus de vies qui ſoyent aſſurées; regardez, » contemplez les inconvénients ſans nombre, les dé» ſordres où tombent un gouvernement en proie à de » telles machinations. Je le répète, MYLORDS, » c'eſt ſur vous-mêmes que vous allez décider; j'oſe » vous interroger: quel eſt le citoyen qui voudra ſe » charger de veiller à l'adminiſtration, ſi elle eſt » hériſſée de tant d'obſtacles difficiles à ſurmonter? » quel eſt le miniſtre qui prendra dans ſes mains » le timon de l'état, quand il courra les riſques » de voir ſa conduite *peſée grain à grain*, & ſes

---

Peſée grain à grain. Ce ſont les propres expreſſions du comte. Toute la fin de ce diſcours eſt, à peu de choſe près, empruntée de l'original. C'eſt ainſi qu'un préſident du comité, qui dirigeoit l'accuſation, nous repréſente Strafford: « jamais

» actions les plus innocentes ou les plus sages, soumises à une interprétation perfide & calomnieuse? » Personne, personne ne se présentera pour remplir » une place si dangereuse; tout ce qu'il y a de gens » d'honneur & éclairés, fuiront cet écueil couvert » de mon naufrage, & la foule de maux qui naissent » de l'anarchie, inondera ce pays comme une mer » débordée, qu'il ne sera plus possible de faire ren- » trer dans ses limites.

» J'ai peut-être, MYLORDS, passé les bornes » d'une défense dont je croyois n'avoir jamais be- » soin : mais l'idée que l'Angleterre, que toute » l'Europe a les yeux attachés sur moi, qu'on est dans » l'attente du moment où je serai envisagé comme » innocent, ou comme criminel, voilà ce qui me trou- » ble. A l'égard de ce qu'on doit penser de moi, » la voix de ma conscience me suffit, pour me ras-

» homme ne joua un tel rôle sur un tel théâtre, avec plus » de sagesse, de constance, d'éloquence, avec plus de » raison, de jugement & de modération, & même avec » plus de grace dans son discours & dans sa contenance, que » ce grand & excellent personnage : aussi toucha-t-il de » remords & de pitié les cœurs de tous les assistans à l'ex- » ception d'un petit nombre, &c. »

» surer

» furer contre toute espèce de crainte ; j'emporterai
» au tombeau, malgré mes ennemis, mon estime,
» ma tranquillité : mais je laisse des enfants ; des en-
» fants... MYLORDS, il y en a parmi vous, sans
» doute, qui sont pères : ils me pardonneront cet
» intérêt, ces larmes... chers enfants ! qu'on me
» permette de me jetter dans vos bras... la flétris-
» sure imprimée à ma mémoire rejailliroit sur vous !
» je vous aurois donné la vie pour vous souiller du
» déshonneur !.. Ah ! MYLORDS, voilà le coup
» que je ne pourrai supporter ! Sans ces infortunées
» créatures, j'attendrois avec résignation l'arrêt qui
» va sortir de votre bouche. Mon ame a déja quitté
» la terre ; tous ces songes de grandeur, de for-
» tune, de gloire, se sont perdus à mes yeux ; j'en-
» tre dans l'immense carrière de l'éternité, & que
» votre sentence me soit favorable ou funeste, je
» n'en serai pas moins pénétré de reconnaissance
» pour l'Être Suprême, qui est le premier juge,
» le premier défenseur, l'unique objet que j'envisage ;
» je ne vois plus que Dieu. MYLORDS, pro-
» noncez ».

Ce discours de Strafford lui gagna presque toute l'assemblée ; on convint qu'on ne pouvoit se dé-

fendre avec plus d'habileté & de modération ; les seigneurs laissoient entrevoir qu'ils penchoient à l'absoudre. Dix-sept jours entiers furent employés à l'instruction de cet important procès ; le comte répondit toujours avec une réserve qui déconcertoit ses accusateurs ; il ménagea dans ses plaintes les communes, la nation Ecossaise & le parlement d'Irlande.

La chambre basse enfin désespéroit d'obtenir une sentence contre lui, par les voies légales : cependant elle regardoit sa mort comme un acte de vigueur nécessaire au salut de l'état : car c'est ainsi que les passions raisonnent & agissent, sur-tout dans les corps ; l'intérêt public est le grand prétexte de l'intérêt particulier ; c'est sous ce voile imposant, que celui-ci cache ses honteux ressorts. La perte de Strafford étoit donc résolue par cette

---

Agissent, sur-tout dans les corps. Les passions ont plus de prise sur les hommes réunis en société, que lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes ; on a observé qu'ils pensoient moins, parce qu'ils pensent d'après les autres ; & presque toujours l'esprit de parti est celui qui préside à la plupart des assemblées ; c'est peut-être une des raisons qui contribuent davantage à la ruine des républiques : que d'exemples l'histoire nous fournit de cette faiblesse & de cette *routine* d'opinions, que

troupe de scélérats, qui masquoient leur rage & leur vengeance, du faste hypocrite de l'amour de la patrie ; ils allèrent rechercher les témoignages d'un chevalier, Henri Vane, secrétaire d'état, & de son fils, tous deux reconnus pour être les ennemis déclarés du comte. D'après cette déposition mendiée, on s'occupa des moyens les plus prompts de conduire la victime à l'échafaud ; c'étoit à ce terme seul, que

---

l'on veut réduire à un seul & même jugement ! D'ailleurs, il entre une espèce de fanatisme dans l'attachement qu'un membre porte à son corps, & dès le moment que l'aveugle enthousiasme s'en mêle, il faut renoncer aux moyens de voir la vérité, & conséquemment de la faire connaître.

Henri Vane. Cet homme joue, dans l'histoire du comte de Strafford, le personnage le plus odieux ; il s'appuya de la délation de son fils, pour rapporter de prétendues paroles, échappées au ministre de Charles, d'où il étoit aisé d'inférer, disoit Vane, « que le comte avoit eu dessein de renverser la constitution du gouvernement, & d'exciter une guerre civile ». Il faut lire dans Clarendon ces détails : ils prouvent à quel excès peut nous égarer le désir de nuire ; il n'y a point d'hommes sur la terre qui résistent à de pareilles imputations ; cette accusation intentée par Vane & son fils, est un chef-d'œuvre de la méchanceté

pouvoit s'arrêter une haine qui avoit toute l'activité d'un feu dévorant. Le comte & ses avocats avoient pourtant conclu, « qu'il se flattoit d'avoir » fait connaître son innocence & sa fidélité; que, » quand les charges seroient entièrement prouvées, » toutes ensemble ne le rendroient pas *coupable de* » *haute trahison*, & il revenoit toujours à repré- » senter aux seigneurs : « que, s'ils prononçoient un » jugement, par aversion & chagrin contre sa per- » sonne, ce seroit un exemple d'une dangereuse » conséquence pour tous les pairs d'Angleterre ». Le conseil, ajoute Clarendon, de qui j'emprunte ces expressions de Strafford, étoit fort bon, & fut reconnu tel dans la suite, mais un peu trop tard.

Tous les traits étoient portés : il ne restoit plus

---

la plus réfléchie. Que Burnet a bien eu raison de dire dans sa préface ! « la longue expérience qui m'a fait sen- » tir vivement la bassesse d'ame, la méchanceté, & la » duplicité de l'homme en général, m'a disposé à croire » ordinairement le pis des partis, & des particuliers qui les » composent, &c. En un mot, le jugement rendu contre Strafford, fut établi sur un *oui-dire*, car il n'y a pas de doute que le prétendu témoignage de Vane servît de base à ce jugement inique.

à frapper que le dernier coup, qui devoit partir de la chambre haute; c'étoit aux ſeigneurs à prononcer ſur le ſort du malheureux favori de Charles Ier. Les communes, impatientes de déchirer leur proie, votèrent qu'il y avoit des preuves ſuffiſantes, que le comte de Strafford avoit tenté *de renverſer les loix fondamentales du royaume, & d'introduire le gouvernement arbitraire;* & il fut arrêté que *c'étoit un crime de haute trahiſon:* en conſéquence, la chambre lança contre l'accuſé le bill d'*attainder* ou de *conviction;* il fut envoyé à la chambre des pairs, afin qu'elle y mît ſa ſanction, formalité néceſſaire, & ſans laquelle le bill n'avoit nulle validité. Ce jugement d'iniquité avoit paſſé, malgré la réclamation d'habiles légiſtes, qui ne ſe laſſoient point de redire; que dans le procès de Strafford, il n'y avoit aucune apparence du crime dont on l'accuſoit. Le lord Digby fut un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de chaleur contre ce bill. Non, s'écria-t-il, vous ne l'enverrez point à la chambre des pairs, cet

Le lord Digby. Ce lord n'eſt point un perſonnage idéal: il ſe montra tel qu'on le dépeint ici; il s'éleva ſur-tout contre la dépoſition de ce chevalier Henri Vane, diſant » que les paroles ſur leſquelles l'accuſation étoit fondée,

ouvrage de l'iniquité & de la calomnie. Je ne suis point l'ami de Strafford : mais je suis le vengeur de la vérité, & c'est elle qui par ma bouche vous parle, vous crie que c'est vous qui serez criminels, souillés d'un assassinat, d'un meurtre infâme, si vous persistez à vouloir que Strafford soit puni. Il n'est point coupable, vous dis-je, de l'attentat dont vous le noircissez ; & jamais, jamais je ne donnerai mon consentement à un arrêt si révoltant. Quoi ! c'est sur le témoignage d'un seul homme que vous établissez la sentence la plus abominable ! encore ce vil accusateur a-t-il varié dans ses dépositions ; & vous osez vous dire Anglais, membres de la justice, organes des loix ! Vous les trahissez, vous les violez, ces loix saintes ; vous opprimez l'innocence : son sang, son sang vous appellera au suprême tribunal, aux pieds du Juge incorruptible ; votre détestable jugement retombera sur vos têtes ; vous serez en exécration aux siècles à venir ; on s'attendrira à jamais

---

» & qui devoient être prouvées par deux témoins, ne » l'étoient pas même par un seul, ne pouvant admettre » la délation de Vane, &c. Et en-effet, le lord Digby étoit bien éloigné d'être l'ami du comte.

ſur la deſtinée du malheureux Strafford ; on ne ceſſera de lui donner des larmes, de vous reprocher votre inhumanité, votre horrible injuſtice... Vous ne m'écoutez point ? adieu, je ne peux reſter plus long-temps parmi des monſtres d'iniquité & de barbarie tels que vous : & auſſi-tôt Digby ſe lève avec emportement, & court dans la chambre haute, pouſſer des cris en faveur de l'infortuné miniſtre. Les communes crurent dans la ſuite ſe venger de cet homme reſpectable, en ordonnant que ſon diſcours ſeroit brûlé publiquement par la main du bourreau.

Ce bill affreux eſt donc porté à la chambre des pairs. On employe, pour hâter ſon exécution, cet artifice groſſier, dont l'effet eſt toujours ſûr : on a recours à la ſtupidité & à la rage du fanatiſme ; les chaires retentiſſent de déclamations ſur la néceſſité de faire juſtice des *grands délinquants ;* les Puritains ſe diſtinguent par leurs invectives forcenées *contre la cour & ſes adhérants.* La populace hébêtée, c'eſt où tendoit le but de toutes ces farces de ſuperſtition & de patriotiſme, s'arme d'épées & de bâtons, & court entourer la ſalle du parlement, en criant de toutes ſes forces : *point de grace, la mort aux Straffordiens !* c'eſt ſous ce nom que ces miſérables

défignoient, parmi les feigneurs, les honnêtes gens qui paraiffoient n'être point difpofés à foufcrire au jugement le plus inique : ils étoient hautement appellés *traîtres à la patrie.*

Les pairs ne fe preffoient pas, malgré ces clameurs,

Les pairs ne fe preffoient pas. Quatre-vingt pairs avoient affifté au procès de Strafford : la crainte des fuites toujours défagréables des émotions populaires, écarta près de la moitié; il ne s'en trouva que quarante-cinq, lorfqu'on leur apporta le bill *d'attainder;* dix-neuf même eurent affez de fermeté pour fe déclarer contre ce bill; « preuve manifefte (felon » Hume) que fi la liberté eût régné, il auroit été rejetté par » une grande majorité de fuffrages ». Clarendon obferve que l'acharnement étoit porté fi loin, qu'on n'eût pas de honte d'avancer ces deux propofitions, « en matière de bills, » la fatisfaction intérieure de la confcience fuffifoit, quoi- » que la preuve ne fût pas entierement faite. » A l'égard de la difpofition de la loi, le folliciteur général Saint-Jean fe permit de dire ; « il eft vrai que nous donnons » des loix pour les lièvres & les daims, parce que ce font » bêtes de chaffe ; mais on n'a jamais prétendu qu'il y eût » de la cruauté à affommer les renards & les loups, tout » autant que l'on en peut trouver, parce que ce font bêtes » de proie ».

d'accepter le bill ; on en différoit la lecture ; ils recevoient à tous momens des messages de la part des communes, qui demandoient à grands cris qu'on scellât leur infâme jugement.

Charles ne sçavoit à quel parti s'arrêter ; il ne se dissimuloit pas que son trône étoit chancelant, qu'il ne jouissoit que de l'ombre d'une autorité impuissante ; on l'entendoit gémir hautement ; il demandoit des avis à tout ce qui l'environnoit, incertain auquel il céderoit. C'est dans cette perplexité que le lord Say vient le surprendre. A peine le roi l'a-t-il apperçu : — Mylord, ils veulent faire mourir mon pauvre Strafford ! les cruels ! ah ! que leur ai-je fait ? que leur a fait le malheureux comte ? & comment pourrois-je l'arracher de ces mains avides, qui brûlent de se rougir de son sang ? ah ! que ces barbares accourent m'ôter la vie ! je me verrois privé du serviteur le plus fidèle, de mon ami, de mon unique ami ! & par quels coups ? il est innocent : c'est moi qui suis coupable, puisque Strafford n'a fait que remplir mes volontés ; & c'est-là la récompense qu'il recevra de ses services & de son zèle ! la mort, la mort ! .. mylord, je n'y résisterai point. — Sire, il n'y a rien de désespéré ; la plupart des pairs, il est

aisé de le voir, penchent en faveur du comte; il faut que votre majesté se rende à la chambre haute, &, selon l'usage, y fasse appeller les communes : elle déclarera alors qu'elle ne sçauroit, en sûreté de conscience, donner son consentement au bill *d'attainder*; elle promettra seulement, pour ménager les esprits irrités, d'accéder à un acte qui jugera le comte incapable de posséder aucun emploi à la cour. Ah! interrompt le roi, qu'il vive, il n'importe à quel prix! mon amitié sçaura lui faire oublier ses disgraces... Vous êtes bien certain, mylord, du succès de cette démarche? — N'en doutez point, sire; par ce moyen, vous déroberez Strafford à la fin cruelle qui le menace... — Eh bien! eh bien! je suivrai votre conseil; je suis prêt à tout faire, pour arracher un homme que j'aime, à sa malheureuse destinée.

C'est ainsi que ce monarque, aveuglé par sa bonté, ployoit comme un roseau au gré de tous ceux qui l'environnoient; il embrasse le lord Say, bien déterminé à suivre son conseil. C'est en-vain que Strafford, du fond de sa prison, veut lui inspirer de la défiance au sujet de ce lord, & de l'avis qu'il lui a donné; en-vain il lui fait entendre, par son frère,

que Say eſt ſon ennemi, & que tout ce qui part d'un ennemi doit être rejetté : Charles s'obſtine à ne pas ajouter foi à ce que lui dit le frère de Strafford, & le lendemain il s'empreſſe d'aller à ſon parlement, où il tient ce diſcours en préſence des deux chambres ; nous en rapporterons ce qu'il y a de plus intéreſſant, d'après Rapin Thoyras.

« Je n'avois pas deſſein de vous parler de l'affaire » qui m'amène ici aujourd'hui, je veux dire de » l'accuſation de Strafford ; mais enfin nous tou» chons au moment qu'il faut, de toute néceſſité, que » je prenne part à ce jugement ; vous ſçavez que » j'ai été préſent à l'examen du procès, que j'en » ai ſuivi toutes les ſéances. Je vous déclare qu'il

Le frère de Strafford. Effectivement, le comte informé de la réſolution du roi, de ſuivre le conſeil de Say, lui envoya ſon frère, pour l'engager à ne pas ouvrir l'oreille aux ſuggeſtions de ce lord, « aſſuré qu'il étoit, que cette démar» che produiroit un très-méchant effet, & qu'il lui feroit » beaucoup plus avantageux que le ſuccès dépendît abſo» lument de l'honneur & de la conſcience des pairs, ſans » l'intervention de ſa majeſté ». Le roi parut d'abord diſpoſé à céder aux repréſentations du frère de Strafford : mais Say revint à la charge, & l'emporta.

» m'eſt impoſſible, en ma conſcience, de condamner
» le comte pour *crime de haute trahiſon*. Il ne me
» convient pas de vous en donner les raiſons, & ſans
» doute vous ne l'attendez pas de votre roi; il con-
» vient mieux à un prince de dire poſitivement
» ſon ſentiment: cependant il faut que je vous diſe
» des choſes très-véritables, que perſonne ne peut
» ſçavoir mieux que moi: il ne s'eſt jamais rien dé-
» battu dans mon conſeil, qui regarde l'infidélité
» ou le peu d'affection pour ma perſonne, de mes
» ſujets Anglais; jamais je n'ai eu de ſoupçons
» contr'eux; aucun de mes miniſtres & de mes ſer-
» viteurs ne m'a conſeillé de changer ou d'altérer
» la moindre des loix du royaume, & encore moins
» de les changer toutes; je veux bien même vous
» dire, que ſi quelqu'un avoit eu l'impudence de
» m'en parler, j'en aurois fait un exemple qui au-
» roit convaincu la poſtérité de mes intentions,
» car mon deſſein a toujours été de me gouverner
» ſelon les loix, & non autrement. Je ſouhaite que
» vous compreniez bien ma penſée. Je vous ai dit
» qu'en conſcience je ne pouvois pas condamner
» le comte de Strafford comme coupable de *haute*
» *trahiſon*. Sans doute, je ferai beaucoup pour ſatisfaire

» mon peuple : mais, ni la crainte ni aucune autre
» considération ne pourront jamais m'obliger à rien
» faire contre ma conscience ; je ne chercherai point
» à disculper le comte sur d'autres imputations :
» c'est à votre justice à éclairer ces matières ; tout
» ce que je puis vous assurer, sans vouloir vous
» rendre compte de ce que j'ai à faire, à l'avenir
» je ne me servirai de Strafford dans aucun emploi,
» je vous en donne ma parole de roi ».

Charles avoit cru, par cet acte de complaisance, accorder quelque satisfaction aux communes, & adoucir leur fureur : ce discours produisit un effet tout contraire à celui que le roi devoit espérer. Rien de plus vrai qu'on lui avoit suggéré un mauvais conseil ; & tout fait croire que ce prince avoit été le jouet de la perfidie du lord Say. C'est du-moins le sentiment de Clarendon.

La perfidie du lord Say. Il y a tout lieu de croire, en effet, que Say avoit été conduit par le seul desir d'entraîner dans le piége le comte ; ce lord étoit trop bien instruit des loix de son pays, pour se cacher le résultat de cette démarche inconsidérée de la part du souverain ; les communes ne manquèrent pas de crier, que Charles venoit de porter une atteinte éclatante à leurs priviléges ; « que si le roi

Enfin la foudre a tombé sur le malheureux Strafford : la chambre haute s'est rendue aux sollicitations pressantes de ses ennemis, & le funeste bill a reçu sa sanction de la part des seigneurs ; les cris d'une populace mutinée ont arraché ce consentement, dont s'offensera éternellement la justice. La nouvelle est bientôt parvenue au roi : *c'est alors* qu'il sent toute l'extrémité où *étoit* réduit le comte. Jusqu'à ce moment, il n'avoit entrevu le péril que dans le lointain : il n'a donc plus à se faire illusion sur le sort d'un infortuné qui périssoit la victime de son amour pour son maître. Il faut l'avouer : on ne sçauroit se figurer l'état violent du

---

» prenoit connaissance des bills qui se présentoient dans » les deux chambres, ce seroit exclure les suffrages, & » les mettre hors d'état de pourvoir, par de bonnes loix, » au salut de l'état : Charles, dit Hume, ne s'apperçevoit » pas que son attachement, pour Strafford, étoit le prin» cipal motif du bill, & que plus il faisoit voir d'inquié» tude & d'affection pour son ministre, plus il rendoit sa » ruine inévitable » ; c'est ce qu'avoit prévu, selon toutes les apparences, le perfide Say. La méchanceté a toujours plus de pénétration & d'adresse que la bonté. Charles ne vouloit que servir Strafford, & Say aspiroit à le perdre.

monarque ; il entendoit retentir à ses oreilles : *justice ! justice ! ou la mort de Strafford, ou la ville livrée aux flammes !* L'esprit de révolte agitoit un peuple immense qui investissoit le palais, & qui parloit d'enfoncer les portes, & d'immoler tout à sa fureur. « De quelque côté, dit Hume, que Charles » jettât les yeux, il ne voyoit ni sûreté, ni ressour» ces » ; la reine, en larmes, conjuroit son auguste époux d'accorder à ses sujets une satisfaction qui les rameneroit à leur devoir ; le conseil privé étoit assemblé ; tous se joignent à leur souveraine, & engagent le roi à passer cet horrible bill, disant « qu'il n'y avoit » que ce seul moyen de se conserver lui & sa posté» rité, qu'il devoit être plus touché du salut de l'é» tat que de la destinée d'un particulier, quelque » innocent qu'il pût être ». C'est vous, s'écrie Charles, vous les organes des loix, qui me donnez de semblables conseils ! quelle abominable politique ! avez-vous consulté l'équité, l'honneur & votre conscience ? ne s'éleve-t-elle pas contre vous ? est-ce la religion, la nature, qui vous suggère de telles maximes ? l'on ne doit point perdre un innocent, quand il s'agiroit de l'intérêt public, de la sûreté d'un royaume entier. Ces sentiments qui doivent être ma

règle inviolable, je les puise dans mon cœur, dans mes devoirs de roi, & un des premiers auxquels nous devons être assujettis, est de protéger l'innocence. C'est à ce titre que nous sommes les images de Dieu sur la terre. Madame, (s'adressant à la reine) il est inutile de vous flatter : plutôt ma mort, la destruction de l'Angleterre, que la perte d'un homme..... Barbares, ajoute-t-il, en fondant en pleurs, il fut mon ami, & c'est-là la victime que vous me présentez ! j'enfoncerois le couteau dans le sein de Strafford ! ah ! cruels ! déchirez, déchirez mon flanc ; jamais, non, jamais je ne scellerai de mon aveu un acte d'injustice aussi atroce. Me déshonorer à ce point ! Eh ! qu'est-ce qu'un monarque qui n'est pas juste, qui outrage les droits de l'humanité, qui laisse égorger l'innocence ? Encore un coup, qu'on ne m'en parle plus, qu'on ne m'en parle plus ! Bedford ! Bedford ! étoit-ce-là ce que vous m'aviez promis ? Charles

---

Bedford ! Le comte de Bedford étoit un des lords les plus puissants & les plus en crédit dans le parti populaire ; ses richesses & ses lumières relatives à l'administration, lui avoient donné une espèce d'autorité, que ses ennemis même sembloient être forcés de reconnaître ; d'ailleurs, il avoit une douceur & une honnêteté qui le

tomboit

tomboit accablé sur son siége ; il se relevoit avec emportement : — Ce que c'est que le malheur ! il n'y en a pas un de vous qui daigne me parler en faveur du comte ; je le vois bien, il n'a que moi d'ami ; & je le serai, je le serai ; ou je périrai avec lui.

Le tumulte augmentoit ; les cris redoubloient ; tout étoit frappé de terreur. Attendez-vous, reprend la reine, se précipitant aux genoux de Charles, que ces furieux viennent vous arracher de mes bras, se

---

rendoient aussi cher qu'utile au souverain. Il possédoit la charge de grand-trésorier d'Angleterre. Il avoit promis en secret au roi, de sauver la vie au comte de Strafford ; & par une sorte de fatalité qui poursuivoit cet infortuné, Bedford vint à mourir sur ces entrefaites. Il étoit tombé malade, huit jours après que le bill de conviction eût été porté à la chambre des pairs ; & il expira, en témoignant son chagrin de voir « la passion & la fureur qui régnoient » dans son parti ». Il confia même à ses amis qu'il craignoit « que la rage de ce parti n'attirât plus de maux sur ce royaume » qu'il n'en avoit soufferts pendant la longue cessation des » parlements ». Voyez Clarendon.

Charles tomboit accablé. Hume nous le représente éprouvant les plus douloureuses agitations & les plus violentes incertitudes, & déterminé à ne pas accorder son consentement.

baignent dans votre ſang ? Ah ! ſi vous ne tremblez pas pour vos jours, n'êtes-vous plus époux ? n'êtes-vous plus père ? voulez-vous qu'on m'aſſaſſine à vos yeux, que nos enfants... des ſanglots empêchent la princeſſe de pourſuivre. Le roi aimoit tendrement ſa femme ; il va ſe jetter dans ſon ſein : — Que me demandez-vous ? qu'exigez-vous ? que je ſois complice de la mort d'un ami, d'un innocent, qu'en un mot j'agiſſe contre cette voix intérieure, qui eſt le juge ſuprême de tous les hommes, que ma conſcience.... Le conſeil à ce mot interrompt le ſouverain : — Sire, ſur cet article nous ſupplions votre majeſté de recourir aux lumières de ſes évêques ; leur zèle, peut-être plus éclairé que le nôtre, vous tirera de cette perplexité. — Les déciſions de tout le clergé ne prévaudront pas ſur ce que me dicte la vérité, mon cœur ; il n'importe, je veux bien vous céder : qu'on les appelle !

Les évêques entrent chez le roi : on leur expoſe ſes ſcrupules. L'archevêque d'Yorck lui étale des maximes bien étranges dans la bouche d'un prélat : » qu'il y avoit une conſcience privée, & une conſ-

Qu'il y avoit une conſcience privée. Tout ce morceau eſt emprunté de Clarendon, qui, avec raiſon, trouve ces infâmes

» cience publique ; que sa conscience publique, » comme roi, ne le dispensoit pas seulement, mais » l'obligeoit de faire ce qui étoit contre sa conscience » privée, comme simple citoyen, & que la question » n'étoit pas de sçavoir s'il sauveroit le comte de » Strafford, mais de sçavoir si sa majesté périroit » avec lui ; que la conscience d'un roi pour sauver » son royaume, celle d'un mari pour sauver sa » femme, celle d'un père pour sauver ses enfants, » l'emportoient infiniment sur la conscience d'un » ami ou d'un maître, pour sauver son ami ou son » domestique. Votre majesté peut donc, ajoute l'ar- » chevêque, d'un ton de conviction, passer en toute » sûreté de conscience, l'acte contre son ministre ». Quoi ! interrompt le roi, ce seroit-là la morale de l'église ? ces distinctions odieuses émaneroient de cet esprit de justice, qui fait la base de notre religion ? Non, sire, s'écrie Juxon, évêque de Londres, on

---

sophismes aussi honteux qu'indignes d'un prélat ; Rapin Thoyras nous confirme ce que dit sur cet article le grand-chancelier, & il convient que Juxon fut le seul qui donna au roi un avis contraire.

Non, sire, s'écrie Juxon. » C'étoit, selon Hume, un » prélat d'une intégrité, d'une douceur & d'une hu-

en impoſe à votre majeſté ; elle a raiſon de s'en offenſer ; ce n'eſt pas là en effet ce que nous enſeigne une religion qui eſt l'équité même. Il n'y a qu'une ſeule conſcience pour tous les hommes, & ils ſont tous égaux aux yeux de Dieu. Sire, que votre majeſté s'en rapporte donc à ſon jugement intérieur : ſi, dans le fond de ſon ame, elle n'approuve pas le bill, elle doit bien ſe garder d'y conſentir. Mylord, lui dit Charles, en courant vers l'évêque, c'eſt vous qui êtes l'interprete du ciel & de la vérité ; vous me dictez ce que je dois faire... ce que je ferai.

» manité rares, accompagnées d'un jugement ſain » ; les Puritains déclamoient contre lui, malgré ſes éminentes vertus, « parce qu'il aimoit les profanes amuſemens de » la campagne ». Charles l'avoit revêtu de la charge de grand-tréſorier : il ſollicita la permiſſion de s'en démettre, auſſi vivement qu'un autre à ſa place en eût brigué l'obtention ; & cette ſorte de renonciation aux dignités, n'avoit pour objet, que de ſe livrer davantage aux ſoins de ſon diocèſe : il fut aſſez heureux pour avoir un mérite qui ſe faiſoit remarquer, & pour être à couvert de la haine & de l'envie. Ce fut Juxon qui aſſiſta le malheureux Charles Ier à la mort, & qui recueillit ſes derniers ſoupirs.

La reine accable Juxon, & ſon mari de reproches ; enſuite elle épanche ſa douleur en torrents de larmes ; elle ordonne qu'on lui amène ſa famille ; elle les prend l'un après l'autre dans ſes bras, & va les porter aux pieds du roi ; une foule de ſes ſerviteurs les plus affidés, ſe livroit au déſeſpoir. Charles ſe promenoit à grands pas dans ſes appartements ; il embraſſoit, tantôt ſes enfants, tantôt ſa femme ; il gémiſſoit tout haut, & ne proféroit que ces paroles : je ne puis... je ne puis y conſentir ; Strafford eſt mon ami, Strafford eſt innocent ; s'il a mérité la mort, c'eſt pour m'avoir obéi ; Juxon m'a tracé mon devoir ; il faut que je périſſe avec le comte.

On voyoit, des fenêtres du palais, la fermentation croître à vue d'œil ; c'étoit une mer mugiſſante, dont les flots menaçoient de tout inonder. Cette populace effrénée agitoit ſes armes & ſes flambeaux ; ils rempliſſoient l'air de leurs hurlements & d'imprécations ; ils brûloient de voir couler le ſang de Strafford ; la mort, en quelque ſorte, étoit ſuſpendue ſur Charles & ſur ſa famille.

C'eſt dans cette ſituation inexprimable, que le roi reçoit de ſon miniſtre cette lettre, où toute ſa grande ame s'étoit déployée.

» SIRE,

» J'apprends à l'instant, l'affreuse position où se » trouve votre majesté; je m'attacherai d'abord à » lui parler de ma reconnaissance : elle est sans bor- » nes ainsi que ses bienfaits; ah! sire! que j'en suis » pénétré! que mon maître me fait voir un ami » adorable & digne de tous mes respects, de tout » mon amour! Mais il faut que nous cédions l'un » & l'autre à cette nécessité cruelle, qui est au-dessus » de tous les événements. Aurois-je moins de cou- » rage que Goodman? l'archevêque d'Yorck a eu

---

Moins de courage que Goodman. Dans un moment de crise où se réveilla la fureur des protestants contre les catholiques, Goodman, jésuite, fut jetté dans une prison, & condamné à perdre la vie; le roi plus humain que les communes, qui avoient prononcé l'arrêt, refusa absolument de lui donner son aveu; la chambre en marqua beaucoup de ressentiment : Goodman, instruit de ces troubles, écrivit à Charles; il lui demandoit de subir le dernier supplice, plutôt que de se voir une source de mésintelligence entre le souverain & le parlement; cet homme aussi courageux que respectable, eut le bonheur d'échapper à la rage de ces forcenés, & d'être oublié sur la liste de leurs victimes.

» raiſon, ſire, de vous repréſenter que vous étiez
» roi, & le roi ne doit voir, ni l'innocent, ni l'ami:
» il ne doit jetter les yeux que ſur ſa famille, ſur
» lui-même, ſur ſon royaume. Ce peuple ingrat &
» injuſte demande ma mort : ne ſongeons, ſire,
» qu'à le ſatisfaire ; que ma tête tombe à ſes pieds!
» puiſſe mon ſang raſſaſier ſa fureur ! finiſſons une
» malheureuſe vie qui m'eſt importune ; mon inno-
» cence & le ſouvenir de vos bontés me ſoutien-
» dront dans cet horrible paſſage. Le ciel m'eſt té-
» moin que je n'ai jamais reſpiré que votre ſervice
» & celui de mon pays ! J'ai fait plus, ſire, que de
» vous prodiguer des marques de zèle : je vous ai
» aimé. Ah ! mon maître... mais je ne veux poin
» vous attendrir ; je vous coûte déja trop de peines
» encore une fois, laiſſez tomber le fer que votre
» pitié ſeule retient ; j'ai vécu pour vous & pour ma
» patrie, je périrai pour tous les deux. Peut-être
» ma mort vous ſera-t-elle ſalutaire, ainſi qu'à ce
» royaume en proie à d'éternelles diſſentions. J'oſe
» donc, ſire, vous adreſſer mes dernières prières :
» hâtez-vous de ſigner ce bill, qui ſans doute
» appaiſera un peuple furieux, & l'empêchera de

» porter plus loin son aveugle férocité. Mon con-
» sentement (ajoutoit le comte) vous acquittera
» plus devant Dieu, que tout le monde ensemble.
» On ne fait pas d'injustice aux malheureux, en cé-
» dant à leurs desirs ; & comme la grace du ciel me
» rend capable de pardonner avec une tranquillité
» qui flatte mon ame prête à me quitter, je puis,
» sire, disposer de cette vie terrestre ; je vous la ré-
» signe donc, avec toute la joie possible, par un
» juste sentiment de reconnaissance pour vos ex-
» trêmes faveurs. Oui, mes derniers soupirs seront
» encore remplis de vous. Le seul prix de ma mort,
» que je sollicite, est votre protection pour ma mi-
» sérable famille : qu'elle oublie les malheurs du
» père, & qu'elle ne se souvienne que des bontés
» de mon roi » !.. Charles n'en peut lire davantage ;
il s'écrie, en pleurant, & voilà l'homme qu'on veut
que je sacrifie ! La reine étoit étendue mourante,
versant des pleurs sur ses enfants qu'elle pressoit
tour-à-tour contre son sein. On n'entendoit qu'un

Mon consentement, ajoutoit le comte. Depuis ce mot, jusqu'à ceux, *pour vos extrêmes faveurs*, ce sont les propres expressions de Strafford.

ſeul cri qui preſſoit le monarque de céder à ce moment cruel ; il étoit entouré d'une infinité de ſeigneurs qui lui rediſoient ſans ceſſe : « que le conſentement écrit de la propre main du comte, devoit lever tous les ſcrupules de conſcience que ſa majeſté pouvoit encore avoir » ; on imagina même une eſpèce d'accommodement avec cette délicateſſe ſévère qui paraiſſoit inflexible ; on propoſa au roi, de ſigner une commiſſion à quelques lords de paſſer le bill, ce qui auroit autant de validité que s'il l'eût paſſé lui-même, avec cette différence cependant, que ſon conſentement ne paraîtroit point dans cet

On propoſa au roi. C'eſt à de pareils traits que nous offre l'hiſtoire, qu'il faut admirer la profondeur de *l'art du courtiſan :* comme il plie la logique à ſes paſſions ! Un certain empereur Turc, avoit donné ſa parole d'honneur à un de ſes favoris, que jamais il ne le feroit mourir ; l'homme en faveur vient à déplaire ; on vouloit s'en débarraſſer ; le prince étoit arrêté par ſa promeſſe. Un honnête muphti trouve un heureux moyen de concilier la barbarie du deſpote, avec ſes ſcrupules. Votre hauteſſe, lui dit-il, craint de confier ſon eſclave à l'ange de la mort, parce qu'elle lui a promis que de ſon vivant elle ne donneroit jamais l'ordre d'attenter à ſes jours : ſeigneur, daignez ſeulement prendre une heure ou deux de repos, le ſommeil

écrit. Quels ſubſterſuges pitoyables ! eh, que la méchanceté a de petits moyens ! car tous ces pairs n'aſpiroient en ſecret qu'à voir périr un homme qui étoit l'objet de leur baſſe jalouſie. On s'écrie que la reine rend les derniers ſoupirs, & effectivement elle étoit évanouie : ce ſpectacle fait prendre la plume à Charles ; enfin, il a ſigné, d'une main tremblante, la fatale commiſſion, & lui-même perd l'uſage des ſens, & tombe expirant à côté de ſon épouſe. Ce prince s'étoit peut-être flatté, que, comme ce conſentement n'étoit point volontaire, & qu'il ne l'avoit pas ſigné de ſa main, il en étoit moins chargé de l'injuſtice qu'il y trouvoit (ce ſont les obſervations de Hume) ; les mêmes commiſſaires, ajoute cet auteur, furent autoriſés en même-temps à conſentir au bill, qui rendoit le parlement perpétuel ; autre monument de la faibleſſe du roi, qui, ſelon Claren-

eſt l'image de la mort, & pendant ce temps, on vous déſera de la créature indigne de vivre, puiſqu'elle ne mérite plus de baiſer la pouſſière de vos pieds ; & par-là, votre conſcience ſera en toute ſûreté ; l'expédient fut applaudi & ſaiſi avec des louanges ſur la ſagacité de ſon auteur : le ſultan s'endormit, & les muets coururent étrangler le malheureux diſgracié.

don, au-lieu de paſſer le bill, auroit dû diſſoudre cet inique parlement, & aller ſe montrer à la tête de ſon armée. On peut bien dire que l'échafaud de Charles a été compoſé des planches de celui du malheureux Strafford.

Le roi dont, en quelque ſorte, la douleur égaroit la raiſon, prêt à tout tenter pour ſauver Strafford, envoye chercher Hollis ; à peine s'eſt-il offert

---

A la tête de ſon armée. Ce ſont les ſages obſervations de Clarendon. Il faut lire, à ce ſujet, tout ce que cet homme reſpectable allègue pour juſtifier Charles Ier ; ceux qui lui paraiſſoient le plus affectionnés, le trahiſſoient ; il ne pouvoit s'ouvrir à qui que ce ſoit, qui ne fût ſuborné, ou qui ne s'oppoſât à ſon avis ; il avoit inceſſamment à trembler pour ſes jours, pour ceux de la reine qui lui étoit extrêmement chère ; il devoit même ſe défier de ſon armée. Clarendon finit par ce réſultat : « ſi l'on fait réflexion ſur toutes ces circonſtances, on avouera que le roi ſe trouvoit dans l'état du monde le plus triſte, quelque parti qu'il prît, & qu'il eſt beaucoup plus facile de juger par l'événement ce qu'il devoit faire, ou ne pas faire, qu'il n'étoit facile de prévoir alors par quelles voies il ſortiroit de ce labyrinthe ».

Envoye chercher Hollis. On a employé à-peu-près en cet endroit les propres expreſſions de Burnet. Il n'eſt peut-

aux yeux du monarque : — Mylord, il s'agit de ma vie même : vous comprenez que je veux vous

---

être pas inutile de rappeller ici, que Strafford avoit épousé la sœur du lord Hollis, & que ce seigneur étoit dans le parti de l'opposition ; malgré son éloignement pour la cour, il servit effectivement avec chaleur son malheureux beau-frère, & ne put rien obtenir. Burnet, ennemi déclaré des Stuarts, fait entendre que ce fut la reine qui envoya le comte au supplice, en empêchant le roi d'aller au parlement, & lui suggérant l'idée d'y envoyer à sa place le prince de Galles, avec une lettre écrite de sa main. Il ajoute même, que Charles avoit mis au bas de la lettre cette apostille remplie de lâcheté : « *s'il faut qu'il meure*, (disoit-il en parlant du comte) » *ce seroit au-moins une* » *charité, que de différer jusqu'à samedi son supplice* ». Voilà de ces mensonges atroces, que l'histoire doit absolument rejetter. Est-il vraisemblable que Charles se fût égaré à ce point ; après toutes les marques de désespoir qu'il donna en faveur de Strafford ? Ce que c'est que l'esprit de parti ! comme il dénature la probité la plus reconnue ! A chaque instant, Burnet cède à la partialité la plus odieuse, & cependant c'étoit un homme respectable, & plein d'honneur & d'amour pour la vérité. Après de tels exemples, comment ajouter foi, un seul instant, à la plupart des écrivains ! Si un historien pouvoit parvenir à être impartial, ce seroit, sans contredit, le premier des hommes.

parler du comte. Vous sçavez combien je l'aime ! les nœuds qui vous lient à lui, me répondent que vous réunirez vos efforts aux miens, pour dérober votre beau-frère au sort dont il est menacé ; il est perdu, si nous l'abandonnons, & le temps presse. Votre majesté, dit ce seigneur, a le pouvoir de faire exécuter les loix : celles de ce pays lui donnent le droit de prolonger, pour quelque temps, la vie aux criminels condamnés à mort : il ne tient qu'à vous, sire, de faire valoir ce privilége si honorable pour un souverain qui, comme vous, sent que la bonté est la première qualité des rois ; usez-en, en faveur du comte de Strafford. Cependant mon avis, à moi, seroit qu'il vous adressât plutôt une requête, où il imploreroit votre sensibilité : il vous prieroit de lui accorder quelques jours pour arranger ses affaires, & se préparer à la mort. Votre majesté, ensuite, ce papier à la main, se présenteroit à son parlement, & lui adresseroit une harangue.

Hollis n'en demeure point à cette proposition : il compose lui-même ce discours, & le donne à transcrire au roi ; il promet d'appuyer les heureuses intentions du souverain. En-effet, Hollis eut recours à tous les moyens, pour conserver les jours de son

infortuné beau-frère ; il employa les représentations, les prières, les larmes ; il assura la chambre des communes, que Strafford reviendroit à ses premiers principes, qu'il chercheroit à témoigner sa reconnaissance au parti populaire ; au-lieu, ajoutoit-il, que sa mort pourra exciter des plaintes, & même une fermentation préjudiciable aux intérêts de l'état. Les raisons comme les supplications du lord, ne produisirent aucun changement ; la haine & la méchanceté avoient projetté la perte du comte, & il étoit arrêté qu'il n'échapperoit point à cette multitude de piéges dont il étoit investi.

Strafford, dans sa prison, s'abandonnoit à cette foule de réflexions que devoit nécessairement produire le sort qui l'attendoit ; l'espérance a peine à nous quitter : il y avoit des moments où cet infortuné entrevoyoit encore quelque lueur favorable. La cruelle vérité a bientôt dissipé ces faibles illusions : Carleton lui est envoyé par Charles lui-même. Il aborde le comte, en gémissant ; il ne pouvoit lui parler, tant ce qu'il avoit à dire l'accabloit ! Enfin, il rompt le silence : — Mylord, est-ce que mon trouble ne vous annonce pas ce que je n'ai point la force d'exprimer ? Je vous entends.

répond le comte ; Carleton, il faut mourir. Strafford continue, en se servant des propres expressions de l'écriture : « ne mettez pas votre confiance dans les princes, » ni dans les enfants des hommes, parce qu'il n'y a » point de salut à se promettre d'eux »... Mais je ne sçais comment ces plaintes peuvent m'échapper ! Carleton, c'est l'homme ici qui se trahit : il ne faut ni le voir, ni l'écouter ; dites au roi, que je meurs son fidèle sujet, que mon attachement à son service, & ma reconnaissance, ne finiront qu'avec mon dernier soupir. Hélas ! j'aurois voulu lui donner plus de marques de ma tendresse : puisse ma mort lui rendre cette tranquillité que je crains bien qu'il n'ait perdue pour toujours ! Mon sang ne suffira point à ces cruels ... allez, j'ai vécu ... qu'on s'occupe seulement de mes malheureux enfants ; sa majesté ne me refusera point cette grace ; c'est la dernière que j'implorerai de sa bonté.

Carleton, les yeux baignés de larmes, va rendre compte à Charles de sa commission : le monarque

---

Carleton. Le fait est vrai : Strafford ne put cacher sa surprise, & il lui échappa les paroles qu'on met ici dans sa bouche.

ſe livre au déſeſpoir ; il envoye ſon fils avec une lettre écrite de ſa propre main aux pairs, pour les engager de conférer avec les communes, ſur les moyens d'éloigner l'exécution de la ſentence : le croiroit-on ? ce prince ſe voit refuſer durement le moindre délai ; alors, il eſt tranſporté hors de lui-même ; il s'écrioit, il fondoit en larmes : non, répétoit-il au milieu des ſanglots, non, Strafford ne mourra point. C'eſt mon ami, c'eſt mon ami que je laiſſerois aſſaſſiner par des monſtres d'inhumanité ! eh ! que ces barbares prennent ma couronne, & que Strafford me reſte !

Strafford, dans des heures conſacrées au repos, étoit bien éloigné de le goûter. Ce ſont les infortunés qui veillent. Les ombres de la nuit augmentent encore la violence des chagrins ; elles leur prê-

---

Il eſt tranſporté hors de lui-même. Hume nous montre Charles ſi accablé de douleur, qu'il ne comprit pas tout le tort qu'il s'étoit fait, en ſouſcrivant à ce bill ſi funeſte à ſon autorité, qui rendoit le pouvoir de ſes ennemis perpétuel ; il ne voyoit, il ne ſentoit que la perte de Strafford ; « circonſtance, ajoute l'hiſtorien Anglais, qui prouve l'in- » tégrité de ſon cœur, & la bonté de ſes diſpoſitions.

tent

tent une teinte lugubre, qui semble les revêtir d'une forme matérielle, qui nous les rend sensibles, & nous les fait voir comme autant de spectres menaçants, dont nous sommes environnés. Le comte se représentoit sa grandeur passée, telle qu'une image fugitive; de ce tableau sans doute trop séduisant, il laissoit tomber ses yeux sur le vuide affreux du tombeau : c'étoit-là que son ame demeuroit attachée. L'homme abandonné à lui-même, dans un silence solitaire, ne sçauroit guères s'interroger sur la mort, sans que sa fermeté ne se déconcerte; la vanité nous égare, ou plutôt nous soutient jusqu'au dernier instant, & peut-être nous faut-il des témoins pour mourir avec résignation. Strafford sur-tout regrettoit son maître & ses enfants; leur sort l'occupoit encore plus que le sien propre.

La vanité. C'est, sans contredit, un des premiers mobiles de l'homme, & peut-être faut-il chercher à l'entretenir plutôt que de vouloir la détruire. Otez la vanité : qu'il y aura peu d'action de bienfaisance, sur-tout aucune action d'éclat! les exemples de vertu seroient encore plus rares qu'ils ne sont. Le grand art pour un philosophe législateur, seroit de sçavoir tirer parti de ce ressort si puissant du cœur

Le moindre bruit arrachoit le comte à cette forte de contemplation accablante ; il entend ouvrir sa porte : il reste étonné, il entrevoit un homme enveloppé d'un manteau, qui accouroit à lui : que me veut-on, dit le prisonnier ? Il n'a pas le temps d'achever. — Eh ! mon cher Strafford, ne reconnaissez-vous point votre ami ? A ces mots, l'inconnu s'est découvert. — Le roi ! — Oui, comte, c'est moi-même, qui viens vous sauver, ou mourir avec vous. — Vous, sire ! tant de bonté.... — Laissons-là, mon ami, des expressions de reconnaissance, que vous ne me devez point. Vous n'ignorez pas la fureur de vos ennemis, le despotisme barbare de cette chambre des communes, qui, tous les jours, porte des atteintes scandaleuses à la majesté du trône... enfin leur méchanceté a prévalu...

---

humain. S'il n'avoit point eu de spectateurs, Curtius, selon les apparences, ne se fût point précipité dans ce gouffre où il étoit bien assuré de trouver la mort, & Décius ne se seroit pas jetté au-devant d'un trépas certain. La plûpart des humains ne vivent pas en eux-mêmes, mais en autrui ; & cette sorte d'existence, si l'on s'attache aux résultats, est plus avantageuse que préjudiciable à la société. L'émétique, graces aux modifications qu'il reçoit, est devenu plus salutaire que nuisible.

Carleton doit vous avoir appris... Strafford, mon ami, votre perte eſt décidée, & je n'ai que des larmes impuiſſantes... Charles n'a pas la force de pourſuivre: il tombe, en pleurant, dans les bras de ſon miniſtre. — Vos pleurs, ſire! les larmes de mon maître, je dirai plus, du ſeul homme ſur la terre, que j'aime! ah, quel ſpectacle pour le mortel le plus ſenſible! ils peuvent m'envoyer à la mort; ils peuvent m'envoyer à la mort. C'en eſt fait, j'ai preſſé mon roi dans mes bras. Sire... ſire, vous perdez le ſujet le plus fidèle. — Comte, rejettons un attendriſſement qui ne peut que retarder l'exécution d'un projet, le ſeul qui ſoit à ma diſpoſition. Sçachez le but de ma démarche: Strafford, il s'agit de vos jours, & ils me ſont auſſi chers que les miens, & ceux de ma famille. J'ai donc tenté inutilement tous les efforts pour vous retirer des mains de vos bourreaux; il n'eſt qu'un ſeul moyen de vous dérober à leur rage, & voilà ce qui m'amène. Je me ſuis aſſuré votre geolier; c'eſt lui qui m'a ouvert la porte de votre priſon; il vous conduira; une barque vous attend, qui vous tranſportera l'un & l'autre aux rivages de France... vous vivrez, mon ami, vous vivrez, & moi... — Non, ſire, je ne

vivrai point à ce prix. Je ſens auſſi vivement que je le dois, le témoignage, j'oſerai le dire, de la plus vive, de la plus tendre amitié; j'en ſuis pénétré: mais, quand vous vous immolez à ce point pour conſerver mes jours, eſt-ce à moi de me cacher tout ce qu'il vous en coûteroit? & qui ſçait ſi ces furieux ne porteroient point leurs mains ſacrilèges?.... Ces inhumains... ſire, ils ſont capables de tout; & ce ſeroit le comte de Strafford qui auroit occaſionné... il ne m'eſt pas poſſible, il ne m'eſt pas poſſible d'accepter vos bienfaits... J'irai à l'échafaud, tout couvert des larmes de mon roi; la mort perd toute ſon horreur à mes regards. Vous me plaignez! vous me pleurez! ſire, je recommande ſeulement à votre majeſté, mes malheureux enfants; je les mets à vos pieds; qu'ils vous ſervent, &, s'il le faut, qu'ils expirent, comme leur père, pour le meilleur & le plus adorable des rois! — Vous dites, Strafford, que vous m'aimez! & vous balanceriez un inſtant à ſuivre le ſeul parti qui nous reſte? Vous figurez-vous la douleur que me cauſeroit votre mort? votre mort! mon ami, quel mot m'eſt échappé! encore une fois, n'héſitez point, partez; ce geolier vous accompagnera. Peut-être des temps

plus heureux..... — Il est inutile, sire, de s'en flatter; je connais le peuple Anglais, son fanatisme, son emportement... vous seriez sa victime, & c'est moi qui vous aurois exposé au comble des attentats! je serois l'assassin de mon roi! Sire, je suis content: je vois que vous daignez toujours m'aimer. Je le répète, je n'apperçois plus l'échafaud: mon trépas sera glorieux, vous me rendez justice: vous êtes convaincu que le penchant, autant que le devoir, m'attachoit à mon maître. J'ai embrassé mon ami, (permettez-moi cette expression). Et aussi-tôt le comte se jette dans le sein du monarque. — Oui, Strafford, oui, vous êtes mon ami, & mon ami refuseroit de m'entendre! Si vous mourez, que voulez-vous que je

Son emportement. Après l'histoire Bizantine, ce monceau de catastrophes horribles & inouies, de meurtres dégoûtants, y a-t-il un tableau plus révoltant que les révolutions produites par les débats & l'animosité des deux Roses? On croiroit voir une troupe de bourreaux qui s'entre-déchirent successivement; jamais la méchanceté humaine ne s'est portée à des excès plus affreux. Il faut cependan avouer que dans cette fermentation d'assassinats & de crimes il éclata de grandes vertus & des actions dignes d'être admirées.

devienne? odieux à moi-même, revoyant par-tout votre image, le sang qui va couler...ah! Strafford, Strafford, ne perdons point un moment; volez vers un asyle où l'on connaît l'humanité : la France est le refuge des infortunés que l'on veut opprimer; les étrangers malheureux deviennent ses citoyens; vous attendrez-là mes ordres.... Songez qu'à présent c'est votre roi qui vous commande : hâtez-vous de quitter ces lieux, profitez.... — Sire, je suis plus éclairé sur vos intérêts que votre majesté elle-même; ne m'accusez point d'une obstination qui vous offenseroit. Sans doute j'aspirerois à conserver ma vie, pour vous la consacrer encore jusqu'au dernier jour; mais, croyez-moi, sire, c'est à vous de vous retirer promptement de ce séjour odieux; que nos ennemis ignorent votre démarche; ils vous en feroient un crime. La seule grace que je demande à votre majesté, c'est d'étendre sur ma famille ces marques de souvenir que j'attends de votre généreuse amitié. — Strafford, vous êtes donc décidé.... — A faire mon devoir, sire, à mourir, sans compromettre votre majesté... Sire, le jour va paraître : si l'on vous voyoit...., — Ah! cruel, vous avez donc résolu de me rendre le plus malheureux des hommes!

— Ma mort, ſire, vous eſt peut-être néceſſaire : elle aſſouvira ces tigres ; mon ſang étanchera leur ſoif homicide, ils ouvriront les yeux ; ils auront des remords ; ils verront en vous le maître qu'ils doivent chérir & reſpecter. — Adieu, Strafford... adieu, mon ami... allez, ma mort ſuivra la vôtre... — Règnez, ſire, pour faire le bonheur de cette ingrate Angleterre, pour vous rappeller... ſire, vous augmentez mes peines ; ſéparons-nous, & ne m'oubliez jamais. —Quoi ! vous perſiſtez... — Votre majeſté me feroit en-vain arracher de ces lieux, voudroit en-vain me ſauver : je reviendrois apporter ma tête au fer qui l'attend ; mon parti eſt pris. La vie eſt un ſonge qui a paſſé pour moi ; c'eſt de la mort qu'il faut m'occuper, & je la recevrai.

Charles a recours à de nouvelles tentatives ; elles ne produiſent pas plus d'effet que les premières. Il quitte enfin le comte, après avoir pleuré dans ſes bras, l'avoir preſſé contre ſon ſein à pluſieurs repriſes ; tous deux ſe ſont ſéparés, baignés de leurs larmes mutuelles.

Strafford s'applaudiſſoit de ſon courage ; l'aurore s'eſt montrée ; il voit entrer dans ſa chambre ſes amis ſuivis de ſes enfants. Quel ſpectacle, s'écrie

le comte ! a-t-on juré de réunir toutes les armes pour attaquer ma ſenſibilité ? — Oui, Strafford, on a réſolu de triompher de cette dureté opiniâtre, révoltante ; c'eſt le roi, c'eſt le roi qui nous a chargés d'amener vos enfants. Vous avez réſiſté à ſa puiſſance, à ſon amitié, à ſes pleurs : braverez-vous encore la nature ? Ce maître ſi généreux, ſi bienfaiſant, ſe flatte que cette vue remportera une victoire qu'il n'a pu obtenir. Ces innocentes créatures, homme inflexible, embraſſent vos genoux ; elles vous conjurent de céder au roi ; il en eſt encore temps, fuyez, fuyez ; ſongez que c'eſt demain. — Je le ſçais, & j'y ſuis tout préparé. Penſez-vous que vos efforts réunis, que ma famille même pourra plus ſur mon ame qu'un ſouverain... qui eſt mon ami ? Pourquoi me porter ces coups ? ils ſont inutiles ; ils ne ſont qu'approfondir l'abyme ou je vais tomber ; mais ils ne peuvent m'en détourner ; j'y cours, parce qu'il le faut, parce que l'intérêt du roi même l'exige : non, mes amis, vous ne triompherez pas d'un malheureux qui doit mourir.

Cependant il comble de careſſes ſes enfants ; il les prend ſucceſſivement dans ſes bras, les inonde de ſes larmes : — Vous le voyez : je pleure, je

pleure, mais, je remplirai mon devoir; il a décidé ma mort... cruels! eh! vous déchirez mon ſein; éloignez ces tendres objets; ils retrouveront leur père dans ce roi qui mérite tant que nous l'aimions.... Encore une fois, ôtez mes enfants de mes yeux. Ah! nature, nature, que l'on a de peine à te combattre & à te vaincre! c'eſt donc demain... Il n'y a plus de délai à eſpérer... — Oui, tout eſt prêt. — Tout eſt prêt!... je ſuis réſigné à ce coup affreux... devois-je m'y attendre?.. Mes amis, je ſçaurai mourir. Que ſeulement ces chères créatures (& il preſſe ſes enfants contre ſon cœur) ne me ſuivent point! Vivez, mes enfants, pour me pleurer... pour aimer la mémoire de votre malheureux père. Hélas! il ne regrette cette miſérable exiſtence que pour vous ſeuls: apprenez de bonne heure où conduiſent ces places ſi peu dignes d'envie! & cependant voilà l'origine de ma perte! c'eſt à ce prix qu'on achète la faveur des ſouverains! qu'ai-je dit? le roi eſt encore plus à plaindre que moi; que mes ſentimens pour lui paſſent dans votre ame! adieu... mes larmes coulent... arrachez-les de mes bras, arrachez-les de mes bras. Ah! je ſens que la mort eſt horrible! elle rompt tous les nœuds... qu'ils s'éloi-

gnent ! que je ne les voye plus ! Ce ſont donc les derniers embraſſements que je leur ai donnés !

Strafford ne ſe ſépare de ſes enfants, qu'en verſant un torrent de pleurs. Il s'écrie : je ſuis père ! je ſuis père ! il ne m'eſt pas poſſible de me commander en ce cruel moment. Enfin il eſt reſté ſeul, livré à toute l'horreur du ſpectacle de ſon infortune.

Le roi ſouffroit peut-être autant que ſon miniſtre ; il parloit d'aſſembler les chambres ; on lui repréſentoit que tous ſes efforts étoient inutiles ; la reine étoit occupée ſans ceſſe à le retenir. Charles tomboit enſuite dans un accablement mortel ; le nom de Strafford étoit le ſeul mot qui lui échappât ; il tentoit de s'exprimer, & ſa voix expiroit dans les ſanglots : on craignoit qu'il ne ſuccombât à ſa douleur.

Ce jour, qui devoit être le dernier pour le comte, eſt arrivé : on vient le chercher, & on lui témoigne cette ſenſibilité, cet embarras qui lui annonçoient ſon arrêt. — Il n'eſt pas beſoin de vous expliquer ; c'eſt à la mort que vous venez me conduire : eh bien ! j'y marche. Il quitte donc ſa priſon pour aller à Towerhill, la place où étoit dreſſé ſon échafaud. Strafford s'arrête ſous les fenêtres de Lawd, de Lawd, l'homme qui lui étoit le plus attaché : — Mylord, c'eſt ici l'inſtant où

toute votre amitié doit se déployer... Mon ami, je vais mourir. Ne nous arrêtons plus aux grandeurs, aux songes de la terre ; que la religion me parle par votre bouche ! hélas ! j'éprouve qu'elle est l'unique consolation, &, je vous l'avouerai, elle m'est nécessaire. L'homme ne rougit pas, mylord, de se montrer à vos yeux. J'ai une famille, des enfants qui n'avoient d'appui que moi : il faut les laisser en proie à la rage de mes persécuteurs ! Je leur pardonne à ces méchants ; mais mon courage, mon courage... il m'abandonne, si vous ne me prêtez votre soutien. Ce sont vos prières que je sollicite : elles désarmeront l'Être suprême, qui sans doute est irrité, & me frappe : oui, je l'ai offensé ; mais j'ai déja bien expié mes fautes : il y a long-temps que j'endure un supplice, qui va finir. Le prélat fondoit en larmes : — Ah ! mon ami, mon ami, étoient-ce-là les services que je devois vous rendre ? Malheureux Strafford ! vous êtes la victime de votre tendre attachement pour notre maître. Bientôt les cruels me rejoindront à vous : je ne me cache point la fin qui m'attend.

Me rejoindront à vous. Lawd, en effet, fut comme Strafford, immolé au fanatisme & à la méchanceté de ses ennemis ; il resta en prison beaucoup plus long-temps que le

J'opposerai un front calme à leurs fureurs. Comte, levez les yeux : c'est-là que dans un moment votre ame jouit de la vérité; vous connaîtrez qu'il n'y a que Dieu qu'on doive implorer, qu'on doive aimer. Plaignons ces insensés qu'enivrent les erreurs terrestres!

---

favori de Charles Ier ; le tumulte des affaires avoit fait perdre de vue aux communes, le procès de l'archevêque. Ce digne vieillard supportoit avec patience les rigueurs de la captivité ; la rage des sectaires se réveilla ; ils reprirent avec plus de chaleur l'accusation intentée contre cet homme respectable. « Le crime *accumulatif*, (c'est » Hume qui parle) l'évidence *constructive*, tous ces ter» mes étrangers aux loix, qu'on avoit employés dans l'ac» cusation de Strafford, la même violence & la même ini» quité dans la conduite du procès, la même malignité » d'interprétation, la même cruauté d'oppression qu'on » avoit exercée contre la même innocence accompagnée, » peut-être, de moins de vertus & de lumières, parut avec » éclat dans toute la poursuite de cette cause. On insista » constamment sur l'accusation de papisme, qui étoit dé» mentie par toute la vie & la conduite du prisonnier, » & les moindres fautes prirent la plus noire couleur, » par cette imputation, dans laquelle on supposoit que » tous les crimes étoient renfermés. *Cet homme*, dit Wilden, » avocat général, en concluant un long discours contre

hélas ! ils ſont bien plus malheureux que nous : ils commettent le crime ! ils vont ſe ſouiller de votre ſang ! croyez que leur remords.... mon ami.... le prélat ne peut achever ; les pleurs lui cou-

---

» le prélat, *reſſemble* à Naaman *le Syrien : il eſt grand, mais cou-* » *vert de lèpre* ». Les communes convaincues qu'il étoit impoſſible de ſoumettre Lawd à une ſentence judiciaire, prirent ſur elles de prononcer contre ce vieillard, un arrêt de mort ; la crainte d'une émeute populaire empêcha encore les pairs de s'oppoſer à l'exécution d'un jugement auſſi atroce : ils cédèrent lâchement à l'animoſité de ces tigres altérés du ſang innocent. Quand on vint annoncer à l'archevêque, le ſort qui l'attendoit, *perſonne*, dit-il, *ne deſire plus ma mort, que je la ſouhaite moi-même.* Avant que de recevoir le coup mortel, il eut à eſſuyer toute la dégoûtante ineptie de diſcuſſions théologiques, dont l'accabla un certain Jean Cloteworthi, zélateur ardent de la ſecte dominante, & un des boute-feux de la chambre baſſe. Lawd, ſans écouter ce fanatique imbécile, porta ſa tête ſur le billot, & expira, en récitant des prières. Hume, en philoſophe ſenſible, ne peut retenir ſon indignation à ce récit. « L'exécution, dit-il, d'un vieillard infirme, qui » n'avoit offenſé perſonne dans une ſi longue priſon, ne » peut-être attribuée qu'à la vengeance de ces impitoyables » religionnaires, qui gouvernoient deſpotiquement les deux » chambres ».

pent la parole. Mylord, replique le comte, vous m'accorderez votre bénédiction ? Le respectable vieillard, à ce mot, pousse un profond gémissement, lève une main défaillante, bénit le comte, & tombe sans connaissance dans les bras de ceux qui le soutenoient.

Strafford reprend sa route; il a rappellé toute sa fermeté: jamais il ne s'étoit montré plus supérieur à sa fortune: on eût dit qu'il marchoit à son triomphe; il avoit la tête haute, cet air imposant de dignité qui arrache une sorte de respect. Cependant il étoit privé de tout ce qui peut consoler les victimes de l'adversité & de l'injustice; les spectateurs en général ne laissoient point éclater des marques de cette compassion, le soutien de l'innocence opprimée: c'étoit en lui-même que le malheureux Strafford devoit chercher & trouver toutes ses ressources: il avoit à combattre & à vaincre les terreurs attachées aux derniers instans, & la joie insultante de ses ennemis; quel spectacle pour ses derniers regards! J'emprunte de Hume ces observations philosophiques, qui sont si honorables pour la mémoire de l'infortuné favori de Charles Ier. Il n'y avoit donc que la religion & un héroïsme sans exemple qui pussent appuyer Straf-

ford. C'eſt dans ces moments qu'on éprouve combien cette religion nous eſt néceſſaire ! nous n'avons point de meilleur ami, & c'eſt preſque toujours le ſeul qui nous reſte !

Le comte eſt arrivé à l'échafaud ; il apperçoit ſon frère, & un grand nombre d'amis ; il paraît s'attendrir à leur vue ; enſuite il regarde avec nobleſſe cette foule de peuple dont il étoit entouré, & leur tient ce diſcours :

Nous n'avons point de meilleur ami. Que les hommes qui veulent nous priver de cette conſolation, ſont nos ennemis déclarés ! combien de ſituations dans la vie, où il n'y a que la religion, que la ſeule religion qui puiſſe adoucir nos maux, & qu'on reſſent alors l'impuiſſance de cette philoſophie dont la faibleſſe ſe trahit de toutes parts ! Je ne citerai qu'un exemple : voyez Charles Ier traîné à l'échafaud, un roi qu'on a couvert d'opprobres, au point que ces vils ſcélérats lui cracherent au viſage, prêt enfin à ſubir la mort qu'il n'avoit point méritée : toute la fermeté humaine auroit-elle pu ſoutenir ce prince infortuné, ſans l'idée d'un Dieu conſolateur, qui venge l'innocence, & la dédommage de ſes cruelles épreuves ? Un des plus beaux vers de M. de Voltaire, & qui doit ſe graver dans tous les cœurs, eſt, ſans contredit, celui-ci :

Si Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer.

« Vous avez demandé à grands cris ma tête : je » vous l'apporte ; elle va tomber pour satisfaire votre » vengeance. Vous prétendez réformer l'état, & c'est » par l'effusion du sang innocent que vous com- » mencez un si important ouvrage ! Puissé-je être » la seule victime qui vous soit sacrifiée ! le fana- » tisme vous égare : qu'il s'arrête à ces excès ! ou- » vrez les yeux sur vos injustices, & sur-tout rentrez » dans les bornes de ce respect que vous devez au » roi, à la patrie, à la patrie que vous croyez servir, » & que vous outragez ; ils auront été, jusqu'à mon » dernier soupir, les deux objets de mon zèle & de » mon attachement ; j'ai toujours défendu les droits » de ma religion & de mon pays. Je n'ai rien à » me reprocher à votre égard, & vous me faites mou- » rir sur un échafaud ! c'est-là ma récompense ! Je » suis Anglais & chrétien, je vous pardonne, oui, » je vous pardonne, pourvu que vous profitiez de » ma mort, que le repentir vous éclaire, & vous fasse » connaître la vérité : mes derniers vœux sont pour

---

Et chrétien. Clarendon nous dit : « ceux des spectateurs » qui lui souhaitoient le plus de mal pendant sa vie, fu- » rent touchés d'une mort si courageuse & si chrétienne ».

votre

» votre profpérité & votre gloire ; que l'Angleterre » partage fon bonheur avec fon roi ! & qu'elle n'ou» blie point que j'expire innocent » ! Ces paroles touchantes parurent attendrir quelques fpectateurs ; que l'efprit de parti, fi l'on peut s'exprimer ainfi, n'avoit point dénaturés. Le comte fe jette dans les bras de fon frère : — « Adieu, mon » tendre frère, il faut donc nous féparer ! je vous » recommande ma femme, mes enfants ; parlez» leur quelquefois de moi. Adieu, mes amis ; portez » ma bénédiction à ces dignes objets de mon amour ; » ils vont perdre leur père, leur fortune, leur état ; » que Dieu leur tienne lieu de tout !

Le malheureux Strafford s'ôte lui-même fes habits ; il fait enfuite quelques pas vers le fatal billot ; il eft prêt

---

Leur fortune, leur état. Le parlement ne porta point fon injuftice & fa barbarie jufqu'à cette extrêmité ; peu de temps après la mort du comte, il rétablit fes enfants dans leurs biens, & dans leur honneur ; « comme s'il s'é» toit reproché la violence avec laquelle cette affaire avoit » été conduite » : ce font les réflexions de Hume. L'acte même d'*attainder*, qui avoit caufé la perte de leur malheureux père, fut révoqué par un autre acte, fous le règne de Charles II.

à y mettre sa tête : « *Je rends graces au ciel*, dit-il, » *de me faire envisager la mort sans effroi, & de* » *ne pas permettre que je sois abattu par un moment* » *de terreur; je vais reposer aussi volontiers ma tête* » *que je l'aye jamais fait pour dormir* ». Il se livre aux mains de l'exécuteur, qui, d'un seul coup, termina sa vie.

Telle fut la fin d'un homme, que son extrême attachement pour le souverain avoit pu seul rendre coupable aux yeux du fanatisme & de l'audacieuse indépendance; peut-être, dans un pays si jaloux de sa liberté, avoit-il trop servi l'extension de la *prérogative royale*.

Je rends graces, &c. Tous ces mots soulignés, sont les propres expressions de Strafford, qu'on n'a pas voulu altérer.

De la prérogative royale. Elle donnoit au souverain des droits sur les douanes, ceux d'attacher à cette partie, des impositions, d'emprunter de l'argent sur des ordonnances particulières, émanées de sa *pleine puissance*, & des proclamations (ce qu'on nomme parmi nous, édits, déclarations du roi); elle lui déféroit le pouvoir écclésiastique, autrement la *suprématie*; il jouissoit encore du droit de *tonnage* & de *pondage*, qui originairement, il faut en convenir, n'étoit qu'un abus : ce fut une des principales causes de la perte des Stuards. La levée de ces impositions, sans l'aveu du

Combien les circonstances influent sur l'ordre des événements & sur les opinions ! Le comte, sous Elisabeth, eût été le ministre le plus applaudi & le plus heureux ; on auroit prodigué la louange à ses lumières, à sa fermeté, à son administration soutenue ; ses hautes qualités se fussent montrées supérieures à la calomnie & à la brigue, & en eussent triomphé : favori de Charles Ier, il est regardé comme l'ennemi de l'Angleterre ; on le punit des faiblesses de son maître ; la méchanceté toujours plus ingénieuse & plus active que la bonté, suppose à ce grand homme des crimes, tandis qu'à peine on étoit

---

parlement, parut aux communes sur-tout, blesser la constitution Anglaise, & l'on ne pardonna point à Charles, ce qu'on avoit accordé à tous les rois d'Angleterre, depuis Édouard II. Encore une fois, des guinées & des soldats, voilà ce qui manqua à ce malheureux prince ; ses prétendus torts ne sont que ceux de la fortune.

Combien les circonstances. Ce seroit-là un ouvrage digne d'un historien philosophe, de nous présenter dans un tableau rapide jusqu'à quel point le physique commande au moral ; que de fameux coupables eussent été des prodiges de vertu, s'ils eussent paru dans d'autres temps, à d'autres époques !

en droit de lui reprocher des fautes. Il périt enfin à quarante-neuf ans sur un échafaud. La vérité trop lente sans doute, mais que les obstacles ne peuvent empêcher de s'élever tôt ou tard de la fermentation des divers intérêts, est venue justifier le malheureux comte de Strafford; dans ces temps où le fanatisme & l'esprit de parti étoient si dominants, il fut regretté

ce même Brutus, qui délivra sa patrie du joug des Tarquins, eût pu, né un ou deux siècles après, être le fauteur de la tyrannie! à quoi tient la raison humaine, faible lueur continuellement vacillante, & presque toujours subordonnée aux passions & aux événements!

De lui reprocher des fautes. Clarendon, Rapin-Thoyras lui-même, font l'éloge du comte de Strafford; ce dernier avoue, « qu'il n'y a jamais eu un sujet en Angleterre auquel on ait donné plus de louanges qu'à ce ministre ». C'est ainsi que Hume en parle, & il sera assez intéressant pour les personnes qui veulent réunir l'instruction à l'amusement, de saisir d'un coup-d'œil tout ce que cet historien éclairé & impartial rapporte en faveur de l'infortuné favori de Charles Ier. « Quoique sa mort fût demandée à » grands cris, comme une satisfaction due à la justice, » & comme une expiation pour les atteintes qu'il avoit » portées à la loi, tous les historiens de quelque poids,

du petit nombre de gens éclairés & de gens de bien, qui avoient sçu se séparer de l'aveugle & odieuse multitude, & aujourd'hui tout est d'accord pour

---

» ne craignent point d'assurer que la sentence qui le con-
» damna au supplice, fut un plus grand crime, que le plus
» noir de ceux qui excitèrent ses ennemis implacables à
» le poursuivre avec une si cruelle industrie. Le peuple,
» dans sa fureur, s'étoit entièrement mépris sur l'objet de
» son ressentiment; il suffit de comparer les réponses du
» comte avec les chefs d'accusation, pour reconnaître qu'il
» étoit innocent du crime de *trahison*, dont on n'apperçoit
» pas même l'ombre, & que sa conduite, en passant sur les
» infirmités humaines, exposée à des observations si sé-
» vères, étoit sans reproches, & méritoit même des éloges.
» Les pouvoirs du conseil d'Yorck, dont il étoit président,
» avoient reçu, par les instructions du roi, une étendue
» dont on ne connaissoit pas d'exemple; mais la première
» institution de cette cour, étant venue d'une extension
» de la *prérogative royale*, le prince avoit varié souvent les
» instructions; & la plus simple autorité dont elle eût
» joui, étoit, à tout prendre, aussi légale que la plus étroite
» & la plus modérée. Il y avoit peu de justice à conclure
» que Strafford eût employé le moindre artifice pour se
» procurer cette grande étendue de pouvoir, puisqu'après

le venger de l'imposture & de l'injustice ; la génération présente pleure sur sa tombe, & proclame hautement son innocence.

» sa nomination, & dans la jouissance de cette autorité » qui excitoit tant de plaintes, il n'avoit pas pris place une » fois sur son siège, ni fait le moindre exercice de juris- » diction.

» Dans le gouvernement d'Irlande, son administration » n'avoit pas eu d'autre règle que l'intérêt de son maître, » & celui des peuples commis à ses soins... il avoit for- » tifié les ressorts de l'autorité, sans les serrer à l'excès. » On lui reprochoit, à la vérité, quantité d'actes de juris- » diction arbitraire, tels que des cours martiales, des loge- » ments militaires par billets, des décisions d'affaires au » conseil sur simple requête, des ordonnances publiées en » son nom, & des châtiments réglés pour les infracteurs : » mais, dans ce siècle, l'exercice de l'autorité à discrétion, » étoit commun en Angleterre même ; il étoit encore plus » nécessaire en Irlande, dans une nation peu civilisée, » à peine soumise, pleine d'aversion pour la religion & » les usages de ses conquérants (il est bien singulier qu'un » philosophe s'exprime ainsi.) Lorsque les chefs des com- » munes demandoient à chaque moment, que la conduite » du gouverneur d'Irlande fût examinée par les règles sé- » vères de la loi, il en appelloit à l'exemple de ses pré-

La mort du comte est bientôt parvenue aux oreilles du roi. Il se relève de son profond abattement ; il veut aller se précipiter sur le corps de son ministre : où courez-vous, s'écrient la reine & plusieurs lords, en s'opposant à son passage ? — Expirer avec

---

» décesseurs & à la nécessité incontestable de sa situation. » Il avoit entendu si parfaitement l'art de ménager les » élections, & de balancer les partis, qu'il avoit toujours » déterminé le parlement d'Irlande à lui accorder ce qui » étoit convenable pour le paiement des anciennes dettes, » & pour l'entretien des nouvelles troupes, & jamais il » n'avoit été réduit, comme le gouvernement d'Angleterre, » à des expédients condamnés par les loix, pour satisfaire » aux nécessités publiques. On n'auroit pu lui faire justement la moindre imputation de rapacité.... A l'égard » de la sentence contre Montnorris, c'étoit un acte de la » cour martiale, & non celui du gouverneur ; elle avoit été » portée d'une seule voix ; il n'avoit pas dit un mot aux » juges ; il avoit même paru devant eux la tête découverte, en qualité de partie, & s'étoit retiré immédiatement, pour leur laisser le champ libre. La sentence » lui semblant atroce, il avoit obtenu grace de sa majesté » pour Montnorris ; il ne l'avoit pas laissé un moment dans » le doute de son sort, & il lui avoit dit aussi-tôt, qu'il perdroit plutôt la main lui-même, que de signer l'ordre

Strafford. Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? retirez-vous, barbares ; laissez-moi ; sortez ; fuyez de ma présence ; j'ai pu souffrir cette horrible

---

» d'exécution pour une telle sentence ; enfin, le seul mal que » ce Montnorris eût souffert, avoit été la prison pendant » deux jours, après lesquels on l'avoit remis en liberté. » Cet homme, selon le rapport de beaucoup de gens, » étoit d'un caractère infâme ; il faisoit sa cour aux gou- » verneurs, par les plus basses flatteries, tandis qu'ils » étoient présents, & noircissoit leur réputation par les » plus odieuses calomnies, lorsqu'ils étoient rappellés. » (Cet homme-là possédoit bien l'esprit de la fortune)... » Lorsque Strafford avoit été rappellé en Angleterre, il avoit » trouvé l'état dans une telle confusion, par la révolte ouverte » des Ecossais, & par les mécontentements de la nation » Anglaise, que s'il avoit exécuté ou conseillé quelques » mesures violentes, il auroit pu justifier sa conduite, par » la grande loi de la nécessité, qui n'admet dans les maux » extrêmes, ni scrupule, ni cérémonie, ni délai. Mais au » fond, rien d'illégal dans les actions ou les conseils, ne » fut prouvé contre lui, & tout son crime, dans ces der- » niers temps, se réduisoit à quelques expressions chagrines, » ou peut-être impérieuses, qui lui étoient malheureuse- » ment échappées, au milieu des plus tristes circonstances, » & dans une fort mauvaise santé. La victoire de Strafford

injuftice, le meurtre d'un innocent, le meurtre de mon ami! je l'entends! je le vois! il me tend les bras! Strafford, Strafford, viens, accours me percer le fein; viens me punir d'une faibleffe, d'un crime que je ne

» fut encore plus décifive, lorfqu'ayant repris tous les ar-
» ticles de fon accufation, il repouffa l'imputation de
» *haute trahifon*, crime que les communes vouloient inférer
» de la totalité de fes actions & de fa conduite. De toutes
» les efpèces de crime, celle que la loi d'Angleterre a dé-
» finie avec la plus fcrupuleufe attention, eft la *trahifon*
» *d'état*, parce qu'il a paru néceffaire de protéger les fujets
» fur un point fi capital contre la violence des fouverains
» & de leurs miniftres. Le fameux ftatut d'Edouard III,
» fait un long dénombrement de tout ce qui peut être qua-
» lifié de trahifon, & tout autre crime que ceux qui font
» expreffément nommés, eft foigneufement exclu de cette
» dénomination; mais il ne fe trouve pas un mot dans la
» lifte des trahifons, qui ait rapport à l'efpèce de crime ap-
» pellé *entreprife de renverfer les loix fondamentales*; l'intro-
» duire arbitrairement dans le fatal catalogue, eft plutôt
» une fubverfion réelle de toutes les loix, &c.

Cette apologie de Strafford nous paraît fuffifante pour répondre à fes détracteurs, & il eft difficile, après cet expofé d'un hiftorien philofophe, de conferver encore quelque prévention contre cette malheureufe victime de la *férocité populaire.*

me pardonnerai jamais, non, jamais; Dieu lui-même me frappera, & je la mérite, cette fin affreuse qui m'est réservée; j'envisage l'échafaud... c'est-là où le sang de Strafford sera vengé... ô mon ami! par-

---

Dieu lui-même me frappera. Charles ne se pardonna point le consentement qu'on lui avoit arraché; il reconnut sur l'échafaud, la justice des décrets de cette Providence, qui, cachée dans un nuage, semble ne nous perdre jamais de vue. Ce prince infortuné « se rappella une injuste sentence, à laquelle il ne s'étoit pas » opposé ». Il n'y a pas de doute que Strafford ne fût l'objet de ces paroles : aussi M. de Voltaire dit-il, avec quelque raison, quoiqu'il s'exprime peut-être trop durement : « Charles Ier, roi d'Angleterre, venoit de perdre la tête sur un » échafaud, pour avoir, dans le commencement des troubles, » abandonné le sang de Strafford, son ami, à son parlement ». Il faut convenir, pour ne pas trahir la vérité, qu'une continuité d'erreurs perdit Charles Ier, & son consentement à la sentence des communes contre Strafford, en est une des moins pardonnables : un souverain qui fait à son peuple des sacrifices de ce genre, est bien prêt d'être immolé lui-même; c'est ce que le malheureux Charles éprouva, & ce qui doit nécessairement arriver, dans un pays où l'excès & l'abus touchent continuellement au fanatisme de la liberté.

donne, pardonne : ils m'ont arraché cet aveu, que ma mort n'expiera point encore assez.

Charles tombe sans connaissance : livré aux accès du plus violent désespoir, il n'en sort que pour pleurer, le reste de sa vie, sur la malheureuse destinée du comte ; il répétoit son nom au milieu des sanglots ; il l'avoit sans cesse devant les yeux, & cette image le poursuivit jusques sur l'échafaud, où Juxon reçut ses dernières paroles, & ses derniers soupirs ; ce prince observa *qu'une injuste sentence le punissoit d'une autre sentence non moins injuste, à laquelle il ne s'étoit pas opposé avec assez de vigueur.* On juge aisément qu'il vouloit parler du comte de Strafford ; & en-effet, on ne sçauroit se dissimuler qu'il manqua peut-être autant à la politique qu'à la sensibilité, en abandonnant son ministre à la rage de ses ennemis. Mais il faut le plaindre, & mettre ses fautes sur le compte de sa faiblesse. Il est vrai que la faiblesse, dans les rois, conduit presque toujours à des erreurs condamnables,

---

Où Juxon, &c. Ce fut effectivement à Juxon qui l'assistoit à la mort, que le roi témoigna son repentir au sujet de cette sentence dont il n'avoit pas empêché l'exécution.

& dont souvent ils ont eux-mêmes à souffrir. La perte de Strafford devoit entraîner nécessairement celle de son maître.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE

DU TOME SECOND.

LE PRINCE DE BRETAGNE;

LA DUCHESSE DE CHATILLON,

LE COMTE DE STRAFFORD.



